



Une Promesse De Gloire

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

UNE
PROMESSE
DE
GLOIRE

TOME 5 DE L'ANNEAU DU SORCIER

MORGAN RICE

UNE PROMESSE DE GLOIRE

(TOME 5 de l'ANNEAU DU SORCIER)

Morgan Rice

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n 1 et l'auteur à succès chez USA Aujourd'hui de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui contient dix-sept tomes, de la série à succès n 1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui contient onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n 1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Quelques acclamations pour l'œuvre de Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »

--*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos

« Rice a le talent d'emporter son lecteur dans l'histoire dès le début, en faisant preuve de grandes qualités de description qui transcendent la simple représentation du décor... Très bien écrit et très vite lu. »

--*Black Lagoon Reviews* (à propos de *Transformation*)

« L'histoire idéale pour les jeunes lecteurs. Morgan Rice prépare ses rebondissements avec talent... Rafraîchissant et unique. L'histoire se focalise sur une fille... une fille extraordinaire ! Facile à lire mais palpitant... Accord parental souhaitable. »

--*The Romance Reviews* (à propos de *Transformation*)

« A retenu mon attention dès le début et ne l'a pas lâchée... Cette histoire est une aventure incroyable au rythme palpitant et pleine d'action dès le premier chapitre. Il n'y a pas de temps morts. »

--*Paranormal Romance Guild* (à propos de *Transformation*)

« Regorge d'action, de romance et de suspense. Procurez-vous un exemplaire et tombez amoureux une fois encore. »

--*vampirebooksite.com* (à propos de *Transformation*)

« Une excellente intrigue et typiquement le genre de livre que vous aurez du mal à poser le soir. La fin est un cliffhanger tellement spectaculaire que vous voudrez immédiatement acheter le prochain livre, juste pour savoir la suite. »

--*The Dallas Examiner* (à propos de *Adoration*)

« Un livre qui rivalise avec TWILIGHT et THE VAMPIRE DIARIES et qui vous donnera envie de lire jusqu'à la toute dernière page ! Si vous aimez l'aventure, l'amour et les vampires, ce livre est pour vous ! »

--*Vampirebooksite.com* (à propos de *Transformation*)

« Morgan Rice prouve une fois encore qu'elle est un auteur extrêmement talentueux... Cette histoire va plaire à un large public, y compris aux jeunes fans du genre vampire/fantasy. Elle se termine de façon inattendue sur un cliffhanger qui vous laissera en état de choc. »

--*The Romance Reviews* (à propos de *Adoration*)

Du même auteur

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome # 1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome # 2)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Tome n 1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n 5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome n 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n 8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n 9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n 10)

LE RÈGNE DE L'ACIER (Tome n 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n 12)

LE RÈGNE DES REINES (Tome n 13)

LE SERMENT DES FRÈRES (Tome n 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome n 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n 16)

LE DON DU COMBAT (Tome n 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPES

ARENE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n 1)

ARENE DEUX (Tome n 2)

MEMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Livre 1)

ADORATION (Livre 2)

TRAHISON (Livre 3)

PRÉDESTINATION (Livre 4)

DÉSIR (Tome n 5)

FIANÇAILLES (Tome n 6)

SERMENT (Tome n 7)

TROUVÉE (Tome n 8)

RENÉE (Tome n 9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n 10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n 11)

KINGS AND SORCERERS



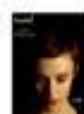
THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Copyright © 2013 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Unholy Vault Designs, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE UN	
CHAPITRE DEUX	
CHAPITRE TROIS	
CHAPITRE QUATRE	
CHAPITRE CINQ	
CHAPITRE SIX	
CHAPITRE SEPT	
CHAPITRE HUIT	
CHAPITRE NEUF	
CHAPITRE DIX	
CHAPITRE ONZE	
CHAPITRE DOUZE	
CHAPITRE TREIZE	
CHAPITRE QUATORZE	
CHAPITRE QUINZE	
CHAPITRE SEIZE	
CHAPITRE DIX-SEPT	
CHAPITRE DIX-HUIT	
CHAPITRE DIX-NEUF	
CHAPITRE VINGT	
CHAPITRE VINGT-ET-UN	
CHAPITRE VINGT-DEUX	
CHAPITRE VINGT-TROIS	
CHAPITRE VINGT-QUATRE	
CHAPITRE VINGT-CINQ	
CHAPITRE VINGT-SIX	
CHAPITRE VINGT-SEPT	
CHAPITRE VINGT-HUIT	

« Tout homme attache de la valeur à la vie ; mais l'homme de valeur
attache à l'honneur une valeur plus précieuse qu'à la vie. »

—William Shakespeare
Troilus et Cressida

CHAPITRE UN

Andronicus parcourait fièrement la cité royale des McCloud, en compagnie de centaines de ses généraux. Il traînait derrière lui son bien le plus précieux : le Roi McCloud lui-même, dépouillé de son armure, à moitié nu, son corps velu débordant de bourrelets et entravé par des liens. Une corde nouée autour de ses poignets le retenait attaché à la selle de son triomphateur.

Andronicus se délectait de sa victoire. Son destrier marchait au pas, tirant McCloud à travers les rues, sur les galets, dans la poussière qui se soulevait sur son passage. Le peuple se pressait autour d'eux, bouche bée. Le souverain déchu criait et se tordait de douleur, exposé comme un trophée dans les rues de sa propre cité. Andronicus rayonnait. Autour de lui, il n'apercevait que des visages déformés par la peur. *Voilà votre ancien Roi, maintenant le plus humble des esclaves.* De la mémoire de Andronicus, c'était une des plus belles journées de sa vie.

Il avait été surpris de prendre la ville aussi facilement. Sans doute, le désespoir et l'état d'accablement de ses adversaires lui avaient mâché le travail, avant même le début de l'assaut. Les troupes impériales avaient anéanti toute résistance en l'espace d'un coup de tonnerre : ses soldats, chargeant l'ennemi, l'avaient emportée sur les quelques hommes d'armes assez vifs pour se défendre, puis ils avaient envahi la cité en un clin d'œil. Leurs adversaires avaient dû comprendre qu'il était inutile de résister. Tous avaient déposé leurs armes, en espérant que leur triomphateur les ferait prisonniers suite à leur reddition.

C'était mal connaître le grand Andronicus. Il méprisait toute capitulation et ne faisait pas de prisonniers. Qu'ils baissent leurs armes ! Cela n'avait fait que lui rendre la tâche plus facile.

Le sang inondait les rues de la ville, à mesure que les troupes impériales sillonnaient les allées, les ruelles, massacrant tout homme sur leur passage. Les femmes et les enfants seraient réduits en esclavage, comme toujours. Les soldats pillaient les maisons, l'une après l'autre.

Comme Andronicus parcourait lentement les rues, en contemplant son triomphe, il apercevait ça et là les cadavres, les butins entassés et les foyers détruits. Il adressa un hochement de tête à l'un de ses officiers. Celui-ci leva immédiatement une torche enflammée et fit signe à ses hommes. Des centaines d'entre eux se dispersèrent à travers la ville, en incendiant les toits de chaume. Des flammes s'élevèrent pour lécher le ciel. Où il se tenait, Andronicus sentait déjà leur chaleur sur sa peau.

— NON ! cria McCloud, qui s'agitait par terre, derrière lui.

Le sourire de son triomphateur s'élargit. Il poursuivit sa route, en prenant soin de passer par-dessus un caillou particulièrement gros. Il entendit un bruit sourd très satisfaisait et sut que le corps de McCloud avait heurté l'obstacle.

Quel plaisir de voir la cité brûler ! Comme il l'avait fait dans chacune des villes conquises, Andronicus commencerait par tout raser, puis il reconstruirait avec ses hommes, ses généraux et son Empire. Aucune trace de l'ancien ne devait subsister. Andronicus bâtissait un nouveau monde. Le monde de Andronicus.

L'Anneau, l'Anneau sacré qui avait échappé à tous ses ancêtres, faisait maintenant partie de son territoire. Il réalisait à peine l'étendue de son exploit. Il prit de profondes inspirations, tout en songeant à quel point il était grand. Bientôt, il traverserait les Highlands et conquerrait l'autre moitié de l'Anneau. Il n'y aurait alors sur cette planète plus aucune terre que son pied n'aurait pas foulée.

Andronicus dirigea sa monture vers l'imposante statue de McCloud, au milieu de la grande place, et s'arrêta devant elle. Haute de quinze mètres, en marbre, elle se dressait comme un autel sacré. Elle représentait une version du Roi que Andronicus ne reconnut pas – un McCloud jeune, mince, musclé, brandissant fièrement une épée. Une démonstration de son égocentrisme – quelque chose que Andronicus admirait chez lui. Une partie de lui eut envie de ramener la statue dans son domaine, pour l'exposer dans son palais comme un trophée.

Mais il éprouvait également du dégoût. Sans réfléchir davantage, il se pencha pour saisir sa fronde – trois fois plus grande que celle de tout autre homme et qui pouvait lancer des galets de grande taille –, prit son élan et tira une pierre de toutes ses forces.

Le galet fila dans les airs et heurta la tête de la statue qui se brisa en plusieurs morceaux, laissant le reste de son corps décapité. Andronicus poussa un cri, leva son fléau à deux mains, chargea et frappa de toute sa rage.

Le torse de la statue se renversa, puis s'écrasa au sol, explosant dans un grand fracas. Andronicus fit alors volter son cheval et s'assura d'écorcher le corps de McCloud en le traînant sur les tessons.

— Tu vas payer pour ça ! s'écria faiblement son prisonnier à l'agonie.

Andronicus éclata de rire. Il avait rencontré bien des hommes au cours de sa vie, mais celui-ci lui semblait le plus pathétique de tous.

— Vraiment ? hurla-t-il.

Ce McCloud était trop borné. Il ne mesurait pas encore la puissance du grand Andronicus. Il faudrait lui donner une leçon, une bonne fois pour toutes.

Andronicus balaya la ville du regard et ses yeux tombèrent sur ce qui était certainement le château de McCloud. Il éperonna sa monture et partit au galop, ses hommes sur ses talons, traînant son prisonnier à travers la cour poussiéreuse.

Il chevaucha jusqu'aux escaliers, hauts de plusieurs dizaines de marches en marbre, le corps de McCloud cahotant derrière lui, criant et gémissant à chaque pas. Sans descendre de cheval, Andronicus monta jusqu'au seuil. Ses soldats se tenaient déjà au garde-à-vous devant les portes, les cadavres ensanglantés des précédents gardiens à leurs pieds. Andronicus sourit avec satisfaction en voyant que, déjà, chaque recoin de la cité lui appartenait.

Il passa les portes du château, longea un couloir sous une voûte d'ogives de marbre, s'émerveillant devant les excès de ce Roi McCloud. Visiblement, pour son propre plaisir, celui-là ne s'était refusé aucune dépense. Aujourd'hui, son heure était venue.

Andronicus et ses hommes suivirent les couloirs, le bruit des sabots retentissant entre les murs, jusqu'à trouver la salle du trône. Ils ouvrirent à la volée les grandes portes en chêne et s'avancèrent jusqu'au trône obscène tout en or qui se dressait au milieu de la pièce.

Andronicus mit pied à terre, monta lentement les marches dorées et s'assit sur le trône.

Il prit une grande inspiration et balaya du regard ses officiers, qui attendaient les ordres sur le dos de leurs chevaux, et ce McCloud ensanglanté, toujours attaché à sa monture, qui éructait des grognements. Il promena ses yeux dans la pièce, examina les murs, bannières, armes et armures. Il baissa le regard vers ce trône et admira la qualité de l'ouvrage. Il songea à le faire fondre... Mais peut-être le ramènerait-il plutôt chez lui. Peut-être l'offrirait-il à l'un de ses généraux.

Bien sûr, ce siège était bien peu de choses comparé au trône de Andronicus, le plus massif et le plus impressionnant de tous les trônes, un trône qui avait demandé quarante années de travail à vingt artisans. Sa construction avait commencé sous le règne de son père et s'était achevée le jour où Andronicus avait assassiné ce dernier. Une merveilleuse coïncidence.

Andronicus baissa les yeux vers McCloud, ce petit humain pathétique... Quel serait le meilleur moyen de le faire souffrir ? Il examina la forme et la taille de son crâne et songea qu'il aimerait faire réduire sa tête pour la porter en collier, avec les autres ornant déjà son cou. Avant de le tuer, il faudrait attendre que McCloud maigrisse et qu'il perde le gras de ses joues. L'effet autour de son cou serait alors plus extraordinaire. Andronicus ne voulait pas qu'un visage gros et dodu gâche l'harmonie de son collier. Oui, il laisserait McCloud vivre quelques temps et le torturerait en attendant, songea-t-il en souriant

intérieurement. C'était une très bonne idée.

— Amenez-le-moi, ordonna-t-il à l'un de ses officiers d'un grognement profond et ancien.

L'homme qu'il désignait sauta à bas de sa monture sans une once d'hésitation, se précipita vers McCloud, coupa ses liens et tira le corps ensanglanté sur le carrelage, laissant une traînée rouge sur son passage. Il le jeta aux pieds de Andronicus.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! marmonna faiblement le prisonnier.

Andronicus secoua la tête : cet humain n'apprendrait donc jamais !

— Me voilà assis sur ton trône, dit-il. Et te voilà à mes pieds. Je pense qu'il est assez raisonnable de dire que je peux m'en tirer comme ça. Et c'est déjà fait.

McCloud gémissait et se tortillait.

— Mon premier commandement, dit Andronicus, sera de t'ordonner de rendre l'hommage que tu dois à ton nouveau roi et maître. Approche-toi, à présent. Tu auras l'honneur d'être le premier à t'agenouiller devant moi dans mon nouveau royaume, le premier à baiser ma main et à m'appeler souverain de ce qui fut autrefois la moitié McCloud de l'Anneau.

McCloud leva les yeux, se redressa pour se tenir à quatre pattes et siffla :

— Jamais !

Pour accompagner ces mots, il se retourna et cracha par terre.

Andronicus se renversa sur son trône et éclata de rire. Tout ceci lui plaisait follement. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas rencontré d'humain aussi obstiné !

Il se tourna et adressa à ses soldats un hochement de tête. L'un d'eux saisit McCloud par derrière, pendant qu'un autre l'attrapait par la tête. Un troisième fit un pas en avant, un long rasoir à la main. À sa vue, le prisonnier voulut se débattre, apeuré.

— Que faites-vous ? demanda-t-il, paniqué, sa voix soudain très aiguë.

L'homme se pencha et rasa en quelques gestes la moitié de la barbe de McCloud qui leva des yeux écarquillés, visiblement très surpris qu'on ne lui ait pas fait de mal.

Andronicus hocha la tête et un quatrième larron s'avança avec un long tisonnier, au bout duquel était gravé l'emblème du royaume de Andronicus – un lion avec un oiseau dans la bouche. Il étincelait d'une lueur orangée, incandescente. Pendant que les autres maintenaient le prisonnier au sol, l'homme abaissa le tisonnier sur la joue maintenant imberbe.

— NON ! hurla McCloud d'une voix stridente quand il comprit. Mais c'était trop tard.

Un terrible cri perça les airs, accompagné d'un sifflement et d'une odeur de chair brûlée. Andronicus regarda avec joie le tisonnier s'enfoncer dans la joue de son prisonnier. Le chuintement s'accrut et les cris devinrent presque intolérables.

Enfin, bien dix secondes plus tard, les hommes lâchèrent McCloud.

Celui-ci se vautre, inconscient, la bave aux lèvres. De la fumée s'élevait de son visage. Sa joue portait maintenant l'emblème de Andronicus, inscrit au fer dans la chair.

Andronicus se pencha, baissa les yeux vers l'inconscient McCloud, admirant le travail.

— Bienvenue dans l'Empire.

CHAPITRE DEUX

Erec se tenait debout au sommet de la colline, à l'orée de la forêt, et regardait la petite armée s'approcher. À cette vue, son cœur s'enflammait. Il était né pour une journée comme celle-ci. Au cours de certaines batailles, la frontière se brouille entre le juste et l'injuste – mais pas ce jour-là. Sans vergogne, le seigneur de Baluster avait emporté sa fiancée et s'en était vanté sans montrer le moindre remords. On lui avait fait savoir qu'il avait commis un crime, on lui avait donné une chance de réparer ses erreurs et il avait refusé. Il était le seul responsable de son propre malheur. Ses hommes auraient dû le laisser – surtout maintenant qu'il était mort.

Mais ils étaient là, montés sur leurs chevaux, des centaines d'entre eux, des mercenaires entretenus par ce petit seigneur, tous décidés à tuer Erec, pour la simple raison qu'ils avaient été payés pour le faire. Ils le chargèrent, vêtus de leurs armures vertes étincelantes, et poussèrent un cri de guerre. Comme s'ils pouvaient l'effrayer...

Erec n'avait pas peur. Il avait déjà connu bien des batailles comme celle-ci. S'il avait appris quelque chose au cours de ses années d'entraînement, c'était bien de ne jamais avoir peur de défendre une juste cause. La justice, il l'avait appris, ne l'emportait pas toujours, mais elle donnait au moins à son défenseur la force de dix hommes.

Ce n'était pas de la peur que ressentait Erec en voyant fondre sur lui les centaines de cavaliers et en songeant qu'il allait probablement mourir. C'était plutôt une sorte d'attente. On lui donnait la chance de trouver sa fin de la plus honorable des manières et c'était un cadeau. Il avait fait vœu de gloire et, aujourd'hui, cette promesse réclamait son dû.

Erec tira son épée et dévala le coteau, courant au devant de l'armée qui le chargeait. À cet instant, il aurait aimé plus que tout chevaucher dans la bataille sur le dos de son fidèle coursier, Warkfin, mais il ressentait aussi un sentiment de paix en sachant que Warkfin ramenait Alistair à Savaria pour la placer sous la protection de la cour du Duc.

À cinquante mètres à peine des soldats, Erec prit de la vitesse, filant comme une flèche vers le chef des chevaliers, au milieu de la troupe. Ils ne ralentirent pas l'allure et lui non plus. Erec se prépara au choc.

Erec savait qu'il disposait d'un avantage : il était physiquement impossible que trois cents hommes attaquent tous en même temps un seul adversaire. Son entraînement lui avait appris qu'au plus, six cavaliers seulement pouvaient affronter le même ennemi. Erec préférait voir les choses de cette façon : il ne combattait pas trois cents

mercenaires, mais seulement six à la fois. Tant qu'il pourrait tuer les six hommes qui lui feraient face, encore et encore, il aurait une chance de l'emporter. La question était de savoir s'il avait assez d'endurance pour tenir jusqu'à la fin.

Comme Erec dévalait la colline, il tira de sa ceinture l'arme qui lui serait la plus utile : un fléau muni d'une chaîne de dix mètres, au bout de laquelle pendait une masse métallique hérissée de pointes. C'était l'arme parfaite pour tendre une embuscade – ou pour tirer parti d'une situation comme celle-ci.

Il attendit le dernier moment, pour que l'armée n'ait pas le temps de réagir, puis brandit le fléau très haut au-dessus de sa tête et le fit tournoyer avant de le lancer avec force en travers du champ de bataille. Il visa un petit arbre et la chaîne hérissée de pointes fila dans la prairie. La masse s'enroula plusieurs fois autour du tronc et se fixa fermement. Erec tomba à genoux pour éviter les lances sur le point de voler dans les airs et, levant le fléau au-dessus de sa tête, s'y cramponna de toutes ses forces.

Il avait parfaitement choisi son moment : l'armée n'aurait plus le temps de réagir. Les cavaliers le virent à la dernière seconde et voulurent arrêter leurs chevaux, mais ils allaient trop vite et c'était trop tard.

La première ligne se précipita sur la chaîne hérissée de pointes qui faucha les jambes des chevaux. Les cavaliers tombèrent tête la première, avant de se faire écraser par leurs propres montures. Ils s'amoncelèrent par douzaines dans le plus grand chaos.

Erec n'eut pas le temps d'apprécier les dommages qu'il venait de créer : un flanc de l'armée tournait et se jetait sur lui, chargeant au son d'un cri de guerre, et Erec roula sur ses pieds pour les accueillir.

Comme le chef de ces chevaliers levait un javelot, Erec profita de son avantage : il n'avait pas de cheval et ne pouvait donc pas se mesurer à leur hauteur, mais il pouvait prendre appui sur le sol sous ses pieds. Il plongea à terre, fit une roulade et leva son épée, entaillant les jambes du cheval qui tomba sur les genoux. Son cavalier bascula tête la première, avant même d'avoir eu le temps d'utiliser son javelot.

Erec fit une nouvelle roulade, évitant la ruée des chevaux qui furent obligés de faire un écart pour éviter le destrier abattu. Cependant, beaucoup trébuchèrent sur le cadavre de l'animal. Des douzaines s'écrasèrent à leur tour, soulevant un nuage de poussière et formant un obstacle au milieu du champ de bataille.

Voilà exactement ce que Erec avait espéré : de la poussière et de la confusion, des hommes et leurs montures tombés en masse.

Il sauta sur ses pieds et leva son épée pour bloquer une lame qui s'abattait sur lui. Il se retourna et contra un javelot, puis une lance, puis une hache. Il se défendit contre les coups qui se mirent à pleuvoir

de toutes parts... Il ne tiendrait pas longtemps. Pour avoir la moindre chance de l'emporter, il fallait attaquer.

Erec fit une roulade, déplia son corps, s'appuya sur un genou et jeta son épée comme une lance. Elle vola dans les airs et se planta dans la poitrine de l'un de ses plus proches assaillants. Les yeux de celui-ci s'ouvrirent grand, puis il chavira sur le côté, mort, à bas de son cheval.

Erec saisit cette opportunité pour sauter sur la selle laissée vide, arrachant le fléau des mains du soldat qu'il venait de tuer. C'était une arme superbe et Erec avait précisément visé cet homme pour se l'approprier. Le manche était en argent, long, clouté. La chaîne mesurait un peu plus d'un mètre et elle était munie de trois masses hérissées de pointes. Erec recula et fit tourner le fléau au-dessus de sa tête, arrachant les armes des mains de ses assaillants, puis jetant les cavaliers à bas de leurs montures.

Erec balaya du regard le champ de bataille et contempla les nombreux dommages qu'il avait causés. Presque une centaine de chevaliers à terre... Mais les autres, deux cents hommes au moins, se regroupaient et chargeaient à nouveau – et ils semblaient tous bien déterminés.

Erec chevaucha à leur rencontre. Un homme contre deux cents. Il poussa à son tour un cri de guerre, tout en levant son fléau plus haut encore, priant Dieu que sa force lui demeure jusqu'au bout.

*

Alistair pleurait en se cramponnant de toute son âme à Warkfin, qui l'emportait au grand galop sur la route trop familière de Savaria. Elle avait crié et lutté sur son dos tout le long du chemin, pour essayer de lui faire faire demi-tour et retourner auprès de Erec. L'animal n'écoutait pas. Elle n'avait encore jamais vu de cheval comme celui-ci : non seulement il obéissait au doigt et à l'œil aux ordres de son maître, mais il ne laisserait également personne lui faire changer d'avis. Il était visiblement bien décidé à emmener Alistair où Erec l'avait ordonné – elle ne put rien y changer et finit par se résigner.

En passant la porte de Savaria, une cité où elle avait vécu si longtemps en tant que servante, Alistair se sentit balayée par une myriade d'émotions contradictoires. Bien sûr, ici, tout lui était familier, mais l'endroit lui rappelait également des mauvais souvenirs : elle avait été persécutée par un aubergiste et certaines choses s'étaient ensuite mal passées... Elle avait tant souhaité partir avec Erec et commencer une nouvelle vie avec lui, loin d'ici. Elle se sentait en sécurité derrière ces murs, mais son inquiétude ne faisait maintenant que grandir. Erec, seul, là-bas, face à cette armée... L'idée seule la

rendait malade. Elle avait un très mauvais pressentiment.

En voyant que Warkfin ne ferait jamais demi-tour, elle avait compris que la meilleure chose à faire serait d'envoyer de l'aide à Erec. Il lui avait demandé de rester à l'abri – pourtant, c'était bien la dernière chose qu'elle comptait faire. Elle était fille de roi, après tout, et elle n'était pas du genre à fuir la confrontation ou à laisser la peur dicter sa conduite. Alistair et Erec s'étaient bien trouvés : aussi nobles et déterminés l'un que l'autre. Si quelque chose lui arrivait, elle ne se le pardonnerait jamais.

Alistair connaissait bien la cité royale et dirigea immédiatement Warkfin en direction du château du Duc. Comme ils se trouvaient derrière les murs, l'animal se mit à lui obéir. Alistair galopa jusqu'à l'entrée du château, mit pied à terre et courut pour éviter les serviteurs. Elle se faufila entre leurs mains tendues et fila à travers les couloirs de marbre qu'elle connaissait si bien après ses années de service.

Elle poussa de l'épaule les grandes portes royales menant à la salle du conseil, les ouvrit avec fracas et surgit au milieu de la séance.

Plusieurs membres du conseil se tournèrent vers elle, tous arborant les couleurs royales. Le Duc était assis au milieu d'eux, flanqué de quelques chevaliers. Sur leurs visages, le choc. Visiblement, elle avait interrompu une discussion importante.

— Qui es-tu, femme ? l'interpella une voix.

— Qui ose interrompre les affaires officielles du Duc ? cria un autre.

— Je la reconnais, dit le Duc en se levant.

— Moi aussi, dit Brandt que Alistair reconnut comme étant l'ami de Erec. Vous êtes Alistair, n'est-ce pas ? demanda-t-il. La nouvelle épouse de Erec ?

Elle courut vers lui, en larmes, et prit ses mains entre les siennes.

— S'il vous plaît, mon seigneur, aidez-moi. C'est à propos de Erec !

— Que s'est-il passé ? demanda le Duc, alarmé.

— Il est en grand danger. À l'instant où l'on parle, il affronte seul une armée ! Il ne voulait pas que je reste. S'il vous plaît ! Il a besoin d'aide !

Sans prononcer un mot de plus, tous les chevaliers sautèrent sur leurs pieds et partirent en courant. Pas un ne montra la moindre hésitation. Alistair fit volte-face et les suivit.

— Restez ici ! l'exhorta Brandt.

— Jamais ! dit-elle en courant à ses côtés. Je vous mènerai à lui !

Tous ensemble, ils parcoururent les couloirs et passèrent les portes du château. Un groupe de chevaux les attendait. Chacun monta sur son destrier sans la moindre hésitation. Alistair sauta sur le dos de Warkfin, l'éperonna et mena le groupe, aussi pressée de partir que tous

les autres.

Alors qu'ils s'élançaient à travers la cour, des soldats se rassemblaient et montaient à leur tour sur des chevaux pour les rejoindre. Au moment de passer les portes de Savaria, un large contingent d'au moins cent hommes accompagnait Alistair, Brandt et le Duc et leur nombre ne cessait de croître.

— Si Erec se rend compte que vous chevauchez avec nous, il aura ma tête, dit Brandt à ses côtés. S'il vous plaît, gente dame, dites-nous où il se trouve.

Mais Alistair secoua la tête d'un air buté, refoulant ses larmes, poussant son cheval, concentrée seulement sur le puissant grondement des cavaliers autour d'elle.

— Je préfère mourir que d'abandonner Erec !

CHAPITRE TROIS

Thor dirigeait avec prudence son cheval sur la route forestière, Reece, O'Connor, Elden et les jumeaux derrière lui, Krohn sur ses talons. Enfin, les derniers arbres se profilèrent, marquant l'orée de la forêt. Le cœur de Thor battit plus fort dans sa poitrine à l'idée de quitter le couvert des arbres. Il leva la main pour faire signe aux autres de garder le silence et tous se figèrent derrière lui.

Thor balaya du regard le paysage : l'étendue de sable, le ciel ouvert, l'interminable mer jaune qui les emporterait vers les rivages lointains de l'Empire. Le Tartuvien. Thor n'avait pas revu ces eaux depuis les Cent. Comme il était étrange de revenir ! D'autant plus qu'il revenait investi d'une mission qui déciderait du destin de l'Anneau...

Après le pont du Canyon, leur courte chevauchée par les Landes et la forêt s'était déroulée sans incident. D'après Kolk et Brom, un petit bateau attendrait le petit groupe amarré sur la côte du Tartuvien, prudemment dissimulé sous les branches d'un arbre immense. Thor suivit leurs instructions à la lettre et, quand ils atteignirent l'orée du bois, il repéra l'embarcation, bien cachée, prête à les emporter. Quel soulagement !

C'est alors qu'il aperçut les six soldats impériaux pressés autour du bateau. Ils étaient en train de l'inspecter. Un autre soldat était monté à bord et l'embarcation, partiellement échouée sur le sable, se balançait calmement au rythme du roulis. Le plan ne se déroulait pas comme prévu : il ne devait y avoir personne par ici.

Thor et ses compagnons jouaient de malchance. En observant l'horizon, Thor vit au loin ce qui semblait être la flotte impériale toute entière : des milliers de vaisseaux arborant le pavillon noir de l'Empire. Heureusement, ils ne faisaient pas voile en direction du petit groupe mais au large : ils suivaient la longue route maritime en arc de cercle qui menait de l'autre côté de l'Anneau. L'Empire avait ouvert un passage vers le domaine des McClouds et, sans doute, les navires se dirigeaient dans cette direction. Thor n'avait pas à s'inquiéter : d'autres projets les occupaient.

À l'exception, bien sûr, de cette patrouille. Ces sept soldats impériaux, probablement des éclaireurs effectuant une mission de routine, avaient dû tomber sur ce bateau de la Légion, d'une manière ou d'une autre. C'était malencontreux. Si Thor et les autres avaient atteint la rive quelques minutes plus tôt, ils auraient pu monter à bord et filer. À présent, la confrontation était inévitable. Il n'y avait pas à tergiverser.

Thor balaya la plage du regard, de bout en bout, pour s'assurer que les sept hommes étaient bien seuls. Aucun autre soldat à l'horizon.

Cela jouait en leur faveur : il ne s'agissait probablement que d'une patrouille solitaire.

— Je croyais que le bateau serait bien caché, dit O'Connor.

— Pas assez, apparemment ! remarqua Elden.

Bien assis sur leurs montures, les six jeunes hommes observaient le bateau et le groupe de soldats.

— Ils ne mettront pas longtemps avant d'alerter le reste de l'armée impériale, dit Conven.

— On se retrouverait avec une guerre ouverte sur les bras, ajouta Conval.

Thor savait qu'ils avaient raison et c'était un risque qu'il ne souhaitait pas prendre.

— O'Connor, dit Thor, tu es le meilleur tireur d'entre nous. Je t'ai vu mettre dans le mille à cinquante mètres de ta cible. Tu le vois, celui-là, sur le bateau ? Nous n'avons droit qu'à un seul essai. Tu peux le faire ?

O'Connor hocha gravement la tête, son regard fixé sur les soldats impériaux. Il tendit la main derrière son épaule pour saisir une flèche, puis il leva son arc et ramena la corde contre sa joue, prêt à tirer.

Tous regardaient Thor, qui se sentit prêt à guider ses compagnons.

— O'Connor, à mon signal, tire, puis nous chargerons ceux qui restent. Les autres, utilisez vos armes de jet. Tâchez de vous rapprocher le plus possible.

Thor fit un signe de la main. Soudain, O'Connor lâcha la corde de son arc.

La flèche siffla dans les airs et c'était un tir parfait. La pointe de métal perça le cœur du soldat impérial qui se trouvait à bord. Celui-ci resta debout un instant, ses yeux grands ouverts, comme s'il essayait de comprendre ce qui venait de lui arriver, puis il leva les bras en croix et bascula tête la première, atterrissant avec un bruit mat sur la plage, aux pieds de ses compagnons. Le sable se teinta de rouge.

Thor et les autres chargèrent, tous coordonnés comme une machine de guerre bien huilée. Le vacarme de leur cavalcade donna l'alerte et les six autres soldats se retournèrent pour les affronter. Ils sautèrent sur leurs chevaux et chargèrent à leur tour, prêts à les rencontrer à mi-chemin.

Thor et ses compagnons bénéficiaient encore de l'effet de surprise. Thor prit son élan et jeta une pierre avec sa fronde. Il toucha l'un d'eux à la tempe à une distance de vingt mètres, alors que celui-ci mettait le pied à l'étrier. L'homme tomba à terre, mort, les rênes toujours dans les mains.

Comme ils s'approchaient de leurs assaillants, Reece jeta sa hache, Elden sa lance et les jumeaux leurs dagues. Les dunes de sable étaient inégales et leurs chevaux ne cessaient de glisser. Il était donc plus

difficile de viser. La hache de Reece trouva sa cible et faucha l'un d'eux, mais les autres n'eurent pas cette chance.

Plus que quatre. Le chef se détacha du groupe et se jeta sur Reece, qui était désarmé : il avait jeté sa hache et n'avait pas eu le temps de tirer son épée. Il se prépara au choc mais, à la dernière seconde, Krohn bondit et mordit la monture du soldat à la jambe. Le cheval chavira, désarçonnant son cavalier et sauvant Reece in extremis. Ce dernier tira son épée et transperça son assaillant qui mourut avant même de toucher terre.

Plus que trois. L'un se précipita sur Elden avec une hache, prêt à le décapiter. Elden bloqua le coup avec son bouclier. D'un même mouvement, il leva son épée et coupa en deux l'arme de son assaillant. D'un grand geste du bouclier, il heurta de plein fouet l'homme à la tête et le jeta à bas de son cheval.

Un autre soldat tira un fléau de sa ceinture et fit tournoyer la longue chaîne. La masse hérissée de pointes se rapprocha dangereusement de O'Connor. Tout se passa trop vite et O'Connor n'eut pas le temps de réagir.

Voyant cela, Thor chargea pour se porter aux côtés de son ami. Il leva son épée et frappa le fléau avant que la masse ne touche son compagnon. Avec un grand fracas, sa lame coupa la chaîne en deux – Thor s'émerveilla de la puissance de sa nouvelle épée. La masse hérissée de pointes s'écrasa dans le sable sans causer de dommages, épargnant la vie de O'Connor. Conval chevaucha alors à leur rencontre et transperça le soldat d'un coup de lance.

Le dernier soldat comprit qu'il se trouvait en fâcheuse posture. Les yeux écarquillés par la terreur, il fit brusquement volter sa monture et prit la fuite le long du rivage. La cavalcade de son cheval laissa de profondes empreintes dans le sable.

Tous tournèrent leur attention vers le soldat en fuite : Thor lui jeta une pierre avec sa fronde, O'Connor leva son arc et décocha une flèche, Reece lança son javelot... Mais le cheval filait d'une façon trop erratique et s'enfonçait entre les dunes de sable. Tous ratèrent leur coup.

Elden tira son épée et Thor comprit qu'il allait se lancer à sa poursuite. Il leva la main et lui fit signe de rester :

— Non ! cria-t-il.

Elden fit volte-face et le dévisagea.

— S'il reste en vie, il appellera du renfort ! protesta Elden.

Thor se retourna vers le bateau. Il savait que partir à la poursuite du fuyard leur prendrait un temps précieux. Ils ne pouvaient pas se le permettre.

— L'Empire nous pourchassera quoi qu'il arrive, dit Thor. Il n'y a pas un instant à perdre. Ce qui compte, c'est de partir le plus loin

possible d'ici. Tous au bateau !

Ils mirent pied à terre. Thor plongea la main dans les sacoches de sa selle pour les vider. Les autres l'imitèrent. Tous se chargèrent d'armes, d'eau et de sacs de provisions. Difficile de savoir combien de temps le voyage prendrait et dans combien de temps ils verraient à nouveau la terre ferme — si ils la voyaient à nouveau. Thor prit également de la nourriture pour Krohn.

Ils jetèrent par-dessus la rambarde du bateau les sacs, qui atterrirent sur le pont avec un bruit mat.

Thor saisit l'épaisse corde à nœuds qui pendait sur le côté. La texture grossière du chanvre abîma ses mains. Il tira dessus pour tester sa résistance et prit Krohn sur ses épaules — le poids de leurs deux corps éprouva la puissance de ses muscles. Il se hissa à bord à la force des bras, comme le léopard gémissait contre son oreille et serrait ses pattes aux griffes acérées autour sa poitrine.

Bientôt, Thor se retrouva à bord et Krohn sauta sur le pont. Les autres suivirent. Thor se pencha par-dessus le bastingage pour regarder les chevaux restés sur la plage. Les animaux levaient les yeux vers leurs cavaliers comme dans l'attente d'un ordre.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? demanda Reece, en se portant à la hauteur de Thor.

Thor se retourna pour inspecter l'embarcation : elle était longue de six mètres environ et moitié moins large. Elle transporterait facilement un groupe de six hommes mais pas des chevaux. S'ils essayaient de les emporter, les chevaux piétineraient la coque en bois et risqueraient de l'endommager. Il fallait les laisser derrière.

— Nous n'avons pas le choix, dit Thor en jetant un regard désolé aux montures. Nous allons devoir en trouver d'autres sur place.

O'Connor se pencha par-dessus la rambarde.

— Ils sont intelligents, ces chevaux, dit-il. Je les ai bien dressés. Ils retourneront à la maison sur mon ordre.

Il poussa alors un sifflement bref et vif.

Les chevaux effectuèrent aussitôt une volte et partirent au galop à travers les dunes, avant de disparaître dans la forêt, en direction de l'Anneau.

Thor se retourna pour regarder ses frères, le bateau et la mer qui s'étendait devant eux. Un retour en arrière n'était plus envisageable : sans chevaux, le groupe n'avait plus d'autre choix que d'aller de l'avant. Tout devenait bien réel. Ils étaient seuls, complètement seuls, et ne possédaient plus que cette embarcation. Bientôt, ils quitteraient pour de bon les rivages de l'Anneau.

— Et comment sommes-nous censés mettre ce bateau à flot ? demanda Conval, comme tous baissaient les yeux vers la coque, cinq mètres plus bas.

L'embarcation était échouée sur la plage : la proue se balançait au rythme du roulis, mais la poupe restait immobile, enfoncée dans le sable.

— Par ici ! dit Conven, de l'autre côté du pont.

Ils se précipitèrent pour le rejoindre. Une épaisse chaîne de fer se balançait par-dessus le bastingage. Une ancre immense se trouvait à l'autre bout, posée sur le sable.

Conven se pencha, saisit la chaîne et tira de toutes ses forces. Il poussa un grognement, lutta, mais l'ancre ne bougea pas d'un centimètre.

— C'est trop lourd, grommela-t-il.

Conval et Thor se précipitèrent pour l'aider. Les trois hommes se saisirent de la chaîne et se mirent à tirer. Le poids stupéfia Thor : même à trois, ils ne purent hisser l'ancre que de quelques dizaines de centimètres seulement. Épuisés, ils finirent par tout lâcher et l'ancre retomba sur la plage avec un bruit mat.

— Laissez-moi vous aider, dit Elden qui fit un pas en avant.

Son impressionnante stature les dominait tous. Il se pencha, saisit la chaîne et commença à tirer. Sous les yeux ébahis de Thor, il parvint à soulever l'ancre dans les airs. Les autres se précipitèrent pour lui prêter main forte et tous se mirent à tirer comme un seul homme. L'ancre s'éleva doucement, centimètre par centimètre, jusqu'à atteindre la rambarde. Ils la firent basculer sur le pont.

Le bateau commençait à bouger, agité par le roulis, mais la poupe demeurait enfoncée dans le sable.

— Les poteaux ! dit Reece.

Thor se retourna et vit deux poteaux en bois, d'environ six mètres de long, plantés d'une part et d'autre du bateau. Il comprit leur utilité et courut dans leur direction, ses compagnons sur ses talons. Les hommes se séparèrent en deux groupes : Thor et Reece se chargèrent du premier poteau, Conval et Conven du second.

— Quand nous serons à l'eau, cria Thor à Elden et O'Connor, vous déploierez les voiles !

Ils poussèrent de toutes leurs forces ces poteaux contre le sable de la plage. Thor gémit sous l'effort. Lentement, le bateau se mit à trembler sous leurs pieds. Elden et O'Connor coururent au milieu du pont pour dénouer les cordes et déplier les voiles. Elles se déployèrent avec difficulté, une longueur de toile après l'autre. Heureusement, il y avait une forte brise. Comme Thor et les autres luttaient pour mettre à flot ce bateau étonnamment lourd, les voiles finirent par se déployer dans le vent.

Enfin, l'embarcation se balança sous leurs pieds et glissa lentement entre les vagues où elle se mit à flotter, comme dépouillée de tout son poids. Les épaules de Thor tremblaient encore sous l'effort. Elden et

O'Connor hissèrent la voile jusqu'en haut du mât. Bientôt, le bateau se mit à dériver en mer, poussé par la brise.

Tous poussèrent un cri de triomphe et de soulagement. Ils rangèrent les poteaux sur le pont et aidèrent Elden et O'Connor à sécuriser le gréement. Krohn, tout excité par la situation, glapit à côté d'eux.

Le bateau partait maintenant à la dérive, sans but, et Thor se précipita à la barre. O'Connor se porta à sa hauteur.

— Tu veux la prendre ? lui demanda Thor.

O'Connor lui adressa un large sourire.

— J'adorerais.

Ils commençaient à prendre une bonne allure, filant sur les eaux jaunes du Tartuvien, le vent en poupe. Enfin, ils étaient en route et Thor prit une profonde inspiration. Les voilà partis !

Il se dirigea vers la proue, suivi de Reece. Krohn bondit à côté d'eux. Le léopard frotta sa tête contre la jambe de son ami et lui lécha les doigts. Thor caressa son pelage blanc et plongea la main dans sa poche pour lui donner un morceau de viande.

Il contempla l'immensité jaune qui s'étendait aussi loin que portait le regard. Quelques points à l'horizon signalaient la présence des noirs vaisseaux de l'Empire, probablement en route vers le côté McCloud de l'Anneau. Heureusement, leur attention se portait ailleurs. Ils ne remarqueraient pas le bateau solitaire qui s'introduisait clandestinement sur leur territoire. Le ciel était dégagé et une forte brise les poussait dans le dos. Ils continuaient de prendre de la vitesse.

En contemplation, Thor se demanda ce qui les attendait. Combien de temps avant de retrouver la terre ferme de l'Empire ? Et qu'est-ce qui les accueillerait là-bas ? Trouveraient-ils l'Épée ? Comment cette histoire finirait-elle ? Il savait que les chances ne jouaient pas en leur faveur, mais il se sentait euphorique d'être enfin sur le chemin, satisfait d'avoir passé cette étape, pressé de trouver l'Épée.

— Et si elle n'est pas là-bas ? demanda Reece.

Thor lui jeta un regard.

— L'Épée, précisa Reece. Que fait-on si elle n'est pas là-bas ? Ou si elle est perdue ? Ou détruite ? Ou si nous ne la trouvons tout simplement jamais ? L'Empire est vaste, après tout.

— Et si l'Empire finit par comprendre comment la manier ? demanda la voix profonde de Elden qui se porta à leur hauteur.

— Et si nous ne pouvons pas la ramener ? ajouta Conven.

Le groupe se noyait au milieu d'une mer de questions sans réponse. Penser à ce qui les attendait suffisait à les étouffer. Ce voyage, c'était de la folie, Thor le savait.

De la folie.

CHAPITRE QUATRE

Gareth marchait de long en large sur le sol pavé de pierre du bureau de son père – une petite pièce dans les étages supérieurs du château. Son ancien propriétaire y avait été très attaché. Gareth était donc déterminé à mettre l'endroit sens dessus dessous.

Il courut de bibliothèque en bibliothèque, renversant les précieux volumes, les livres reliés de cuir qui étaient dans la famille depuis des siècles, arrachant les reliures et déchirant les pages. Comme il les jetait en l'air, les miettes de papier retombaient sur sa tête tels des flocons de neige, s'accrochaient à son corps et à la bave coulant sur ses joues. Il était déterminé. Il détruirait le bureau que son père avait tant chéri, livre par livre, un objet après l'autre.

Gareth se précipita vers le coin d'une table, se saisit de la pipe à opium, les mains tremblantes, et aspira la fumée. À cet instant plus qu'en tout autre, il en avait besoin. Il était accro et fumait chaque minute s'il le pouvait, bien décidé à bloquer les images de son père qui hantaient ses rêves et, depuis peu, ses journées de veille.

Comme Gareth reposa la pipe, il vit son père debout devant lui : un cadavre en décomposition. Chaque fois, le corps tombait un peu plus en lambeaux, révélant le squelette sous la chair. Gareth se détourna de l'horrible vision.

Il avait déjà essayé d'attaquer l'image, mais il avait appris que cela n'amenait rien de bon. À présent, il se contentait de tourner la tête – toujours, toujours détourner le regard. C'était chaque fois la même vision : son père coiffé d'une couronne rouillée, la bouche ouverte, du mépris dans les yeux, levait un doigt pour le pointer sur son fils d'un air accusateur. Sous le poids de ce terrible regard, Gareth voyait ses propres jours défiler et sentait que ce n'était plus qu'une question de temps : il finirait par rejoindre son père. C'était une image qu'il haïssait plus que toute autre. Si le meurtre de son père avait eu une grâce salvatrice, c'était bien d'épargner la vue de son visage à Gareth. Quelle ironie ! Maintenant, il le voyait plus que jamais.

Gareth se retourna et lança la pipe d'opium sur l'apparition, songeant qu'il la toucherait peut-être s'il était assez rapide.

Mais l'objet se contenta de voler dans les airs, avant de se briser contre le mur. Son père se tenait toujours là et le regardait.

— Ces drogues ne t'aideront plus désormais, gronda-t-il.

Gareth n'y tint plus. Il chargea l'apparition, ses bras tendus, plongeant pour griffer le visage de son père... Mais, comme chaque fois, il ne traversa que du vide. Il trébucha et tomba lourdement sur le bureau en bois de son père, qu'il emporta dans sa chute.

Gareth roula au sol, sonné. Levant les yeux, il vit qu'il s'était blessé

au bras. Du sang coulait le long de sa chemise. Il remarqua qu'il portait encore le maillot avec lequel il avait dormi pendant des jours. En fait, il ne s'était pas changé depuis des semaines. Il jeta un regard à son reflet et vit une figure échevelée. Il ressemblait à un simple brigand. Une partie de lui pouvait à peine croire qu'il ait sombré si bas... Mais une autre ne s'en souciait plus du tout. La seule chose qui lui demeurerait était ce désir ardent, brûlant dans sa poitrine : détruire toute trace de son père. Il voulait voir ce château rasé et la Cour du Roi avec lui. Voilà sa vengeance pour le traitement qu'il avait reçu étant enfant. Les souvenirs restaient piégés à l'intérieur de lui, comme une épine que l'on ne peut retirer.

La porte du bureau s'ouvrit à la volée et un domestique de Gareth fit irruption, l'air terrifié.

— Sire, dit-il. J'ai entendu un grand fracas. Allez-vous bien ? Sire, vous saignez !

Gareth regarda le garçon avec haine. Il essaya de se relever, de s'en prendre à lui, mais il glissa sur un débris et retomba, désorienté par sa dernière bouffée d'opium.

— Sire, je vais vous aider !

Le garçon se précipita et attrapa le bras de Gareth qui était devenu trop mince – tout juste une enveloppe de chair et d'os.

Toutefois, Gareth avait encore de la force en réserve et, quand le garçon lui toucha le bras, il le repoussa, l'envoyant bouler de l'autre côté de la pièce.

— Touche-moi encore et je te coupe les mains, prévint-il, bouillonnant de colère.

Le garçon eut un mouvement de recul, effrayé. Un autre domestique fit alors son entrée, accompagné d'un homme plus âgé que Gareth reconnut vaguement. Quelque part au fond de sa mémoire, il le connaissait, mais il n'était pas sûr de l'identifier.

— Sire, dit l'homme d'une vieille voix rocailleuse, nous vous avons attendu dans la salle du conseil la moitié de la journée. Les conseillers ne peuvent plus attendre très longtemps. Ils ont des nouvelles urgentes et doivent vous les communiquer avant la fin du jour. Viendrez-vous ?

Gareth lui jeta un regard mauvais pour le pousser à sortir. Il se souvenait vaguement que l'homme avait servi son père. La chambre du conseil... La réunion... Tout tourbillonnait dans son esprit.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Sire, je suis Aberthol. Le conseiller et homme de confiance de votre père, répondit son interlocuteur en s'approchant.

Tous les souvenirs revenaient lentement. Aberthol. Le conseil. La réunion. L'esprit de Gareth se mit à tourner et ses pensées à l'étouffer. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'on le laisse seul.

— Laissez-moi, dit-il sèchement. Je viendrai.

Aberthol hocha la tête et quitta hâtivement le bureau avec le domestique, en refermant la porte derrière eux.

Gareth tomba à genoux, la tête dans les mains, tâchant de réfléchir, de rassembler ses souvenirs. Tout cela le dépassait. Les souvenirs commençaient à lui revenir, petit à petit. Le Bouclier était tombé. L'Empire avait donné l'assaut. La moitié de sa cour avait fui, menée par sa sœur. Vers Silesia... Gwendolyn... Voilà. Voilà ce qu'il avait essayé de se rappeler.

Gwendolyn. Il la haïssait avec une passion qu'il ne pouvait décrire. Maintenant, plus que jamais, il voulait la tuer. Il *avait besoin* de la tuer. Tous ses ennuis dans ce monde – tout était de sa faute. Il trouverait un moyen de lui rendre la pareille ou mourrait en essayant. Puis il tuerait ses autres frères et sœurs.

Gareth commençait à se sentir mieux, à mesure qu'il réfléchissait.

Avec un effort suprême, il lutta pour se relever et tituba à travers la pièce, butant en chemin sur le coin d'une table. Comme il s'approchait de la porte, il aperçut un buste d'albâtre représentant son père, une sculpture que ce dernier avait aimée. Il se pencha, l'attrapa par la tête et la jeta contre le mur.

Le buste s'y fracassa en mille morceaux et, pour la première fois ce jour-là, Gareth sourit. Peut-être que ce jour ne serait pas si mauvais après tout.

*

Gareth entra en se pavanant dans la salle du conseil, flanqué de plusieurs domestiques, ouvrant à la volée les grandes portes de chêne, ce qui fit sursauter tout le monde dans la pièce surpeuplée. Tous se levèrent brusquement devant lui.

En temps normal, Gareth en aurait tiré quelque satisfaction. Ce jour-là, rien ne lui importait vraiment : le souvenir du fantôme de son père et sa rage à l'idée du départ de sa sœur occupaient son esprit. Toutes ses émotions bouillonnaient en lui et il fallait qu'elles sortent, qu'elles envahissent le monde.

Gareth tituba à travers la vaste chambre, intoxiqué par l'opium, et remonta l'allée menant au trône entre les dizaines de conseillers qui lui faisaient une haie d'honneur. Sa cour avait grandi et, aujourd'hui, on sentait ici une énergie frénétique : à ce qu'il semblait, de plus en plus de gens avaient entendu que la moitié de la Cour du Roi était partie et que le Bouclier était tombé. Il paraissait que tous ceux qui étaient restés se trouvaient là et cherchaient des réponses.

Bien sûr, Gareth n'en avait pas à leur donner.

Comme il monta en se pavanant les marches d'ivoire menant au trône de son père, il vit planté derrière lui, et attendant patiemment sa

venue, le seigneur Kultin, le chef de ses mercenaires – son armée privée –, le seul homme demeuré à la cour en qui Gareth pouvait avoir confiance. Des dizaines de ses combattants se tenaient à ses côtés, en silence, les mains sur leurs épées, prêts à se battre jusqu'à la mort pour Gareth. C'était bien la seule chose qui puisse lui donner un peu de réconfort.

Gareth s'assit sur son trône et balaya la salle du regard. Tant de visages. Il en reconnut quelques-uns. La plupart lui étaient inconnus. Il ne faisait confiance à aucun d'entre eux. Chaque jour, il purgeait un peu plus sa Cour. Déjà, il en avait envoyé un grand nombre aux cachots – et plus encore au bourreau. Pas un jour ne passait sans qu'il ne fasse exécuter quelques hommes au moins. Une bonne politique, selon lui : tous restaient ainsi bien en alerte et un coup d'état serait facilement évité dans ces conditions.

Tous gardaient le silence, les yeux fixés sur lui comme dans un état second. Ils avaient l'air terrifié à la seule idée de parler. Voilà exactement ce que Gareth voulait. Rien ne le réjouissait plus que semer la terreur parmi ses sujets.

Enfin, Aberthol fit un pas en avant, le son de sa canne se répercutant sur les pierres, et se racla la gorge.

— Sire, commença-t-il de sa vieille voix, la Cour du Roi se trouve dans la plus grande confusion. Je ne sais pas quelles nouvelles vous sont parvenues. Le Bouclier est tombé. Gwendolyn a quitté la Cour en emmenant Kolk, Brom, Kendrick, Atme, l'Argent, la Légion et la moitié de votre armée – et la moitié de la Cour également. Ceux qui sont restés attendent vos conseils et vos instructions, pour savoir quelle sera notre prochaine étape. Les gens veulent des réponses, sire.

— Par ailleurs, dit un autre membre du conseil que Gareth reconnut à peine, la rumeur rapporte que Andronicus a déjà franchi le Canyon et envahi le domaine de McCloud avec son armée d'un million d'hommes.

On entendit alors dans toute la pièce des soupirs indignés et des dizaines de guerriers parmi les plus braves se mirent à chuchoter, saisis par la terreur. Un vent de panique se répandit comme une traînée de poudre.

— Cela ne peut pas être vrai ! s'exclama un soldat.

— Pourtant ça l'est ! insista le membre du conseil.

— Alors tout espoir est perdu ! s'écria un autre soldat. Si les McClouds ont été renversés, l'Empire viendra pour nous. Nous n'avons aucun moyen de les retenir.

— Nous devons discuter des termes de la capitulation, sire, dit Aberthol à Gareth.

— La capitulation !? cria un autre homme. Nous ne céderons jamais !

— Si nous ne le faisons pas, grogna un soldat, ils nous écraseront. Comment pourrions-nous résister à un million d'hommes ?

Des murmures indignés éclatèrent ça et là. Les soldats et les conseillers se mirent à discuter les uns avec les autres, dans le plus grand désordre.

Le chef du conseil fit sonner sa canne de fer sur les dalles de pierre en criant :

— DE L'ORDRE !

Peu à peu, la foule se calma. Tous les hommes se retournèrent et levèrent les yeux vers lui.

— Ce sont là des décisions qu'un souverain doit prendre, pas nous, dit un des hommes du conseil. Gareth est notre Roi. Ce n'est pas à nous de discuter des termes de la reddition, ni même de décider de capituler.

Tous se tournèrent vers Gareth.

— Sire, dit Aberthol d'une voix qui laissait deviner une grande fatigue, que devrions-nous faire selon vous contre l'armée de l'Empire ?

Un silence de mort tomba sur le hall.

Gareth demeura assis, les yeux fixés sur l'assemblée. Il voulait répondre, mais il lui était de plus en plus difficile de garder les idées claires. Il entendait encore la voix de son père dans sa tête, ses violentes réprimandes, comme quand il était enfant. Ça le rendait fou et la voix ne partait pas.

Gareth tendit la main, gratta l'accoudoir du trône, encore et encore, et seul le bruit de ses ongles griffant le bois se fit entendre dans la pièce.

Les membres du conseil échangèrent un regard inquiet.

— Sire, déclara promptement un autre conseiller, si vous choisissez de ne pas capituler, alors il nous faudra fortifier immédiatement la Cour du Roi. Nous devons sécuriser toutes les entrées, toutes les routes, toutes les portes. Nous devons rassembler nos armées, préparer les défenses. Nous devons nous préparer à un siège, rationner la nourriture, protéger nos citoyens. Il y a beaucoup à faire. S'il vous plaît, sire. Donnez l'ordre. Dites-nous ce qu'il faut faire.

Une fois de plus, la salle se tut et tous les yeux restèrent fixés sur Gareth.

Enfin, celui-ci releva le menton et promena son regard dans le vide.

— Nous ne combattons pas l'Empire, déclara-t-il, pas plus que nous n'allons capituler.

Tous dans la salle s'entrecroisèrent d'un air perdu.

— Alors qu'allons-nous faire, sire ? demanda Aberthol.

Gareth se racla la gorge.

— Nous tuerons Gwendolyn ! déclara-t-il. Voilà tout ce qui compte

maintenant.

Il y eut un silence choqué.

— Gwendolyn ? s'écria de surprise un conseiller pendant qu'un murmure stupéfait se répandait à nouveau.

— Nous enverrons toutes nos forces contre elle, pour l'abattre. Elle et tous ceux qui l'accompagnent. Avant qu'ils n'atteignent Silesia, annonça Gareth.

— Mais, sire, comment cela peut-il nous aider? s'écria un conseiller. Si nous nous hasardons à l'attaquer, cela ne fera qu'exposer nos troupes. Elles seraient facilement encerclées et massacrées par l'Empire.

— Et la Cour du Roi serait également à la merci d'une attaque ! cria un autre. Si nous choisissons de ne pas capituler, nous devons immédiatement fortifier la Cour du Roi !

Quelques hommes crièrent pour montrer leur assentiment.

Gareth se tourna et fixa le conseiller avec des yeux glacés.

— Nous utiliserons tous nos hommes, nous n'en garderons pas un ! dit-il d'une voix sombre. Nous devons tuer ma sœur !

Un silence tomba sur l'assistance, quand alors un conseiller repoussa sa chaise en la faisant racler contre la pierre et se leva.

— Je refuse de voir la Cour du Roi détruite au nom de votre obsession personnelle. Pour ma part, je ne vous soutiens pas !

— Moi non plus ! répétèrent la moitié des hommes présents.

Gareth se sentit bouillir de rage. Il était sur le point de se dresser de toute sa hauteur quand, soudain, les portes de la chambre s'ouvrirent à la volée. Le commandant en chef de ce qui restait de l'armée fit irruption. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Le soldat traînait un homme entre ses bras : un bandit aux cheveux gras, mal rasé, poings liés. Il le tira jusqu'au milieu de la pièce et s'arrêta devant le Roi.

— Sire, dit froidement le commandant, six voleurs ont été exécutés pour le vol de l'Épée de Destinée. Cet homme était le septième, celui qui s'était échappé. Il m'a raconté une histoire fascinante sur ce qui est arrivé.

— Parle ! ordonna le commandant, en secouant le bandit.

Celui-ci regardait nerveusement de tous côtés, ses cheveux gras collés contre ses joues, l'air incertain. Il finit par crier :

— Nous avons reçu l'ordre de voler l'Épée !

Un murmure indigné éclata dans toute la pièce.

— Nous étions dix-neuf ! poursuivit le bandit. Une douzaine devait l'emporter à la nuit tombée au pont du Canyon, puis dans les Landes. Ils l'ont cachée dans un chariot qu'ils ont escorté sur le pont, pour que les soldats qui montent la garde n'imaginent pas ce qu'il y avait dedans. Les autres, nous sept, nous avons reçu l'instruction de rester

après le vol. On nous a dit que nous serions emprisonnés, que ce serait une sorte de spectacle, puis que nous serions libérés. Mais au lieu de ça, mes amis ont tous été exécutés. Je l'aurais été aussi, si je ne m'étais pas échappé.

Un long murmure agité se répandit dans la salle du conseil.

— Et où emmènent-ils l'Épée ? pressa le commandant.

— Je ne sais pas. Quelque part à l'intérieur de l'Empire, loin.

— Et qui a commandité une telle chose ?

— Lui ! s'exclama le bandit en se tournant brusquement pour pointer un doigt osseux sur Gareth. Notre Roi ! Il nous a ordonné de le faire !

La salle éclata dans un murmure horrifié et des cris s'élevèrent jusqu'à ce qu'enfin, un conseiller frappe avec force sa canne de fer sur le sol et réclame le silence.

La salle se calma, mais à peine.

Gareth, déjà tremblant de peur et de rage, se leva lentement de son trône, et la salle se tut, comme tous les yeux se levaient vers lui.

Une marche à la fois, Gareth descendit l'escalier d'ivoire et ses pas résonnèrent entre les murs, au milieu d'un silence tellement épais qu'on aurait pu le couper au couteau.

Il traversa la salle du conseil, jusqu'à s'arrêter devant le bandit. Il planta sur lui un regard froid et l'homme se tortilla dans l'étreinte du commandant. Il regardait de tous côtés, sauf vers le Roi.

— Les voleurs et les menteurs sont traités d'une seule et unique manière dans mon royaume, déclara Gareth d'une voix douce.

Il tira soudain un poignard de sa ceinture et plongea la lame dans le cœur du bandit.

L'homme hurla de douleur, ses yeux exorbités, avant de s'effondrer, mort.

Le commandant dévisagea Gareth, les sourcils froncés.

— Vous venez d'assassiner un témoin contre vous, dit-il. Ne voyez-vous pas que cela ne plaide pas en votre faveur ?

— Témoin de quoi ? demanda Gareth en souriant. Les morts ne parlent pas.

Le commandant s'empourpra.

— N'oubliez point que je commande la moitié de l'armée du Roi. Vous ne ferez pas de moi le dindon de la farce. Étant donné ce que vous venez de faire, je ne peux que supposer que vous êtes coupable du crime dont cet homme vous a accusé. Si tel est le cas, mon armée et moi-même, nous ne vous servirons plus. En fait, je vous arrête pour trahison envers l'Anneau !

Le commandant fit signe à ses soldats et, comme un seul homme, plusieurs dizaines d'entre eux tirèrent leurs épées et s'avancèrent pour prendre Gareth.

Le seigneur Kultin fit quelques pas en avant, suivi d'autant de mercenaires, tous l'épée au clair.

Ils firent face aux soldats du commandant, Gareth au milieu d'eux.

Ce dernier adressa au commandant un sourire triomphal. Il avait l'avantage du nombre et il le savait.

— Personne ne m'arrêtera, ricana Gareth. Et certainement pas toi. Prends tes hommes et pars de ma cour ou tu subiras le courroux de mon armée privée.

Quelques secondes passèrent dans un silence tendu, avant que le commandant ne se retourne pour faire signe à ses soldats. Comme un seul homme, tous reculèrent, l'épée au poing.

— À partir de ce jour, tonna la voix du commandant, qu'il soit dit que nous ne te servons plus ! Tu feras face à l'armée de l'Empire tout seul. J'espère qu'ils te traiteront bien. Mieux que tu n'as traité ton père !

Les soldats quittèrent la salle en trombe, dans un grand fracas d'amures.

Un silence tomba sur les quelques dizaines de conseillers, domestiques et gentilshommes qui demeuraient. Ils se mirent à chuchoter les uns avec les autres.

— Laissez-moi ! cria Gareth. VOUS TOUS !

Tout le monde s'empressa de filer, y compris les mercenaires de Gareth.

Une seule personne s'attarda derrière les autres.

Le seigneur Kultin.

Il ne restait plus que lui et Gareth. Kultin marcha pour se porter à la hauteur de son maître et s'interrompit à quelque distance, comme pour le jauger. Comme d'habitude, son visage était inexpressif. Le visage d'un authentique mercenaire.

— Je ne me soucie pas de ce que vous avez fait ou pourquoi, commença-t-il de sa voix rocailleuse et sombre. Je ne me soucie pas de la politique. Je suis un guerrier. Je me soucie seulement du salaire que vous nous versez, à moi et à mes hommes.

Il fit une pause.

— Pourtant, j'aimerais savoir. Pour ma propre satisfaction. Avez-vous vraiment ordonné à ces hommes de prendre l'épée ?

Gareth renvoya à l'homme son regard. Il y avait quelque chose dans ces yeux qu'il reconnaissait en lui-même : ils étaient froids, impitoyables, opportunistes.

— Et si je l'ai fait ? demanda Gareth en retour.

Le seigneur Kultin le dévisagea un long moment.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il.

Gareth garda le silence, sans détourner le regard.

Les yeux de Kultin s'élargirent quand il comprit.

— Vous ne pouviez pas la manier, alors personne d'autre n'aurait dû le faire ? dit Kultin. Est-ce bien cela ?

Il songea aux conséquences.

— Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, vous saviez sûrement que l'éloigner affaiblirait le Bouclier et nous rendrait vulnérables.

Les yeux de Kultin s'élargirent encore, si c'était possible.

— Vous *vouliez* que nous soyons attaqués, n'est-ce pas ? Au fond, vous aimeriez voir la Cour du Roi détruite, réalisa-t-il soudain.

Gareth sourit pour toute réponse.

— Certains lieux, dit-il lentement, ne sont pas destinés à durer éternellement.

CHAPITRE CINQ

Gwendolyn était en marche, en compagnie de soldats, de conseillers, de domestiques, de l'Argent, de la Légion, ainsi que de la moitié de son peuple, tous fuyant la Cour du Roi – c'était presque une cité qui se déplaçait. Elle se sentait submergée par l'émotion. Bien sûr, elle se réjouissait d'échapper enfin à son frère Gareth, d'être loin de ses griffes et entourée de guerriers de confiance qui la protégeraient. Elle ne craignait plus d'être donnée en mariage à n'importe qui. Enfin, elle n'aurait plus à surveiller ses arrières à chaque instant, de peur d'être assassinée.

Gwen se sentait également émue et inspirée d'avoir été choisie pour guider et commander ce large groupe. Son entourage la suivait comme une sorte de prophète le long de l'interminable route menant à Silesia. Ils la considéraient comme leur chef – chaque regard qu'ils lui jetaient ne faisait que le confirmer. Tous attendaient beaucoup d'elle. En vérité, elle se sentait coupable en y pensant. Elle aurait préféré que l'un de ses frères ait cet honneur – n'importe qui, sauf elle. Cependant, elle savait que le peuple s'épanouissait d'avoir un chef juste et droit et elle serait heureuse de remplir ce rôle auprès des siens, surtout pendant leurs heures les plus sombres.

Gwen pensait à Thor, à leurs adieux émouvants au Canyon et cette pensée lui brisait le cœur. Elle l'avait vu disparaître de l'autre côté du pont, entre la brume, à la poursuite d'une quête qui le mènerait certainement à la mort. C'était une juste et belle cause, une cause qu'elle n'avait su lui refuser, une cause nécessaire au bien du royaume, au bien de l'Anneau. Mais pourquoi fallait-il que ce soit *lui* qui parte ? Elle aurait préféré qu'un autre prenne sa place. Maintenant, plus que jamais, elle aurait voulu qu'il soit à ses côtés. Pendant ces jours de turbulences et de changements, elle craignait pour sa vie. Elle ne pouvait imaginer vivre sans lui. L'idée seule lui donnait envie de pleurer.

Gwen prit une grande inspiration et tâcha de rester forte, car tous les regards se portaient vers elle pendant qu'ils marchaient – une caravane interminable progressant sur une route poussiéreuse, en direction du grand nord, vers la lointaine Silesia.

Gwen était encore choquée de quitter ainsi sa patrie et sa maison. Elle réalisait à peine que l'ancien Bouclier était tombé et qu'une armée avait traversé le Canyon. Des rumeurs venues de quelques lointains espions racontaient que Andronicus avait déjà abordé les rivages des McClouds. Elle ne pouvait y croire. Tout était allé si vite qu'elle avait du mal à l'accepter : après tout, il faudrait encore que Andronicus envoie sa flotte traverser l'océan. À moins que McCloud ne soit, de

quelque façon, responsable du vol de l'Épée et qu'il ait orchestré la chute du Bouclier ? Mais comment ? Comment se serait-il débrouillé pour la voler ? Où l'emmènerait-il ?

Gwen sentait combien les gens autour d'elle étaient abattus. Elle pouvait difficilement leur en vouloir. La foule était opprimée par un sentiment de découragement et ce pour une bonne raison : sans le Bouclier, ils étaient sans défense. Ce n'était qu'une question de temps – aujourd'hui ou demain ou bien le jour suivant. Andronicus lancerait son invasion. Et quand il le ferait, le peuple ou l'armée n'aurait aucun moyen de le repousser. Bientôt ce lieu, et tout ce qu'elle avait appris à chérir, tout cela serait envahi. Tous ceux qu'elle aimait seraient tués.

Ils marchaient comme on marche vers la mort. Andronicus n'était pas encore là mais tous se sentaient déjà prisonniers. Elle se rappela les mots de son père : « conquiers le cœur d'une armée et tu remporteras la bataille. »

Gwen savait que c'était à elle de les inspirer, de leur insuffler ce sentiment de sécurité et peut-être également d'optimisme. Elle était déterminée à le faire. Elle ne laisserait pas ses propres angoisses ou son pessimisme lui dicter sa conduite dans un moment comme celui-ci. Et elle refusait de se laisser aller à l'apitoiement. Elle n'était plus seule dans cette histoire. Il fallait penser à ces gens, leurs vies, leurs familles. Ils avaient besoin d'elle. Ils comptaient sur elle.

Gwen songea à son père et se demanda ce qu'il aurait fait. Penser à lui la faisait sourire. Il aurait fait face avec courage, quelles que soient les circonstances. Il lui avait toujours dit de cacher ses peurs sous une vantardise. Tout au long de sa vie, maintenant qu'elle y réfléchissait, son père n'avait jamais eu l'air effrayé. Pas une fois. Peut-être que cette attitude n'avait été qu'une façade mais ç'avait été une très belle façade. Dans son rôle de chef, il avait su se mettre en scène à tout moment, il avait su que cette façade, plus encore que son autorité, était la chose dont le peuple avait eu besoin. Il avait été trop altruiste pour céder à ses propres angoisses. Elle prendrait son exemple : elle ne céderait pas non plus aux siennes.

Gwen balaya le groupe du regard et vit que Godfrey marchait à côté d'elle, en compagnie de Illepra, la guérisseuse. Les deux discutaient et, Gwen l'avait remarqué, semblaient s'apprécier et se plaire de plus en plus depuis que Illepra avait sauvé la vie de Godfrey. Gwen aurait aimé avoir également ses autres frères avec elle... Mais Reece était parti avec Thor. Gareth, bien sûr, lui était perdu à jamais. Kendrick se trouvait toujours dans son avant-poste, quelque part à l'est, et poursuivait ses efforts pour reconstruire ce lointain village. Elle lui avait envoyé un messenger. C'était même la première chose qu'elle avait faite. Elle priait pour que celui-ci trouve Kendrick à temps et le ramène à Silesia, auprès d'elle. Il l'aiderait à défendre la

ville. Alors, au moins, deux de ses frères, Kendrick et Godfrey, prendraient refuge à Silesia avec elle. Autant dire qu'ils seraient tous là-bas. À l'exception, bien sûr, de leur sœur aînée, Luanda.

Pour la première fois depuis longtemps, les pensées de Gwen se tournèrent vers Luanda. Il y avait toujours eu entre les deux sœurs une rivalité empreinte d'amertume. Gwen n'avait pas été surprise que Luanda saisisse la première occasion de fuir la Cour du Roi en épousant ce McCloud. Elle avait toujours eu beaucoup d'ambition et elle avait toujours voulu qu'on lui accorde de l'importance. Gwendolyn l'avait aimée et même admirée étant enfant. Cependant, Luanda, toujours compétitive, ne lui avait pas rendu son amour. Au bout d'un moment, Gwen avait cessé d'essayer de gagner son affection.

Pourtant, à cet instant, Gwen éprouvait de la compassion à son égard. Elle se demanda ce qui lui était arrivé après l'invasion des McClouds par Andronicus. Avait-elle été tuée ou le serait-elle ? L'idée faisait frémir Gwen. Elles avaient été rivales, mais elles restaient aussi des sœurs et Gwen ne souhaitait pas voir mourir Luanda avant son heure.

Gwen pensa à sa mère, le seul autre membre de sa famille laissé là-bas, abandonnée à la Cour du Roi, avec Gareth, toujours dans le même état. Une pensée glaçante. Malgré toute la colère qu'elle gardait contre sa mère, Gwen n'avait jamais voulu qu'elle finisse ainsi. Qu'arriverait-il si la Cour était envahie ? Sa mère serait-elle passée au fil de l'épée ?

C'était comme si toute la vie de Gwen tombait en morceaux autour d'elle. Parfois, il lui semblait que c'était hier : la chaleur de l'été, les noces de Luanda, un glorieux banquet, l'abondance à la Cour du Roi, elle-même et sa famille réunies, festoyant – et l'Anneau imprenable. Elle avait eu l'impression que cela durerait toujours.

À présent, tout s'était effondré. Rien n'était plus comme avant.

Une froide brise automnale balaya le groupe et Gwen remonta sur ses épaules son lainage bleu. L'automne avait été bien trop bref cette année. L'hiver frappait à leurs portes. Elle pouvait sentir le souffle glacé, plus épais et plus humide à mesure qu'ils remontaient le Canyon en direction du nord. Le ciel s'assombrissait et bientôt les airs s'emplirent d'un nouveau bruit : le cri des Oiseaux d'Hiver, ces vautours rouges et noirs qui volaient bas dès que la température baissait. Ils croassèrent sans cesse et ce tapage porta parfois sur les nerfs de Gwen. On aurait dit le bruit de la mort qui s'approche.

Depuis qu'elle avait fait ses adieux à Thor, ils remontaient le long du Canyon, en direction du nord. La route les mènerait dans la région et la ville les plus occidentales de l'Anneau : Silesia. Tandis qu'ils marchaient, l'étrange brume du Canyon s'élevait par vagues et s'accrochait aux chevilles de Gwen.

— Nous ne sommes plus très loin, Madame, dit une voix.

Gwen leva les yeux vers Srog qui se tenait à côté d'elle, vêtu de l'armure écarlate caractéristique de Silesia, flanqué de plusieurs de ses guerriers portant les bottes et la cotte de mailles rouges. Gwen était touchée par sa gentillesse à son égard, par sa loyauté à la mémoire de son père, par son offre de venir se réfugier à Silesia. Elle ne savait pas ce qu'elle et son peuple auraient fait sans lui. Sans doute seraient-ils encore coincés à la Cour du Roi, à la merci de la perfidie de Gareth.

Srog était un des seigneurs les plus honorables qu'elle ait jamais rencontrés. Comme il disposait de milliers de soldats et qu'il contrôlait la célèbre forteresse occidentale, Srog n'avait jamais vraiment eu besoin de prêter allégeance à qui que ce soit. Il l'avait fait pourtant, au père de Gwen. Il avait été délicat de trouver l'équilibre entre leurs deux pouvoirs. Du temps de son grand-père, Silesia avait eu besoin de la Cour du Roi mais, du temps de son père, beaucoup moins. En vérité, maintenant que le Bouclier était tombé et que la Cour se trouvait en plein chaos, c'étaient eux qui avaient besoin de Silesia.

Bien sûr, l'Argent et la Légion comptaient parmi les meilleurs soldats... Et il y avait les importantes troupes accompagnant Gwen, la moitié de l'armée du Roi. Pourtant Srog, comme de nombreux autres seigneurs, aurait pu se contenter simplement de fermer ses portes et les laisser seuls.

Au lieu de cela, il avait fait chercher Gwen, lui avait prêté allégeance et avait insisté pour leur offrir un refuge. Voilà une gentillesse que Gwen était bien décidée à lui rendre, un jour ou l'autre, d'une manière ou d'une autre. Dans le cas, bien sûr, où ils survivraient tous.

— Ne vous inquiétez point, lui répondit-elle doucement en posant une main sur son poignet. Nous marcherions jusqu'à la fin du monde pour pouvoir entrer dans votre cité. Votre gentillesse est un bonheur pour nous dans ce moment difficile.

Srog sourit. C'était un guerrier d'âge moyen, marqué au visage par bien des cicatrices après une vie de batailles, aux cheveux brun rouge, à la mâchoire volontaire et imberbe. Un homme véritable. Pas seulement un seigneur, mais également un grand guerrier.

— Pour votre père, je n'hésiterais pas à me jeter au feu, répondit-il. Inutile de me remercier. C'est un grand honneur de payer la dette que je lui dois en me mettant au service de sa fille. Après tout, il souhaitait que vous preniez sa succession. En vous obéissant, c'est à lui que j'obéis.

Près de Gwen marchaient également Kolk et Brom. Derrière eux se faisait entendre la clameur incessante des éperons et des épées cliquetant dans leurs fourreaux, des boucliers raclant les armures – une cacophonie de bruits qui se déplaçait le long de l'arête du Canyon,

toujours plus au nord.

— Madame, dit Kolk, je me sens terriblement coupable. Nous n'aurions pas dû laisser Thor, Reece et les autres partir seuls vers l'Empire. Nous aurions dû envoyer plus de volontaires. Je ne me le pardonnerai pas si quelque chose leur arrive.

— Ils ont choisi, répondit Gwen. C'était une question d'honneur. Ceux qui devaient y aller y sont allés, c'est le destin. Culpabiliser ne servirait à rien.

— Et que se passera-t-il s'ils ne reviennent pas à temps avec l'Épée ? demanda Srog. L'armée de Andronicus ne mettra pas longtemps avant d'arriver à nos portes.

— Alors il nous faudra faire face, dit Gwen avec fermeté, en tâchant de prendre l'air aussi courageux que possible, dans l'espoir de rassurer ses interlocuteurs.

Elle remarqua que les autres généraux se retournaient pour la dévisager.

— Nous nous défendrons jusqu'au dernier coup, ajouta-t-elle. Pas de retraite, ni de reddition.

Elle sentit que les généraux étaient impressionnés. Sa propre voix l'étonnait aussi, tout comme cette force jaillie de façon inattendue du fond d'elle-même. C'était la force de son père, celle de sept générations de Rois MacGil.

La route tournait soudain vers la gauche. Au détour du virage, le paysage dévoila un spectacle qui coupa le souffle de Gwen. De surprise, elle arrêta sa monture.

Silesia.

Gwen se rappelait avoir entendu son père parler de ses voyages dans la région, quand elle était encore enfant. C'était un lieu qui lui avait paru magique. Elle avait rêvé bien des fois de s'y rendre. À présent qu'elle posait les yeux sur la ville en tant que femme adulte, la vue lui coupait le souffle.

Silesia était la plus étrange cité que Gwen ait jamais vue. Toutes ces bâtisses, ces fortifications, cette pierre – tout était d'un rouge ancien et luisant. La partie haute de Silesia, élancée, verticale, entrecoupée de parapets et de flèches, se trouvait au niveau de la route, tandis que la partie basse descendait le long de la paroi du Canyon. La brume tourbillonnante soufflait par intermittence et l'enveloppait, ce qui faisait reluire la pierre rouge. Silesia semblait surgir des nuages.

Ses fortifications s'élevaient à trente mètres de hauteur, couronnées de merlons, flanquées d'une rangée interminable de murs. Une véritable forteresse. Même si une armée parvenait à percer ces murs, il lui faudrait encore descendre dans la partie basse de la cité, le long des éperons rocheux, et trouver son chemin sur la paroi du

Canyon. C'était un pari et un risque qu'une armée d'invasion ne prendrait sûrement pas. Voilà pourquoi la cité se tenait là depuis des milliers d'années.

Les hommes s'arrêtèrent, bouche bée. Gwen sentit qu'eux aussi étaient ébahis.

Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentit optimiste. Voilà un endroit qui leur conviendrait, loin des griffes de Gareth, un endroit qu'ils pourraient défendre. Un endroit qu'elle pourrait gouverner. Et peut-être, seulement peut-être, le royaume MacGil renaîtrait de ses cendres.

Srog restait là, les mains sur les hanches, contemplant sa propre cité comme s'il la voyait pour la première fois, ses yeux brillants de fierté :

— Bienvenue à Silesia.

CHAPITRE SIX

A l'aube, Thor ouvrit les yeux sur les vagues ondulantes de l'océan qui s'élevaient, formant de grandes crêtes, avant de retomber, illuminées par la douce lumière du petit jour. L'eau jaune clair du Tartuvien resplendissait sous la brume matinale. Le bateau se balançait silencieusement sur l'eau et seul se faisait entendre le bruit des vagues contre sa coque.

Thor s'assit sur son séant et regarda aux alentours. Ses paupières étaient lourdes d'épuisement. En fait, il ne s'était jamais senti si fatigué de toute sa vie. Ils naviguaient depuis des jours et tout ici, de ce côté du monde, semblait différent. L'air était saturé d'humidité et la température beaucoup plus chaude. C'était comme respirer à travers à filet d'eau. Thor se sentait morose et ses membres lui paraissaient toujours plus lourds. Il avait l'impression d'être arrivé au pays de l'éternel été.

Thor promena son regard sur le pont et s'aperçut que tous ses compagnons, d'ordinaire levés à l'aube, étaient encore avachis, endormis. Même Krohn, pourtant toujours en alerte, sommeillait à côté de lui. Le lourd climat tropical les affectait tous. Aucun d'entre eux ne prenait plus la peine de manier la barre : ils avaient abandonné l'idée depuis des jours. Ça n'aurait pas eu de sens : la voile était déployée, le vent d'ouest les poussait et les courants magiques de l'océan les entraînaient toujours dans la même direction. Tout se déroulait comme si quelque chose les tirait vers l'avant. Ils avaient essayé plusieurs fois de guider le navire ou de changer de cap, mais tous leurs efforts étaient vains. Ils s'étaient résignés à laisser le Tartuvien les guider.

Après tout, ils ne savaient même pas où aller exactement dans l'Empire, songea Thor. Tant que les courants les emmèneraient vers la terre ferme, pensa-t-il, cela suffirait.

Krohn se réveilla en gémissant et se pencha pour lécher le visage de Thor. Celui-ci plongea la main dans son sac, presque vide à présent, et donna à Krohn son dernier bâton de viande séchée. À sa grande surprise, celui-ci ne l'arracha pas de sa main comme à son habitude. Au lieu de cela, il promena son regard entre le sac vide et le morceau de viande, puis jeta à son maître un regard lourd de sens. Il hésitait à prendre la nourriture et Thor comprit qu'il ne souhaitait pas lui voler le dernier morceau.

Thor était touché par son geste mais il insista, poussant la viande dans la bouche de son ami. Il savait que le groupe serait bientôt à court de nourriture et pria pour attendre la terre ferme. Il ignorait combien de temps encore le voyage durerait. Des mois ? Que

mangeraient-ils ?

Le soleil se levait très vite par ici. Très tôt, il brilla avec force. Comme la brume s'évaporait au-dessus des flots, Thor se mit debout et se dirigea vers la proue.

Debout, il observa l'horizon, le pont balançant tranquillement sous ses pieds. Il regarda la brume se dissiper. Il cligna alors des yeux et se demanda s'il voyait un mirage, quand la silhouette d'une terre lointaine apparut à l'horizon. Son cœur battit plus fort. Une terre ! Une véritable terre !

Elle était d'une forme particulièrement singulière : deux longues et étroites péninsules dépassaient par-dessus les flots, comme les branches d'une fourche, et, à mesure que la brume se levait, Thor découvrit avec surprise deux bandes de terre d'une part et d'autre, longue chacune de cinquante mètres environ. Elles semblaient comme aspirées en leur milieu par une longue crique.

Thor siffla et ses frères de la Légion s'éveillèrent. Ils sautèrent sur leurs pieds et se précipitèrent à ses côtés pour observer l'horizon.

Tous se tenaient debout près de la proue, le souffle coupé par la vue : ces rivages étaient les plus exotiques qu'ils n'aient jamais vus : ils débordaient d'une jungle luxuriante et d'arbres accrochés aux falaises. La végétation était si dense qu'il était impossible de voir au-delà. Les garçons aperçurent d'énormes fougères, hautes de neuf mètres, penchées sur les vagues, des arbres jaunes et violets qui semblaient vouloir percer le ciel. Partout se faisaient entendre les bruits étranges et persistants de bêtes sauvages, d'oiseaux, d'insectes ou de bien d'autres choses : ça grognait, ça criait, ça chantait.

Thor avala sa salive avec difficulté. Il avait l'impression d'entrer dans un royaume animal impénétrable. Tout semblait différent là-bas : l'air avait une autre odeur, un parfum d'étrangeté. Rien ne lui rappelait l'Anneau. Les autres membres de la Légion se tournèrent les uns vers les autres et s'entreregardèrent. Thor remarqua l'hésitation dans leurs yeux. Tous se demandaient quelles créatures les attendaient à l'intérieur de cette jungle.

Ils n'avaient pas vraiment le choix. Le courant les portait dans cette direction. Visiblement, c'était par là qu'ils aborderaient les terres de l'Empire.

— Par ici ! cria O'Connor.

Tous se précipitèrent de son côté de la rambarde. O'Connor se penchait et son doigt pointait vers les flots. Un énorme insecte nageait là, à côté du bateau. Violet, luminescent, long de trois mètres et muni de centaines de pattes. Il brillait sous les vagues puis filait à la surface de l'océan et ses milliers de petites ailes se mettaient à bourdonner. Il se hissait au-dessus des eaux, se glissait à nouveau entre les vagues, puis replongeait. Il répéta ce mouvement encore et encore.

Sous leurs yeux, l'insecte s'éleva soudain, beaucoup plus haut dans les airs, jusqu'à se porter au niveau des garçons, en vol stationnaire, et regarda le groupe de ses quatre grands yeux verts. Il poussa un sifflement et tous sursautèrent en attrapant leurs épées.

Elden fit un pas en avant et chercha à la frapper mais, au moment où sa lame fendait l'air, l'insecte avait déjà replongé.

Le bateau freina alors brusquement, envoyant Thor et les autres bouler sur le pont, puis il se rangea contre le rivage avec un sursaut.

Le cœur de Thor se mit à battre plus vite quand il se pencha par-dessus la rambarde : sous la coque, s'étendait une étroite plage composée de milliers de cailloux dentés d'un violet brillant.

La terre ferme. Ils l'avaient fait.

Elden mena le groupe jusqu'à l'ancre, qu'ils hissèrent et lâchèrent par-dessus bord. Chacun descendit le long de la chaîne et sauta sur le rivage. Thor donna Krohn à Elden pour le faire descendre.

Il poussa un soupir quand ses pieds touchèrent le sol. Il était si bon d'avoir les jambes sur la terre – une terre ferme et sèche. Thor ne serait pas mécontent s'il pouvait éviter de remonter sur un bateau.

Tous se saisirent de cordes et tirèrent l'embarcation aussi loin que possible sur la plage.

— Vous ne craignez pas que les courants l'emportent ? demanda Reece, en levant les yeux vers le bateau.

Thor jeta un coup d'œil à son tour mais la coque semblait fermement échouée sur le sable.

— Pas avec cette ancre, dit Elden.

— Les courants ne l'emporteront pas, dit O'Connor. La question est plutôt de savoir si quelqu'un de malintentionné le fera.

Thor jeta un dernier long regard au navire et réalisa que son ami avait raison. Même s'ils trouvaient l'Épée, il était fort possible qu'ils ne retrouvent pas l'embarcation à leur retour.

— Et alors, comment rentrerions-nous ? demanda Conval.

Thor avait la désagréable impression qu'ils effaçaient à chaque pas le chemin du retour.

— Nous trouverons un moyen, dit-il. Après tout, il y a sûrement d'autres navires dans l'Empire, non ?

Il tâcha de prendre une voix autoritaire pour rassurer ses amis, mais, au fond, il n'était sûr de rien. Ce voyage lui semblait de plus en plus hasardeux.

Comme un seul homme, ils se tournèrent pour faire face à la jungle, qui renvoya leur regard. C'était un mur de feuillage abritant une mer d'obscurité. Les cris des animaux s'élevaient comme une cacophonie autour d'eux. Ils étaient si bruyants que Thor arrivait à peine à réfléchir. Il semblait que chaque bête de l'Empire criait pour saluer leur arrivée.

Ou plutôt pour les mettre en garde...

*

Thor et ses compagnons marchaient à travers l'épaisse jungle tropicale, côte à côte, méfiants, en alerte. Les cris et les pleurs de l'orchestre d'insectes et d'animaux étaient si persistants que Thor avait du mal à s'entendre penser. Pourtant, quand il plongeait le regard dans l'obscurité, il ne pouvait apercevoir aucune bête.

Krohn marchait sur ses talons, montrant les dents, les poils hérissés sur le dos. Thor ne l'avait jamais vu si méfiant. Il jeta un œil à ses frères d'armes et vit que chacun d'eux, comme lui, gardait une main sur la poignée de son épée, sur le qui-vive.

Ils marchaient depuis des heures déjà, toujours plus profondément dans la jungle, et l'air devenait plus chaud, plus lourd, plus humide, plus difficile à respirer. Ils avaient suivi les traces de ce qui semblait être autrefois un sentier forestier : quelques branches cassées laissaient à penser que des pas d'hommes étaient passés par là. Thor espérait que c'était la trace du groupe responsable du vol de l'Épée.

Il leva les yeux, émerveillé par la flore : tout ici prenait des proportions épiques. Chaque feuille était aussi grande que lui. Il se sentait comme un insecte parcourant un pays de géants. Il aperçut une ombre fourrageant dans la végétation mais ne put la distinguer clairement. Il avait la désagréable impression qu'on les observait.

Le sentier déboucha soudain devant eux sur un impénétrable mur végétal. Tous s'arrêtèrent et s'entregardèrent, étonnés.

— Le sentier ne peut pas disparaître comme ça, c'est impossible ! dit O'Connor, désespéré.

— Ce n'est pas ce qui s'est passé, dit Reece en examinant les feuilles. La jungle a repoussé d'elle-même.

— Alors par où allons-nous maintenant ? demanda Conval.

Thor, qui se posait la même question, se tourna et regarda de tous côtés. Dans toutes les directions, une végétation dense bloquait leur passage. Il semblait qu'il n'y avait aucune issue. Thor commençait à avoir un mauvais pressentiment et se sentait de plus en plus démuni.

Puis il eut une idée.

— Krohn, dit-il en s'agenouillant pour chuchoter à son oreille. Escalade cet arbre. Va voir. Dis nous quelle direction prendre.

Krohn leva vers lui son regard expressif et Thor sut qu'il avait compris.

Krohn se précipita vers un arbre immense, au tronc large comme dix hommes, et, sans hésitation, bondit et se hissa à la force de ses griffes. Il monta droit vers la cime puis se faufila sur une des plus hautes branches. Il marcha jusqu'à l'extrémité puis regarda aux

alentours, ses oreilles bien droites. Thor avait toujours eu l'impression que Krohn comprenait tout ce qu'il lui disait. Maintenant, il en avait la confirmation.

Krohn s'aplatit et émit un étrange ronronnement du fond de sa gorge, puis redescendit avant de prendre une autre direction. Les garçons échangèrent un regard étonné et tous se tournèrent pour le suivre. Ils pénétrèrent dans la jungle, repoussant sur leur passage les grandes et épaisses feuilles.

Au bout de quelques minutes, Thor fut soulagé de voir le sentier reparaître : le signe bien distinct de branches cassées et de feuillage piétiné leur montrait le chemin suivi par le groupe précédent. Il se pencha et caressa Krohn, avant de l'embrasser sur la tête.

— Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans lui, dit Reece.

— Moi non plus, répondit Thor.

Krohn ronronna, satisfait et fier.

Comme ils poursuivaient et s'enfonçaient toujours plus profondément dans la jungle, en se débattant, en se fauillant, ils débouchèrent dans une zone où la flore était différente : il y avait maintenant des fleurs tout autour d'eux, énormes, de la taille de Thor, éclatantes de toutes les couleurs. D'autres arbres portaient des fruits de la taille de briques.

Tous s'arrêtèrent, émerveillés. Conval s'approcha de l'un des fruits, d'un rouge brillant, et tendit la main pour le toucher.

Soudain, un grognement sourd se fit entendre.

Conval sursauta et se saisit de son épée. Les autres s'entrecroisèrent, anxieux.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Conval.

— Ça venait de là, dit Reece en pointant le doigt.

Tous se tournèrent pour voir ce qu'il montrait mais Thor ne distingua rien... rien que des plantes. Krohn poussa à son tour un grognement.

Le bruit se rapprocha, persistant, et les branches se mirent à s'agiter. Thor et ses compagnons reculèrent, tirant leurs épées, à l'affût. Ils s'attendaient au pire.

Ce qui sortit de la jungle était plus terrible encore que ce qu'aurait pu imaginer Thor. Là, devant eux, se tenait un énorme insecte, cinq fois plus grand qu'un homme adulte. Il ressemblait à une mante religieuse : deux pattes arrière et deux pattes avant, plus petites, qui battaient l'air, agitant de longues pinces. Son corps recouvert d'écailles brillait d'un vert fluorescent. De petites ailes vibraient sur son dos en émettant un bourdonnement. Il avait deux yeux au-dessus de la tête et un troisième sur le nez. L'insecte s'approcha, révélant des pinces supplémentaires, cachées sous sa gorge, qui vibraient et claquaient.

Il les domina de toute sa taille. Une longue pince jaillit alors de son estomac, tel un bras maigre et protubérant. Soudain, trop vite pour que le groupe ne réagisse, la pince se déplia et se saisit de O'Connor, en s'enroulant autour de sa taille. Il le souleva comme on ramasse une simple brindille.

O'Connor balança son épée mais ne fut pas assez rapide. La bête le secoua plusieurs fois, avant d'ouvrir soudain la bouche, révélant des rangées de dents aiguisées. Elle retourna O'Connor sur le côté et l'enfouira lentement.

O'Connor poussa un cri en voyant arriver cette mort terrible.

Thor réagit. Sans réfléchir, il saisit un caillou et sa fronde, visa et jeta son projectile droit sur le troisième œil de la bête, au bout de son nez.

Le tir était bon. La bête poussa un hurlement, un bruit atroce, assez puissant pour déraciner un arbre, puis lâcha O'Connor qui atterrit avec un bruit mat sur le sol mou de la jungle.

La bête, mise en rage, se tourna alors vers Thor.

Thor savait qu'il serait futile d'affronter l'animal. L'un de ses frères au moins serait tué dans la bataille, et sans doute Krohn également. De plus, ils perdraient une énergie précieuse. Il sentit que le groupe avait pénétré sur son territoire. S'ils pouvaient en ressortir assez vite, la bête les laisserait probablement tranquille.

— COUREZ ! cria Thor.

Ils firent volte-face et se mirent à courir – et la bête se lança à leur poursuite.

Thor pouvait entendre le son de ses griffes arrachant la végétation dense, juste derrière eux, filant dans les airs pour manquer seulement de quelques centimètres les têtes des garçons. Les feuilles arrachées, réduites en charpie, volaient et retombaient en pluie autour d'eux. Ils couraient comme un seul homme et Thor se dit qu'ils pourraient trouver un abri, si seulement ils prenaient assez de distance. Sinon, il faudrait faire face.

C'est fut alors que Reece glissa à côté de lui, trébucha sur une branche et tomba tête la première dans la végétation. Thor sut immédiatement qu'il ne se relèverait pas à temps. Il s'arrêta à côté de lui, tira son épée et se posta entre lui et la bête.

— CONTINUEZ, VOUS AUTRES ! cria-t-il par-dessus son épaule à ses compagnons, tandis que lui-même resta debout, prêt à défendre Reece.

La bête plongea vers lui en hurlant, toutes pinces dehors. D'un même mouvement, Thor plongea au sol et fit tourner son épée. Il trancha un des bras de la bête qui poussa un hurlement terrifiant. Un fluide vert aspergea Thor. Quand il leva les yeux, il vit avec horreur que la pince avait repoussé avec une étonnante rapidité... Comme si

Thor ne l'avait même pas touchée.

Il avala sa salive avec difficulté. Impossible de tuer cet insecte ! Et maintenant, il l'avait mis en colère.

Une pince surgit des entrailles de la bête et frappa Thor violemment dans les côtes, l'envoyant voler au milieu d'un bosquet d'arbres. Le monstre se dressa alors de toute sa hauteur au-dessus de lui et Thor sut qu'il était en danger.

Elden, O'Connor et les jumeaux surgirent. Comme la bête s'apprêtait à épingler Thor, O'Connor tira une flèche en direction de sa bouche. Elle se logea à l'arrière de sa gorge et la bête poussa un cri. Elden empoigna sa hache à deux mains et l'abattit sur le dos de l'insecte, alors que Conven et Conval lançaient chacun une lance. Elles se plantèrent d'une part et d'autre de son cou. Reece sauta sur ses pieds et plongeait son épée dans le ventre de l'animal. Thor bondit et, à nouveau, trancha un de ses pinces d'un coup de lame. Krohn se joignit au groupe et sauta sur le monstre pour enfoncer ses crocs dans sa gorge.

Celui-ci poussa une série de hurlements. Le groupe lui avait causé plus de peine que Thor ne croyait possible. Pourtant, il tenait encore debout et agitait ses ailes. C'était incroyable aux yeux de Thor. C'était comme si la chose ne pourrait jamais mourir.

Tous regardèrent avec horreur la bête retirer une à une avec ses pinces les lances, les épées et la hache qui la transperçaient. Sous leurs yeux ébahis, les lésions se refermèrent.

Cette bête était indestructible.

Elle jeta sa tête en arrière et poussa un rugissement. Les frères de Légion de Thor étaient stupéfaits et horrifiés. Ils avaient fait tout leur possible et elle n'avait pas la moindre égratignure.

La bête prit son élan pour les charger à nouveau, armée de ses mâchoires et de ses pinces aiguës comme des rasoirs. Thor comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Ils allaient tous mourir.

— POUSSEZ-VOUS ! cria alors une voix.

Elle semblait jeune et venait de derrière Thor. Il se retourna et vit un garçon, âgé de onze ans peut-être, qui courait à leur rencontre en transportant ce qui semblait être une carafe. Thor se jeta sur le côté et le garçon jeta l'eau à la tête de la bête.

Elle recula et poussa un cri strident, comme un nuage de vapeur s'élevait d'elle. Elle leva ses pinces, se griffa la tête, les joues, les yeux. Elle hurla, encore et encore, et le bruit était si fort que Thor dut se boucher les oreilles.

Enfin, la bête fit volte-face et battit en retraite dans la jungle, jusqu'à disparaître.

Tous se tournèrent pour regarder le garçon avec un air d'émerveillement et d'admiration. Vêtu de haillons, les cheveux longs

à la fois bruns et d'un vert brillant, les yeux intelligents, le jeune homme était couvert de terre. Il avait les pieds nus et les mains sales. Sans doute vivait-il ici même, dans la jungle.

Thor n'avait jamais éprouvé tant de gratitude.

— Les armes ne peuvent pas blesser un gathor, dit le garçon en levant les yeux au ciel. Heureusement pour vous, j'ai entendu le remue-ménage et je me suis approché. Sinon, vous seriez déjà tous morts. Vous ne savez donc pas qu'il ne faut pas chercher à affronter ces bêtes-là ?

Thor échangea un regard avec ses compagnons. Tous étaient bien incapables de répondre.

— Nous ne voulions pas l'affronter, dit Elden. C'est elle qui nous a attaqués.

— Ça n'arrive que si vous entrez sur son territoire, dit le garçon.

— Qu'aurions-nous dû faire ? demanda Reece.

— Eh bien, pour commencer, il ne faut pas la regarder dans les yeux, dit le garçon. Si elle attaque, il faut s'allonger face contre terre jusqu'à ce qu'elle parte. Et surtout, ne jamais chercher à fuir.

Thor fit un pas en avant et posa une main sur l'épaule du jeune homme.

— Tu nous as sauvé la vie, dit-il. Nous avons une dette envers toi.

Le garçon haussa les épaules.

— Vous n'avez pas l'air d'être des soldats de l'Empire, dit-il. On dirait que vous venez d'un autre endroit dans le monde. Alors pourquoi est-ce que je ne vous aurais pas aidés ? Je me suis demandé si vous ne faisiez pas partie du groupe qui a abordé en bateau il y a quelques jours.

Thor et ses compagnons échangèrent un regard entendu et se tournèrent vers le garçon.

— Sais-tu où ce groupe est parti ? demanda Thor.

Le garçon haussa les épaules.

— C'était un grand groupe et ils transportaient une arme. Ça avait l'air lourd : ils devaient s'y mettre à plusieurs pour la porter. J'ai suivi leurs traces pendant des jours. C'était facile. Ils n'allaient pas très vite. Ils ne faisaient attention à rien. Je sais où ils sont allés mais je ne les ai pas suivis longtemps après le village. Je peux vous emmener et vous montrer le chemin, si vous voulez. Mais pas aujourd'hui.

Les autres s'entrecroisèrent, étonnés.

— Pourquoi pas ? demanda Thor.

— La nuit tombe dans quelques heures. On ne peut pas rester dehors quand il fait noir.

— Mais pourquoi ? demanda Reece.

Le garçon le dévisagea comme s'il était fou.

— À cause des éthaptères, dit-il.

Thor fit un pas en avant et observa son interlocuteur. Il l'aimait déjà. C'était un jeune homme intelligent, honnête, sans peur et animé de beaucoup de cœur.

— Sais-tu où nous pourrions passer la nuit ?

Le garçon renvoya à Thor son regard, puis haussa les épaules, l'air incertain. Il hésita :

— Je ne crois que je ne devrais pas... Grand-père sera furieux.

Krohn surgit soudain derrière Thor et s'avança vers le garçon, dont les yeux s'agrandirent de joie.

— Ouah ! s'exclama-t-il.

Krohn lécha le visage du jeune homme, encore et encore. Celui-ci gloussa de ravissement et tendit la main pour lui caresser la tête, puis il s'agenouilla, posa sa lance et prit Krohn dans ses bras. Comme l'animal semblait lui rendre son étreinte, le garçon se mit à rire de façon presque hystérique.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il. Et c'est quoi ?

— Il s'appelle Krohn, dit Thor en souriant. C'est un léopard blanc, très rare. Il vient de l'autre côté de l'océan. De l'Anneau. Nous venons de là-bas. Il t'aime bien.

Le garçon planta plusieurs baisers sur le nez de Krohn, puis se leva et dévisagea Thor.

— Bon, dit-il d'un air toujours hésitant, je suppose que je peux vous ramener au village. J'espère que Grand-père ne sera pas trop fâché. S'il l'est, je ne pourrai rien y faire. Suivez-moi. On doit se dépêcher. La nuit tombe bientôt.

Le garçon fit volte-face et fila à travers la jungle, suivi de Thor et de ses compagnons. La dextérité du jeune homme et sa connaissance de l'environnement étonnaient Thor. Il était difficile de le suivre.

— Des gens viennent ici parfois, dit le garçon. L'océan, les courants, ça les amène droit vers la crique. Des groupes viennent de la mer et passent par là, pour aller ailleurs. La plupart ne survivent pas. Ils se font manger par une chose ou une autre. Vous, vous êtes chanceux. Il y a des trucs bien pires qu'un gathor par ici.

Thor avala sa salive avec difficulté.

— Pire que ça ? Comme quoi ?

Le garçon secoua la tête tout en poursuivant son chemin.

— Vous ne préférez pas savoir. J'ai vu des choses assez terribles par ici.

— Depuis combien de temps vis-tu là ? demanda Thor, curieux.

— Depuis toujours, répondit le garçon. Mon grand-père s'y est installé quand j'étais tout petit.

— Mais pourquoi là, dans cet endroit ? Il doit bien y avoir des lieux plus agréables.

— Vous ne connaissez pas l'Empire, vous, non ? demanda le

garçon. Les soldats sont partout. Ce n'est pas facile de leur échapper. S'ils vous attrapent, ils vous réduisent en esclavage. Mais ils viennent rarement pas ici – jamais aussi loin dans la jungle.

Comme ils traversaient une région à la végétation dense, Thor tendit la main pour écarter une feuille de son passage, mais le garçon se retourna brusquement et repoussa le bras de Thor en criant :

— PAS TOUCHE !

Tous s'arrêtèrent et Thor observa la feuille qu'il avait presque effleurée. Elle était large et jaune. Elle semblait tout à fait innocente.

Le garçon se saisit d'un bâton, avec lequel il toucha doucement la plante. La feuille s'enroula soudain autour de la branche, avec une extraordinaire vivacité. Elle émit un sifflement et le bâton s'évapora.

Thor resta bouche bée.

— Une toxifeuille, dit le garçon. Du poison. Si tu l'avais touchée, tu n'aurais plus de main.

Thor regarda aux alentours pour observer la végétation avec un œil neuf. Quelle chance d'avoir rencontré ce garçon !

Ils poursuivirent leur chemin, Thor gardant ses mains contre son corps, tout comme les autres. Ils tâchèrent de faire plus attention où ils mettaient les pieds.

— Ne vous éloignez pas les uns des autres et marchez dans mes pas, dit le garçon. Ne touchez à rien. N'essayez pas de manger les fruits. Et ne reniflez pas le parfum des fleurs non plus, à moins de vouloir perdre connaissance.

— Eh, c'est quoi ? demanda O'Connor qui se tourna pour regarder un énorme fruit, long et fin, d'un jaune chatoyant, qui pendait à une branche.

Il s'approcha et tendit la main.

— NON ! cria le garçon.

Trop tard. À l'instant même où la main de O'Connor effleura le fruit, le sol se déroba sous les pieds du groupe et Thor se sentit glisser, comme dévalant une colline de boue et d'eau. La pente était trop raide et ils ne pouvaient plus s'arrêter.

Tous poussèrent un cri comme ils dégringolaient, encore et encore, sur une centaine de mètres, vers les profondeurs obscures de la jungle.

CHAPITRE SEPT

Monté sur son cheval, Erec respirait avec difficulté et se préparait à attaquer les deux cents soldats qui lui faisaient face. Il avait combattu avec bravoure et avait réussi à abattre les cent premiers, mais ses épaules commencent à faiblir et ses mains à trembler. Son cœur était prêt à se battre pour l'éternité, mais il ignorait combien de temps son corps, lui, tiendrait. Il ferait de son mieux, comme il l'avait toujours fait, et laisserait le destin décider de son sort.

Erec poussa cri, éperonna sa monture – un cheval inconnu, volé à un de ses assaillants – et chargea les soldats.

Ils chargèrent à leur tour, en poussant de féroces cris de guerre qui s'opposèrent au sien. Beaucoup de sang avait coulé sur le champ de bataille. Il était clair que ni l'un ni les autres ne quitteraient l'endroit sans avoir tué l'ennemi.

Lancé au galop, Erec tira un couteau de sa ceinture et le jeta sur le soldat le plus proche. C'était un jet parfait : le soldat porta les mains à sa gorge, lâcha les rênes et tomba à la renverse. Comme Erec l'avait espéré, il tomba entre les jambes des chevaux qui le suivaient et certains trébuchèrent sur son corps avant de s'effondrer.

Erec saisit un javelot dans une main, un bouclier dans l'autre, abaissa son heaume et chargea avec tout son cœur. Il se jetterait sur l'armée aussi vite et aussi violemment que possible, il prendrait les coups et percerait une ligne au milieu d'eux.

Erec poussa un cri en enfonçant le groupe. Toutes ses années de joute lui furent bien utiles et il utilisa son long javelot d'un geste expert pour repousser les soldats l'un après l'autre. Il se pencha et, de son autre main, se couvrit de son bouclier. Il sentit une pluie de coups s'abattre sur lui, sur son bouclier, sur son armure et de toutes parts. Des épées, haches, masses, dans une tempête de métal, le heurtèrent de tous les côtés et Erec pria pour que son armure tienne bon. Il agrippa son javelot et tâcha d'emporter autant de soldats que possible sur son passage, perçant un chemin au travers du groupe.

Il ne ralentit pas. Au bout d'une minute, il ouvrit une brèche de l'autre côté et se retrouva à l'air libre, après avoir tracé un chemin de dévastation au milieu des soldats. Il en avait tué au moins une douzaine, mais il avait souffert. Il respirait péniblement, son corps lui faisait mal, le fracas du métal résonnait encore dans ses oreilles. Il avait l'impression d'être passé sous un broyeur. Il baissa les yeux et vit qu'il était couvert de sang. Heureusement, il ne sentait pas de blessures graves. Il ne s'agissait apparemment que d'égratignures mineures.

Erec fit décrire à son cheval une large boucle pour se retourner et

se retrouver à nouveau face à l'ennemi. Les cavaliers faisaient de même et se préparaient à le charger. Erec était fier de sa réussite, mais il avait de plus en plus de difficulté à respirer. Il savait qu'un nouvel assaut pourrait le tuer. Cependant, il se prépara à charger à son tour : il ne refuserait jamais un combat.

Un cri inhabituel se fit entendre soudain derrière l'armée. Erec fut d'abord stupéfait de voir qu'un contingent de soldats attaquait l'arrière-garde. Il reconnut alors les armures et son cœur s'envola : c'était son cher ami de l'Argent, Brandt, accompagné du Duc et d'une douzaine de ses hommes. Le cœur de Erec manqua un battement quand il repéra Alistair au milieu d'eux. Il lui avait demandé de rester à l'abri au château et elle n'avait pas écouté. Pour ce geste, il l'aimait soudain plus qu'il n'aurait su le dire.

Les hommes du Duc attaquèrent l'armée par derrière au son d'un sauvage cri de guerre, semant le chaos. La moitié du groupe se retourna pour leur faire face et les cavaliers se heurtèrent dans un fracas de métal. Brandt ouvrit la voie avec sa hache à deux mains. Il l'abattit contre le meneur, lui coupa la tête, puis fit tourner son épée avant de la planter dans la poitrine d'un autre.

Erec, inspiré, trouva un second souffle. Il profita du chaos et chargea l'autre moitié de l'armée. Lancé au galop, il se pencha et se saisit d'une lance fichée dans le sol, se releva et la jeta avec la force de dix hommes. La lance transperça la gorge d'un soldat et poursuivit son chemin jusqu'à se planter dans la poitrine d'un autre.

Erec leva alors son épée au-dessus de sa tête et l'abattit sur le premier homme sur son passage, sectionnant le manche de sa masse en deux, puis il fit tourner sa lame et lui trancha la tête.

Erec poursuivit le combat, se jetant à corps perdu au milieu de ses assaillants avec tout ce qui lui restait d'énergie, perçant, ripostant, bloquant les coups des soldats qui déferlèrent autour de lui. Il leva son bouclier, para les estocades, puis riposta. En quelques instants, tous les soldats convergèrent dans sa direction – des douzaines d'entre eux, attaquant de tous côtés.

Il en tua plus qu'il n'aurait pu compter, mais ils étaient trop nombreux – même si le Duc et ses hommes occupaient maintenant l'arrière-garde. Erec poussa un cri de douleur quand une masse hérissée de pointes le heurta dans le dos. Il tomba à bas de son cheval, soufflé par la violence de l'impact.

Mais il n'abandonna pas. Son instinct le fit réagir : il eut la présence d'esprit de rouler immédiatement sur lui-même et de lever son bouclier pour arrêter la pluie de coups. Ensuite, il riposta et blessa d'un coup d'épée son assaillant au bras.

Un cavalier tenta de piétiner la tête de Erec, mais celui-ci se déroba sous les sabots, fit tourner sa lame et entailla les jambes du

cheval, envoyant le soldat à terre. Il fit une roulade et poignarda son assaillant.

De plus en plus de soldats se lançaient sur Erec qui se mit à genoux et bloqua les coups les uns après les autres, contrant avec l'énergie du désespoir au milieu de cette mêlée humaine. Ses épaules commençaient à faiblir. Un chevalier particulièrement grand, à la barbe longue et droite, s'avança en brandissant une hache. Erec leva son bouclier pour se défendre mais un autre le lui arracha d'un coup de pied et, avant qu'il ne puisse réagir, un troisième posa le pied sur sa poitrine, l'empêchant de se relever. Ils étaient trop nombreux et Erec était trop fatigué. Il n'y avait rien d'autre à faire que dévisager cet énorme chevalier sur le point d'abattre sa hache.

Il y eut alors un grand vacarme et Brandt surgit, en brandissant son épée et en poussant un cri féroce. Il abattit son arme de toutes ses forces. D'un seul mouvement, il coupa en deux le manche de la hache et ouvrit la gorge de son propriétaire.

Le Duc surgit à son tour, suivi de ses hommes qui attaquèrent les soldats, libérant un périmètre de sécurité autour de Erec. Ce dernier se tortilla, saisit la jambe du soldat qui le bloquait et le fit basculer. D'une roulade, il se jeta sur lui et lui attrapa le cou avant de le briser à mains nues.

Il saisit une dague à la ceinture du cadavre, se retourna et poignarda à la gorge un homme qui se jetait sur lui. Il sauta sur ses pieds, ramassa son épée qui baignait dans le sang au milieu du champ de bataille et retrouva une nouvelle énergie.

Erec fit tourner sa lame de tous côtés, revigoré à l'idée de combattre avec son ami Brandt et à la vue des renforts venus de Savaria. Bientôt, leurs forces combinées percèrent une brèche, tuant par douzaines les hommes qui se jetaient sur le petit groupe.

Erec trouva un cheval et monta sur son dos pour se porter à la hauteur de tous les autres. Il prit la mesure de la situation. Plusieurs dizaines d'hommes du Duc l'avait rejoint. Tous ensemble, ils faisaient face à ce qui restait de l'armée du seigneur de Baluster : environ une centaine d'hommes. Il chercha immédiatement Alistair du regard et la vit montée sur Warkfin à l'écart du champ de bataille, en train de tout observer. Elle était à l'abri des coups, Erec en fut soulagé.

Il respirait péniblement, Brandt à côté de lui était tout aussi essoufflé et couvert de sang.

— Je savais bien que je combattrais de nouveau à tes côtés, dit Brandt. Mais je ne pensais pas que ce serait si vite.

Erec sourit.

— On dirait que je te dois la vie, encore une fois, dit-il.

— Non, répondit Brandt. Tu te rappelles, Artania, il y a dix ans ? Non, nous sommes quittes.

Comme ils s'apprêtaient à charger de nouveau contre les cent hommes qui restaient, un tumulte se fit entendre brusquement, une fois encore, à l'arrière du groupe et Erec se retourna, désorienté, pour voir ce qui se passait. Il plissa les yeux. Au loin, il crut apercevoir une bataille qui se déroulait du côté de l'arrière-garde. Impossible de comprendre de quoi il s'agissait. Les hommes du seigneur étaient-ils en train de se battre entre eux ?

— Des renforts ? demanda Erec au Duc.

Mais celui-ci secoua la tête, l'air tout aussi surpris.

— Tous mes hommes sont avec moi. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Sous les yeux ébahis de Erec, l'armée ennemie s'éparpillait en plein chaos et les hommes commençaient à fuir le champ de bataille.

Comme l'agitation s'approchait d'eux, Erec finit par voir ce qui se passait. Son sang se glaça dans ses veines.

L'armée du seigneur avait été attaquée par un énorme groupe de créatures à la peau d'un jaune luisant, deux fois plus grandes et deux fois plus larges que des hommes. Chacune était munie de deux têtes et de bras de deux mètres. Erec les reconnut aussitôt. Des Covènes. Des créatures légendaires, connues pour leur force surhumaine, qui pouvaient déchirer un homme en deux d'une seule main. Elles n'avaient pas d'armes : elles n'en avaient pas besoin.

Malgré lui, le cœur de Erec se glaça d'effroi.

— C'est impossible, dit Brandt. Les Covènes vivent de l'autre côté du Canyon. Que font-ils là ?

— La seule explication, c'est qu'ils se sont frayé un passage par le Canyon, dit le Duc.

— Ou alors le Bouclier est tombé, dit Erec d'une voix grave.

Comme il prononçait ces mots, il eut soudain la certitude qu'ils étaient vrais et une terreur véritable inonda son cœur. Le Bouclier tombé. L'Anneau sans défense. Difficile d'imaginer l'ampleur du désastre. Il ne s'inquiétait pas pour lui-même mais pour le destin de l'Anneau. Si le Bouclier ne les protégeait plus ici, peut-être ne protégeait-il pas non plus le reste de l'Anneau. Ils seraient alors à la merci des attaques. Ou pire : l'Empire les envahirait.

L'armée se dispersa sous les yeux de Erec, comme les hommes fuyaient devant les Covènes pour garder la vie sauve. Les créatures surgissaient à l'horizon, toujours plus nombreuses. Elles attaquaient les soldats par derrière, les ramassaient d'une seule main avant de leur arracher la tête d'un coup de dents.

— Retraite à Savaria ! commanda le Duc. Nous devons fermer les portes au plus vite !

Comme un seul homme, ils firent volte-face et quittèrent à vive allure le champ de bataille. Erec s'arrêta assez longtemps pour

attendre Alistair et monter avec elle sur le dos de Warkfin, avant de filer ventre à terre. Il sentit ses mains douces le serrer... Cette sensation, savoir qu'ils étaient ensemble, qu'elle était en vie, tout était soudain parfait.

— Je te dois la vie, lui dit Erec comme ils chevauchaient avec les autres.

— Et moi, je te dois la mienne, répondit-elle.

CHAPITRE HUIT

Debout sur le mur fraîchement reconstruit de la ville, Kendrick admirait son travail. Il avait fortifié lui-même l'édifice avec un groupe d'hommes de l'Argent. Pendant des jours, ils avaient campé à l'extérieur de cette cité située dans la région la plus orientale de l'Anneau, très endommagée par le raid de McCloud. Quand la Légion s'était dispersée pour porter secours et restaurer les petits villages au sud, Kendrick avait jugé approprié de demander à l'Argent de fortifier les plus grosses villes à l'est, c'est-à-dire les plus dangereusement proches des McClouds. C'était la bonne chose à faire : donner l'exemple.

Leurs efforts à l'ouvrage avaient été couronnés de succès et les travaux seraient bientôt terminés. Kendrick n'était pas retourné chez lui depuis des semaines. Il n'avait eu aucune nouvelle du monde et de la Cour du Roi, de sa sœur ou de son ami proche Atme. Tous ses frères de l'Argent lui manquaient terriblement – et même son écuyer, Thor. Il voulait retourner à la Cour dès que possible, pour s'assurer de la sécurité de sa sœur et pour l'aider à chasser Gareth. Kendrick, qui avait été son prisonnier, connaissait mieux que quiconque le goût de sa colère et il brûlait de réparer les injustices en mettant sa sœur sur le trône – pour le bien de leur père décédé, celui de la Cour du Roi et celui de l'Anneau.

Le deuxième soleil s'attardait dans le ciel à la tombée de ce jour – encore une journée de dur labeur ! Kendrick supervisait une centaine de villageois pendant que ceux-ci transportaient des pierres énormes et consolidaient l'ancien mur. Les hommes de l'Argent leur avaient montré la meilleure façon de fortifier et de défendre une ville, ainsi que le meilleur endroit pour construire les chemins de ronde et les tours de guet. Avant leur arrivée, les portes de la cité avaient été bien trop larges et les murs bien trop minces. Il n'y avait pas eu de meurtrières pour tirer les flèches. Maintenant, les murailles se dressaient, épaisses de quelques mètres, il n'y avait plus qu'une seule porte et elle était construite d'une telle façon qu'elle pourrait être surveillée et défendue de l'intérieur par quelques hommes seulement. De nouveaux parapets avaient été construits et les villageois s'en serviraient pour renverser des chaudrons de goudron et tirer des flèches.

Kendrick était satisfait. Dans ce nouvel environnement, quelques centaines d'hommes bien entraînés seulement seraient en mesure d'en repousser mille. Ces gens avaient eu désespérément besoin de l'œil averti et du travail de soldats de métier : à présent, leur cité se trouvait bien mieux sécurisée.

Kendrick éprouvait un sentiment de satisfaction devant le travail de la journée. Il était content d'avoir aidé ses compatriotes... Quelque chose pourtant troublait son esprit. Il n'était pas sûr d'identifier le problème. Il aurait pu jurer que, plus tôt ce matin, il avait aperçu Estopheles, volant haut dans le ciel et poussant d'inquiétants cris stridents. On aurait dit un avertissement. Pire, la nuit précédente, Kendrick avait rêvé pendant des heures de cette même cité incendiée et de tout son travail anéanti. Le cauchemar était revenu par trois fois, avant de le réveiller pour de bon. Tout avait eu l'air bien trop réel et Kendrick n'avait pas réussi à se rendormir.

Il ne comprenait pas le sens de cette vision. Depuis son enfance, précisément depuis la nuit où son grand-père était mort, Kendrick n'avait jamais fait de cauchemar. Il espérait qu'il ne s'agissait pas d'une prémonition de mauvais augure.

— Mon seigneur ! appela une voix pressante.

Kendrick se tourna et vit un jeune homme courir dans sa direction. C'était le garçon qu'il avait nommé à la position de guetteur de la toute nouvelle tour.

— Venez vite ! J'aperçois quelque chose à l'horizon. Je ne comprends pas.

Kendrick fit volte-face et courut à sa suite, flanqué de quelques hommes. Ils coupèrent à travers les rues ventées de la ville que Kendrick connaissait maintenant par cœur, puis le long du passage étroit qui contournait la colline, au sommet de laquelle ils avaient choisi de construire la nouvelle tour de guet. Elle surplombait la ville et Kendrick leur avait conseillé de ne jamais relâcher leur surveillance. C'était la première fois que le guetteur apercevait quelque chose et Kendrick songeait que ce n'était probablement qu'une fausse alerte, induite par la nervosité du garçon.

Kendrick atteignit le sommet et posa le pied sur la petite plateforme circulaire, imité par ceux qui l'accompagnaient. Il suivit des yeux le doigt du garçon pointé sur l'horizon. Le ciel était clair, bleu, jaune, dénué de nuages aussi loin que portait le regard. La visibilité était parfaite. Kendrick pouvait balayer du regard les alentours à des kilomètres à la ronde. Il regarda en direction de l'est, vers les Highlands et la frontière des McClouds. Malgré la distance, ce jour-là, Kendrick apercevait la silhouette floue des montagnes perçant l'horizon, enveloppées de brume.

En y regardant à deux fois, Kendrick, à sa grande surprise, vit à son tour quelque chose.

— Là, mon seigneur, dit le guetteur en pointant le doigt vers la droite.

Au début, Kendrick ne comprit pas exactement ce que le garçon lui montrait, mais, en scrutant l'horizon, il finit par l'apercevoir lui aussi.

Au loin, il y avait un nuage diffus, mais plus épais que les autres, rasant le sol, et, sous les yeux de Kendrick, il semblait s'épaissir et s'assombrir.

— On dirait de la fumée, dit le guetteur. Ça n'a pas de sens.

Kendrick hocha la tête. Il avait raison : ça n'avait pas de sens. Pourquoi y aurait-il un incendie du côté McCloud de l'Anneau ? Pour ce qu'il en savait, son peuple n'avait pas lancé de raid.

— Peut-être que ce n'est qu'un incendie accidentel dans une de leurs cités, proposa un des hommes de Kendrick à côté de lui.

Kendrick hocha la tête tout en réfléchissant. Bien sûr, c'était une possibilité mais il sentait que ce n'était pas la raison. Il avait un mauvais pressentiment : quelque chose d'extraordinaire était sur le point de se produire. Quelque chose qu'il n'identifiait pas.

Debout face à l'horizon, Kendrick s'interrogea sur la marche à suivre. Il était prêt à quitter ces marches et à retourner à la Cour du Roi. Mener une expédition maintenant, pour tirer cette histoire au clair, cela prendrait une journée de voyage dans la direction opposée, vers les Highlands. Ce n'était pas quelque chose qu'il voulait entreprendre, à moins d'une nécessité.

Il y eut une soudaine agitation. Kendrick se retourna et vit qu'un cavalier solitaire chevauchait en direction de la ville, par la longue route qui venait de la Cour du Roi. Son cœur battit plus fort quand il reconnut le cheval et l'armure... Aucun doute possible. C'était l'homme qu'il connaissait et avec lequel il combattait depuis sa tendre enfance. Son cher ami de l'Argent. Atme.

Son cœur se réchauffait de le voir mais, comme Kendrick le vit galoper ventre à terre jusqu'aux portes de la cité, il comprit à son allure et à sa posture que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas une visite de courtoisie. Atme avait une affaire urgente à régler et Kendrick sentait qu'il apportait des mauvaises nouvelles.

Il se prépara mentalement. Atme chargea à travers les portes, repéra son ami en haut de la tour de guet, chevaucha vers lui, mit pied à terre, puis monta quatre à quatre les escaliers pour le rejoindre.

— La dernière fois que je t'ai vu courir comme ça, tu fuyais tes dettes, dit Kendrick en accueillant d'un sourire son ami essoufflé.

Ils s'étreignirent. Un domestique se précipita pour offrir à Atme un verre d'eau et ce dernier but longuement, avant de jeter le reste derrière lui.

— L'Empire, le Canyon, dit Atme en cherchant péniblement son souffle. Le Bouclier est tombé.

À ces mots, le cœur de Kendrick manqua un battement. Venant d'un autre, à un autre moment, il aurait cru à une farce. Mais pas de la bouche de Atme, pas maintenant.

Kendrick imaginait à peine les conséquences. Le Bouclier tombé.

Impossible. Pas avec l'Épée de Destinée à la Cour du Roi.

— Et l'Épée ? demanda Kendrick.

Atme secoua la tête d'un air grave.

— Elle n'est plus là, dit-il. Volée.

Kendrick se figea.

— Volée ? s'exclama-t-il. Comment est-ce possible ?

— Un large groupe d'hommes l'a dérobée pendant la nuit. Ils l'ont emportée de l'autre côté du Canyon, ils ont pris le bateau et sont partis vers l'Empire.

La situation semblait irréelle. L'Épée de Destinée, la force de vie des Rois MacGil depuis des siècles, volée. Entre les mains de l'Empire. L'Anneau sans protection. Il devinait que Gareth était derrière tout ça, d'une manière ou d'une autre.

Kendrick fit volte-face et balaya du regard les murs de la ville, fraîchement reconstruits, et songea que tout cela avait été fait en vain. Sans le Bouclier, l'Empire les envahirait et rien, certainement pas ce mur, ne pourrait l'arrêter.

Immédiatement, Kendrick pensa à sa famille, à Gwendolyn, Reece, Godfrey. Il pensa à la Cour du Roi, vulnérable aux attaques.

— La Cour du Roi doit être fortifiée dès que possible, dit-il.

Atme secoua à nouveau la tête, l'air grave.

— Ils se sont séparés. Ta sœur est partie en emmenant la moitié du peuple, tous ceux auxquels nous tenons. Ils sont en marche vers Silesia. Le royaume MacGil est coupé en deux. La Cour du Roi, c'est le domaine de Gareth désormais. Gwendolyn m'a envoyé pour te prévenir.

— Nous devons rejoindre ma sœur dans ce cas, dit Kendrick. À Silesia.

Il jeta un coup d'œil aux habitants du village, en contrebas.

— Sans le Bouclier, ces gens seront sans défense, dit-il. Ces fortifications sont conçues pour repousser les troupes de McCloud, pas celles de Andronicus qui sont fortes d'un million d'hommes. Ils ne survivront pas à l'invasion.

Kendrick se tourna vers Atme.

— Rejoins ma sœur. Pars avant moi. Dis-lui que j'arrive. Je ne peux pas m'en aller sans ces gens.

Le visage de Atme montra son inquiétude.

— C'est noble de ta part, dit-il, mais ils seront trop lents. Si tu les attends, tu n'arriveras jamais à Silesia avant qu'il ne soit trop tard.

— C'est un risque que je dois prendre, dit Kendrick.

Atme détailla son vieil ami du regard et hocha lentement la tête.

— Je n'en attendais pas moins de toi, dit-il. C'est un risque que je prends avec toi. Je chevaucherai à tes côtés. À jamais.

— Mon seigneur ! s'écria la voix paniquée du guetteur, en tapant

sur l'épaule de Kendrick.

Kendrick fit volte-face et regarda à nouveau dans la direction de ce doigt, pointé vers l'horizon. Cette fois, on apercevait au loin quelque chose de bien distinct.

Au début, Kendrick cligna des yeux. C'était quelque chose qu'il n'avait jamais vu de toute sa vie. Quelque chose qui lui coupa le souffle – même lui, un guerrier endurci.

Sous ses yeux, l'horizon tout entier se teintait de noir. Il semblait qu'une armée de fourmis noires recouvrait lentement le globe ou que l'humanité toute entière se déversait dans le pays. Des centaines de milliers de soldats portant la livrée noire de l'Empire, comme une nuée coulant sur l'horizon.

Andronicus.

Son armée d'un million d'hommes était en marche.

CHAPITRE NEUF

Gwendolyn leva des yeux émerveillés vers les portes de Silesia qui se dressaient devant le ciel, admirant l'antique pierre écarlate élevée en arche, les portes rouges piquées de fer, massives et solides, la route méticuleusement pavée d'un dallage de même couleur. De part et d'autre, des soldats se tenaient au garde à vous, parfaitement alignés, vêtus de l'armure écarlate des Silésiens. C'était comme pénétrer dans un autre monde.

Le panorama paraissait encore plus irréel : le Canyon, l'interminable ruban de ciel ouvert, les brumes tourbillonnantes. La cité était perchée au bord du précipice, comme prête à basculer. La moitié de la ville se trouvait au niveau du sol et l'autre, en contrebas, descendait entre les crêtes de granit du Canyon. Comme deux villes fondues en une seule. Elle avait survécu des siècles et elle avait une réputation de ville imprenable dans l'Anneau. Tout ce que Gwen avait entendu ne lui rendait pourtant pas justice. La voir à présent, en tant qu'adulte... L'image réduisait au néant ses rêves d'enfants les plus fous.

Les murs de pierre s'élevaient à trente mètres de hauteur, épais comme dix hommes, percés de meurtrières éloignées de trois mètres, derrière lesquelles se tenaient des soldats prêts à tirer. Tout en haut, derrière les rangs de merlons alignés, des centaines d'hommes supplémentaires patientaient, armés de lances ou de projectiles divers. Tous les six mètres, fumaient de grands chaudrons remplis de goudron bouillant prêts à être renversés. Gwen aperçut également sur les fortifications de petites catapultes qui servaient à jeter sur l'ennemi des boulets enflammés. Voilà une cité qui avait été savamment conçue.

Gwen éprouvait à nouveau un élan de gratitude à l'égard de Srog : il s'était montré si loyal envers son père pendant toutes ses années. S'il avait refusé de lui prêter allégeance, elle se demandait sincèrement si les hommes de son père, ou même l'Argent, auraient pu prendre la cité. L'Argent comptait parmi les meilleurs guerriers que le monde pouvait offrir – et pourtant, il n'était pas dit qu'ils auraient pu passer ces murs.

Comme Gwen franchissait les portes, son cœur s'emplit d'espoir. Elle sentit une vague d'optimisme l'envahir : peut-être, seulement peut-être, derrière ces murs solides, perchés au bord du précipice, ils pourraient faire face à l'armée de Andronicus. Ils ne gagneraient peut-être pas, mais ils seraient en mesure de tenir assez longtemps. Assez longtemps pour quoi ? Elle ne savait pas. Au fond d'elle, elle gardait l'espoir que Thor reviendrait avec l'Épée pour les sauver.

— Madame, dit Srog gracieusement en marchant derrière elle à travers les portes et dans la grande cour, ma cité vous souhaite la bienvenue.

Des quatre coins de l'immense place, des gens vêtus de rouge se précipitaient, noyant Gwendolyn et ses compagnons sous une nuée de pétales roses. Tous arboraient de charmants sourires, s'approchaient de Gwen et lui touchaient l'épaule ou se penchaient pour déposer un baiser sur sa joue, l'un après l'autre. Elle n'avait jamais visité pareil endroit. C'était comme si la cité toute entière la prenait dans ses bras.

— On dirait qu'ils ignorent qu'une guerre les attend, dit Gwen, émerveillée par ce comportement insouciant et intrépide.

— Ils savent, dit Srog, mais les Silésiens sont connus pour leur esprit combatif. Mon peuple ressent la peur, mais il ne se laisse pas dominer par elle. C'est comme ça. Nous pensons que celui qui craint la mort meurt bien des fois, mais celui qui ne la craint pas ne meurt qu'une fois. Nous sommes un peuple heureux et nous sommes satisfaits de notre existence. Nous n'envions rien de ce qu'ont les autres. Nous sommes heureux tels que nous sommes.

Les gens continuaient de se masser et tous souriaient à Gwen et à son entourage. Ils envoyaient des tapes amicales sur leurs épaules, pour accueillir l'énorme contingent de soldats, d'hommes et de femmes, comme retrouvant des frères perdus de vue. Gwen était stupéfaite. Elle avait attendu du ressentiment : après tout, Silesia se préparait à un siège et voilà qu'un groupe se présentait pour vivre derrière leurs murs, profiter de leurs défenses, manger leur nourriture... Mais, au contraire, les Silésiens semblaient heureux de les recevoir. Leur hospitalité était surprenante.

— Il ne s'agit pas seulement d'un esprit combatif, dit Gwen. Ils ont l'air véritablement heureux. Même face à l'adversité.

— Oui, nous sommes un peuple heureux, dit Srog. On raconte que c'est l'air du Canyon et la couleur de nos habits qui nous donnent cette bonne humeur, ajouta-t-il en souriant avant de poursuivre plus sérieusement. Aujourd'hui, il s'agit d'autre chose : ils sont heureux de *vous* voir.

— Mais pourquoi ? demanda Gwen, surprise.

— La Cour du Roi est une ville sœur et les nouvelles circulent, expliqua-t-il. Personne ici n'est satisfait du règne de votre frère. Ils vous considèrent comme l'héritière légitime du trône des MacGil et ils sont heureux de voir leur véritable souveraine – non un parvenu qui a évincé son propre père. Nous sommes un peuple juste et nous tenons à retrouver cette qualité chez ceux qui nous gouvernent. Ils veulent un souverain qu'ils méritent et c'est ce qu'il voit en vous. Ils ne s'inquiètent pas vraiment de mourir ici, si l'Empire venait à nous écraser. Ils veulent simplement, tant qu'ils sont en vie, vivre de façon

juste.

Gwen sentit son cœur s'élever à ces mots. Elle eut l'impression que tous voyaient en elle une chose différente. Pour certains, elle était une sauveuse. Pour d'autres, un prophète ou une jeune fille dans le pétrin ou encore une prolongation de son père. Elle commençait à comprendre ce que régner signifiait vraiment. C'était trop. C'était bouleversant. Elle ne pourrait jamais remplir tous ces rôles auprès de chacun. Gwen éprouvait un sentiment de fierté mais également d'humilité. Elle représentait le nom, l'honneur et la mémoire de son père et c'était énorme. Elle se sentait investie d'une grande responsabilité : elle devrait se montrer aussi exemplaire et aussi juste que lui. Son père avait été son dieu. Elle ne savait pas gouverner, mais elle était bien décidée à apprendre, à essayer d'être aussi dévouée et bonne pour son peuple qu'il ne l'avait été pour elle.

Comme ils s'enfonçaient plus profondément dans la cité, un large groupe de soldats s'avança, tous vêtus d'armures rouges et décorés de médailles. Gwen sut immédiatement qu'ils étaient l'élite de Srog.

Tous s'arrêtèrent pour la saluer et le soldat du milieu, un homme grand et mince à la barbe rouge et aux yeux d'un vert brillant, fit un pas en avant, baissa la tête tout en présentant dans ses mains tendues une magnifique cape de soie écarlate, soigneusement pliée.

— Madame, dit-il doucement, je vous offre cette cape au nom de l'armée silésienne. C'est le manteau de feu notre dame et elle n'a pas été portée depuis des années. C'est le plus grand signe de respect que nous puissions vous faire. Vous nous feriez honneur en la portant.

Sans voix, Gwen tendit la main et accepta d'une main maladroite le manteau. Il était fait du tissu le plus doux qu'elle ait jamais touché : à mesure qu'elle le déplaçait, il sembla fondre sous ses doigts. Les motifs complexes et l'attache en or la laissèrent bouche bée. Elle drapa la cape autour de ses épaules et l'attacha devant sa gorge. Tout ceci lui parut étonnamment naturel et elle se sentit majestueuse en la portant.

Une clameur se fit entendre, comme un roucoulement doux, et Gwen leva les yeux pour observer les murs gigantesques, les flèches de pierre écarlate s'élevant à trente mètres dans les airs. Elle aperçut par les petites fenêtres des hommes et des femmes vêtus de rouge qui se pressaient et sortaient la tête. Tout en roucoulant, ils levaient trois doigts contre leur tempe puis baissaient la main.

— Que font-ils ? demanda Godfrey à côté d'elle.

— Le salut des Silésiens, expliqua Srog. C'est un geste d'amour et de respect.

Gwen ne savait plus quoi dire. Elle ne s'était jamais sentie si aimée de toute sa vie. C'était également la première fois qu'elle éprouvait un tel sentiment de responsabilité.

Un fracas de métal se fit entendre et Gwen se retourna pour voir

une douzaine de soldats, d'une part et d'autre des portes, fermer la herse de fer derrière les dernières personnes venues de la Cour du Roi. Gwen frémit en entendant tomber cette grille. Il semblait qu'un chapitre de leur histoire se terminait avec ce bruit. Ils étaient à Silesia maintenant. C'était leur nouvelle maison et il y faisait bon vivre. Cependant, le fracas métallique sonnait aussi comme un mauvais pressentiment : elle eut l'impression d'entendre la cité se prémunir de la guerre.

*

Assise dans une superbe chambre du château, au sommet de Silesia, Gwendolyn se délectait du silence. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule depuis longtemps. Dehors, derrière les portes fermées, les hommes de Srog attendaient son commandement mais elle ne les convoquerait pas pour l'instant. Elle voulait quelques minutes à elle.

C'était une belle chambre, qui avait été habitée autrefois par la dame de Silesia, et Gwen l'arpentait lentement, pour en prendre la mesure. Taillés dans une magnifique pierre rouge, le sol et les murs étaient anciens et lisses, usés, et coiffés d'une voûte en croisée d'ogives. Perchée au sommet du château, face à l'ouest, la pièce surplombait le Canyon. Un vaste panorama envahissait le lieu à travers les grandes arches des fenêtres.

Gwen contempla l'impressionnant paysage, émerveillée. Elle n'avait jamais eu un tel point de vue sur le Canyon avant ce jour, perchée sur l'arête. D'ici, il semblait que le monde entier se réduisait au Canyon, un ravin massif creusé dans la terre, d'où s'échappaient des volutes de brume de toutes les couleurs. L'endroit semblait à la fois hanté et superbe, tranquille et inquiétant.

Gwen promena son regard au-delà, vers l'horizon lointain, vers les Landes et, plus loin encore, elle devina faiblement l'océan jaune du Tartuvien. Ses pensées se tournèrent vers Thor et son cœur se brisa. Elle ferma les yeux et pria de toute son âme qu'il soit en vie. Elle aurait voulu qu'il soit à ses côtés, maintenant plus que jamais. Elle espérait qu'il était en vie. Elle voulait qu'il élève leur enfant à ses côtés.

Gwen caressa son ventre pour sentir son bébé. Elle savait que c'était impossible, si tôt, pourtant elle eut l'impression de se sentir plus ronde, plus elle-même. Sous sa peau battait la force de deux personnes.

La journée avait été riche en émotions et Gwen, en contemplation devant le beau paysage, était submergée de sentiments contraires. Elle essaya de se préparer mentalement à la fonction de chef et à

combattre pendant ce qui serait sans doute le plus terrible siège de toute l'histoire de l'Anneau. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de penser que cette ville serait le lieu de son dernier repos.

Elle tâcha de chasser ces pensées morbides de son esprit. Elle s'avança jusqu'à une petite fontaine de pierre, recueillit de l'eau au creux de sa main et s'aspergea la figure plusieurs fois. Le souffle froid de l'hiver fouetta la pièce et piqua son visage mouillé. C'était agréable. Elle voulait sentir cette brûlure. Elle voulait se réveiller, réaliser où elle se trouvait et ce qui était sur le point d'arriver. Il fallait qu'elle cesse de penser à elle, qu'elle se rende compte qu'il était temps de régner, que le peuple comptait sur elle.

Cette idée la bouleversait. Elle songea à son père, à ce qu'il aurait fait, à ce qu'il aurait pensé. Il lui avait appris qu'il fallait toujours faire preuve d'assurance, quelle que soit la situation. Prendre des décisions audacieuses. Ne pas montrer de faiblesses, pas d'hésitation. Donner au peuple une personne en laquelle il pourrait croire.

Gwen se languissait de son père, surtout dans un moment comme celui-ci. Elle aurait tout donné pour l'avoir auprès d'elle, juste quelques minutes, et lui demander son conseil. Quelques phrases suffiraient. Une partie d'elle-même sentit sa présence. Elle entendit un cri strident, regarda par la fenêtre pour voir un oiseau disparaître dans la brume et s'interrogea.

Gwen traversa la pièce jusqu'à l'escalier en colimaçon taillé dans la pierre, qui s'enroulait sur lui-même et débouchait sur le chemin de ronde. En quelques instants, elle atteignit le toit du château.

Comme elle se trouvait seule là-haut, à la merci des brises froides, le regard tourné vers le Canyon, le panorama était encore plus impressionnant. Elle chercha partout la présence de Estopheles mais ne le vit nulle part.

Elle s'avança jusqu'au bord et se pencha vers Silesia. Elle regarda par-dessus l'arrête du Canyon et aperçut la partie basse de la ville, qu'elle n'avait pas encore visitée, construite en contrebas, sur quelques centaines de mètres, à l'intérieur même du Canyon. C'était à couper le souffle. Elle se demanda combien de Silésiens vivaient là et combien comptaient sur elle pour les sauver. Elle espéra qu'elle en serait capable.

— Vous vous cachez de nouveau ? fit une voix.

Gwen sentit immédiatement du dégoût en entendant ces mots. Elle se retourna lentement, mais elle n'en avait pas besoin pour savoir qui se tenait là. Elle reconnaissait la voix et elle lui retournait l'estomac. Quand elle vit le visage méprisable, ses soupçons furent confirmés : Alton.

Gwen ne pouvait y croire. Le voilà, ce détestable aristocrate, cette moitié d'homme, celui qu'elle avait haï plus que tout au monde. Voilà

le garçon qui avait essayé de la séparer de Thor, qui avait déversé des mensonges dans sa tête, qui avait empoisonné la moitié de sa vie. D'une certaine façon, la petite fouine avait suivi la caravane jusqu'ici et s'était débrouillé pour passer les gardes devant sa chambre. Cela ne la surprenait pas : il était obstiné et un très bon menteur. Il savait convaincre les autres qu'il était de sang royal.

Bien sûr, ce n'était pas le cas. Alton était un cousin éloigné de ses parents, une royauté au troisième degré, tout au mieux. Cela ne l'empêchait pas de penser le contraire. Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi arrogant.

Elle bouillait de colère. Comment osait-il se montrer ici, à un tel moment ? Il était monté là, en songeant qu'il pourrait exiger de lui parler quand il le souhaitait, qu'il pourrait lui parler d'une façon aussi cavalière, comme refusant de reconnaître son véritable et actuel rang de souveraine. Sa seule présence, effrontée, inattendue, lui était une offense.

— Et que faites-vous là ? demanda-t-elle froidement.

— Je vous ai suiviz, comme la moitié de la Cour du Roi, dit-il. Pour être avec vous.

— J'en doute fortement, dit-elle, perçant à jour ses mensonges. Vous êtes venu pour sauver votre vie.

Alton haussa les épaules.

— Peut-être avais-je deux raisons. Il est vrai que Gareth est fou et que la Cour du Roi est vulnérable. Nous pourrions dire que j'étais également motivé par ma propre survie.

Il sourit et fit un pas en avant.

— Mais je suis aussi venu pour vous, dit-il. Pour vous donner une autre chance.

Gwen poussa une exclamation offusquée, outrée par son arrogance.

— Me donner à *moi* une autre chance ? répéta-t-elle. Reconnaissez-vous au moins la folie dans vos propos ? Vous reconnaissez l'insanité de Gareth... mais pas la vôtre ?

Alton haussa les épaules, pas découragé.

— Le passé, c'est le passé, dit-il. Je vous pardonne vos erreurs et nous savons tous les deux que ce qui a pu se passer entre nous ne s'applique pas ici. Les circonstances ont changé. Vous voilà : une Reine sans roi, une souveraine sans cour. Toute reine a besoin d'un roi. Les chefs sont plus forts à deux. Pensez-vous vraiment que vous pourrez gouverner cette grande cité et toutes ces armées par vous-même ?

Gwen secoua la tête. Elle ne pouvait croire à quel point il était pathétique.

— Je suppose que vous aimeriez être celui qui viendra à ma

rescousse, être mon partenaire de règne ? demanda-t-elle d'un ton moqueur.

— Qui d'autre ? répondit-il fièrement, en arborant un sourire plus large encore. Vous et moi, nous nous connaissons depuis que nous savons marcher. Nous sommes tous deux de sang royal. Le peuple nous aime tous les deux.

Gwen rit à nouveau.

— Vraiment ? demanda-t-elle. Je ne savais pas que le peuple vous aimait. À vrai dire, je croyais que le peuple ne savait même pas que vous existiez.

Ce fut au tour de Alton de rougir d'embarras.

Avant qu'il puisse ouvrir la bouche de nouveau, Gwen leva la main. Elle en avait assez entendu. Elle ne voulait plus perdre son temps comme cela. Elle avait des affaires plus urgentes à régler.

— Je ne veux plus entendre un seul mot, dit-elle. Vous ne m'intéressez pas. Vous ne m'avez jamais intéressé. Et je ne gouvernerai rien à vos côtés – non pas que je vous pense capable de gouverner quoi que ce soit. Pas même votre propre personne. De plus, je suis dévouée à Thor et lui à moi. Vous pouvez partir maintenant.

Alton ricana. Un rire bref et moqueur.

— C'est donc cela ? demanda-t-il. C'est ce qui nous sépare, vous et moi ? Thor ? Cette relation ne peut être sérieuse. Il vous a abandonnée pour suivre une quête stupide. Il est loin dans l'Empire à présent, et nous savons tous les deux qu'il est impossible d'en revenir.

Il s'approcha, l'air suppliant.

— Admettez-le, Gwen. Vous le savez. Vous savez qu'il est parti. Il ne reviendra pas. Il vous a laissée seule. Alors, vous voyez, maintenant rien ne nous sépare. Il est temps pour nous de nous marier. Si ce n'est pas moi, qui ce sera ? Vous seriez seule dans ce monde. N'ayez pas peur. Vous pouvez admettre vos véritables sentiments pour moi.

Gwen bouillait de rage.

— Je ne le dirai qu'une seule fois, dit-elle lentement. Écoutez bien cette fois, car c'est la dernière fois que vous entendrez ces mots. Je ne vous aime pas. Je ne veux plus vous voir. Je ne veux plus vous entendre. Si vous vous présentez à nouveau devant moi sans vous faire annoncer, je vous fais arrêter. Maintenant, partez.

Sur ces mots, Gwen lui tourna le dos et fit quelques pas en avant, contemplant le Canyon par-dessus le parapet. Son cœur battait violemment contre sa poitrine et elle pria pour que, cette fois, il comprenne le message et s'en aille, pour qu'elle ne soit plus jamais obligée de voir son visage. Elle tremblait de colère devant son arrogance et elle ne voulait rien faire d'irréfléchi.

Gwen n'entendit pas ses pas se retirer. Elle était sur le point de se retourner pour voir ce qu'il faisait quand, soudain, elle sentit une

main forte couvrir sa bouche et une autre l'attraper par la taille pour la retourner. Alton la tint serrée, alors qu'elle se débattait, et il était étonnamment fort pour un garçon mince et squelettique. Il fit quelques pas et la pencha par-dessus le parapet.

Le cœur de Gwen manqua un battement comme son regard se perdit dans le vide. Elle réalisa combien la chute était proche.

— Imaginez-vous le plongeon ? cria Alton. Imaginez-vous ce que je peux faire ? Admettez que vous m'aimez. Admettez-le ! Si vous refusez, je vais...

Gwen se rappela soudain tout ce que les guerriers de son père lui avaient enseigné. Elle se rappela qu'elle portait des bottes munies de talons en bois. Elle leva un pied et l'abattit avec force et rapidité sur l'orteil de Alton.

Il poussa un hurlement de fillette et relâcha son étreinte. Elle libéra un bras, prit son élan et lui donna un violent coup de coude dans le plexus solaire.

Le souffle court, il tomba à genoux.

Il leva alors les yeux vers elle, la mort au fond du regard, et se mit sur ses pieds pour attaquer à nouveau.

Gwen chercha sa dague à sa ceinture, prête à s'en servir.

Mais Alton poussa un cri soudain et tomba, laissant apparaître derrière lui Steffen. Gwen comprit qu'il avait frappé son assaillant aux lombaires. Steffen saisit Alton par les cheveux, lui renversa la tête, tira une dague de sa ceinture et la tint contre sa gorge.

— Un seul mot de vous, Madame, dit-il, et cette ordure disparaîtra des annales des MacGils.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, gémit Alton. S'il vous plaît, pas ça ! Je ne voulais pas ! Je voulais juste être avec vous !

Alton semblait si pathétique, agenouillé là, gémissant, pleurnichant pour sa vie.

— Je devrais lui demander de vous couper la gorge à l'instant même, dit-elle d'un ton cinglant, encore étourdie d'avoir été poussée au-dessus du vide.

Elle était passée bien près de tomber. L'idée l'effrayait.

— S'il vous plaît ! supplia Alton. Vous ne pouvez pas me tuer ! Je suis de sang royal comme vous ! Vous n'avez pas le droit de me toucher !

Il y eut une soudaine agitation et plusieurs hommes surgirent sur le toit. Srog menait le groupe, suivi de Kolk, Brom et d'autres membres de l'Argent. Tous se portèrent auprès d'elle et des soldats se saisirent de Alton sans ménagement et le plaquèrent au sol.

— Madame, dit Srog, essoufflé, l'air embarrassé. Je vous prie d'accepter mes plus humbles excuses. Le garçon s'est débrouillé pour passer devant les gardes. Il leur a dit qu'il était de sang royal et qu'il

était votre parent.

Gwen tremblait encore de son aventure mais n'osa pas le montrer.

— Je vous remercie de votre sollicitude, dit-elle en tâchant de prendre une voix de reine et de remplir le rôle que l'on attendait d'elle. Mais je vais bien. Ce n'est qu'un garçon stupide et Steffen m'a aidée.

Srog adressa un hochement de tête à Steffen.

— Selon la loi silésienne, celui ou celle qui lève la main sur un souverain doit être mis à mort, dit Srog.

— NON ! s'écria Alton, qui pleurait comme un enfant. S'il vous plaît ! Pas ça !

Gwen baissa les yeux vers lui et secoua la tête. Aussi pathétique qu'il soit, elle ne pouvait supporter l'idée de le tuer – même s'il le méritait.

— Mon seigneur, répondit Gwen. Je suis nouvelle ici, alors je vous demande une faveur. Pour cette fois, je voudrais que vous outrepassiez la loi. Je ne souhaite pas que vous le tuiez. Je préférerais un châtiment plus clément.

— Comme vous le souhaitez, Madame, dit-il. Qu'aviez-vous en tête ?

Gwen réfléchit, tâchant de trouver la meilleure façon de se débarrasser de Alton pour de bon.

— Eh bien, comme le garçon se croit de sang royal, donnons-lui le privilège royal de combattre aux côtés des soldats. Donnez-lui une armure et des armes et envoyez-le sur le champ de bataille avec les fantassins. Il se battra en première ligne.

— Non, Madame ! cria Alton. Je ne suis pas un guerrier !

— Alors vous apprendrez à en devenir un, dit Gwen. Peut-être alors utiliserez-vous votre force sur l'ennemi et non sur une femme sans défense. Emmenez-le, ordonna Gwendolyn.

Les gardes obéirent et traînèrent dans les escaliers Alton qui protesta tout le long du chemin.

— Une sage décision, Madame, dit Srog d'un ton admiratif.

— Madame, il y a des affaires plus importantes, dit Brom en s'avançant. Nous avons reçu des nouvelles de la mobilisation de l'armée de Andronicus. Difficile de démêler le vrai du faux mais, si les nouvelles sont vraies, nous disposons de moins de temps que nous le pensions. Nous devons nous préparer et verrouiller la cité immédiatement.

— Cette ville a été conçue avec un système de défense extérieur, dit Srog, pour des circonstances comme celles-ci. Nous pouvons également sceller les murs intérieurs mais, une fois que nous l'aurons fait, nous ne pourrons plus les rouvrir. Plus personne ne pourra entrer ou sortir.

Gwen réfléchit. Elle savait qu'il fallait se préparer, mais elle n'était pas prête à verrouiller la cité.

— Mon frère Kendrick est encore dehors, dit-elle, tout comme Thorgrin et les autres braves membres de la Légion. Je ne souhaite pas verrouiller la cité tant qu'il ne leur reste pas une chance d'arriver.

— Oui, Madame, dit Srog.

Gwen espérait de toute son âme que Thor reviendrait avant qu'ils ne ferment les portes. Pourtant elle savait, et son cœur en souffrait, que ce serait certainement impossible. Elle haïssait l'idée de le laisser dehors.

— Madame, il y a autre chose, ajouta Srog en se raclant la gorge, hésitant. La ville a été construite sur des tunnels. Ils s'enfoncent profondément sous la surface. Si la situation est désespérée, il y a un moyen de s'échapper. C'est-à-dire que *vous* pouvez vous échapper. Si nous sommes encerclés et nos fortifications détruites, Andronicus nous anéantira tous. Nous pourrons vous mettre à l'abri. Au-delà des murs. Loin d'ici.

Gwendolyn était touchée par sa proposition mais, lentement, elle secoua la tête.

— Je vous suis très reconnaissante, dit-elle, mais je ne vous abandonnerai jamais. Ni aucun de vous, ni cette ville. Vous devrez me garder avec vous. Je traiterai ce lieu comme ma patrie. Si Silesia tombe, nous tomberons ensemble. Il n'y aura pas d'échappatoire. Pas pour moi.

Tous les hommes la dévisagèrent avec un œil neuf et elle lut du respect dans leurs regards. Pour la première fois, elle commençait à se sentir bien dans son rôle de chef. Un véritable souverain. Voilà ce que régner signifiait, songea-t-elle. Régner par l'exemple.

Gwendolyn se tourna pour observer l'horizon au-delà du Canyon, au-delà de la brume tourbillonnante illuminée par le soleil. De nouveau, ses pensées se tournèrent vers Thor.

S'il te plaît, Thor, pria-t-elle. Reviens moi.

CHAPITRE DIX

Thor suivait de près le garçon, ses compagnons sur ses talons, comme ils émergeaient enfin de la dense végétation de la jungle. Le deuxième soleil rasait l'horizon. Il avait été difficile de remonter la pente depuis le fond du cratère où la glissade de boue les avait jetés. Thor avait eu l'impression qu'ils ne s'arrêteraient jamais. Couverts de terre humide, ils avaient filé le long de la pente sur plusieurs centaines de mètres jusqu'à atterrir au fond d'une fosse boueuse. La lutte pour remonter avait été dure et leur avait pris bien trop de temps.

Il ferait bientôt nuit et le garçon surveillait le ciel d'un air anxieux. Il poussa un long soupir de soulagement quand le groupe déboucha dans une large clairière, au milieu de la jungle, la première zone clairsemée que Thor et ses compagnons découvraient ici. L'espace d'un instant, Thor avait été sûr qu'ils ne retrouveraient jamais la surface et qu'ils ne quitteraient jamais cette jungle.

L'apparition de cette large clairière au détour du sentier le prit par surprise : elle s'étendait sur une distance de trente mètres dans chaque direction et abritait une maisonnette. De la fumée s'élevait de la cheminée. Thor pouvait le comprendre, car la température avait chuté ces dernières heures, à la tombée de la nuit. Il était surprenant de trouver une telle habitation au milieu de cet espace sauvage, bordé d'arbres qui se dressaient vers le ciel. Thor et les autres échangèrent un regard d'étonnement et d'émerveillement. Qui pouvait bien vivre ici, tout seul, au milieu de ce désert ? C'était très inattendu.

— Mon grand-père refuse l'hospitalité à la plupart des visiteurs, dit le garçon en se tournant vers eux. Attendez là, laissez-moi lui parler. Avec un peu de chance, il sera de bonne humeur et vous laissera passer la nuit ici.

— Merci, répondit Thor, mais nous n'avons pas besoin de passer la nuit...

Avant qu'il ne puisse terminer sa phrase, le garçon disparaissait dans la maison de son grand-père.

Comme le ciel s'assombrissait, d'étranges oiseaux nocturnes se mettaient à pousser toutes sortes de cris. Thor leva la tête pour observer les arbres immenses dressés vers le ciel. Ils montaient si haut que l'on apercevait à peine leurs cimes. Il se sentit bouleversé par l'immensité de la nature.

Un cri de colère surgit alors de l'intérieur de la cabane et Thor échangea un regard avec ses compagnons. Tous se balancèrent d'un pied sur l'autre, gênés. Thor ne voulait pas passer la nuit là : il voulait poursuivre la route. D'un autre côté, il avait également envie de rencontrer ce vieil homme pour lui demander s'il savait quoi que ce

soit sur l'Épée avant de continuer.

La porte s'ouvrit à la volée et un homme d'âge moyen passa la tête. Il était presque chauve, à l'exception d'un collier de cheveux gris. Il avait un gros nez, des petits yeux bruns et un double menton. Il portait une tunique élimée – à peine plus que des haillons. Il s'arrêta devant le groupe et dévisagea Thor, visiblement énervé.

— De quel droit forcez-vous mon petit-fils à vous conduire ici ? grogna-t-il.

— Nous ne l'avons pas forcé ! protesta Thor. Il a proposé de nous...

— Et comment puis-je être sûr que vous n'appartenez pas à l'Empire ? pressa l'homme en posant la main sur le pommeau de son épée, à sa ceinture.

Thor et ses compagnons posèrent instinctivement la main sur leurs armes, eux aussi : impossible de savoir à quel point cet homme se montrerait belliqueux.

— Par votre tenue, je devine que vous n'êtes pas d'ici, mais c'est peut-être une ruse ? Et si vous étiez des espions de l'Empire ?

Thor sentit que la meilleure façon de calmer ce vieillard méfiant serait de se montrer le plus aimable possible. Il leva donc les mains d'un air innocent et fit un pas en avant.

— Monsieur, nous ne voulions pas vous offenser, dit-il du ton le plus doux qu'il puisse trouver. Nous ne sommes pas des espions de l'Empire. Nous venons de l'Anneau. Nous sommes à la recherche d'une épée qui a été volée dans notre royaume. Nous ne vous voulons aucun mal. Si vous voulez bien nous dire dans quelle direction les voleurs sont partis, nous les suivrons. Même si vous ne le faites pas, nous partirons et vous laisserons en paix. Dans les deux cas, nous remercions votre petit-fils pour sa gentillesse. Nous lui devons beaucoup.

L'homme détailla Thor de la tête aux pieds un long moment, puis sa main se relâcha autour de la poignée de son épée, tout comme l'expression de son visage.

— Je l'entends dans votre voix, dit l'homme. Cet accent. Vous venez bien de l'Anneau. Cela fait bien des années que je n'y suis pas retourné. Un bel endroit. Il me manque beaucoup.

L'homme observa le groupe, puis ses épaules se détendirent.

— Pardonnez mes accusations hâtives, ajouta-t-il. Nous vivons seuls ici et on n'est jamais trop prudent. Bienvenue. Je souhaite que vous restiez. Entrez vite à présent, dit-il en leur faisant signe de la main et en scrutant les arbres comme s'il s'attendait à une attaque imminente.

Thor croisa le regard de Reece et des autres, qui hochèrent la tête. Comme un seul homme, ils entrèrent dans la cabane. Le vieillard les

suivit et barricada la porte au moyen d'un large barreau métallique.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en rangeant quelques bricoles.

Thor balaya du regard la maisonnette confortable et vit qu'il y avait assez de place pour tout le monde. Le sol était couvert de fourrures, un petit feu brûlait dans la cheminée et ça sentait bon la nourriture, ce qui fit gargouiller l'estomac de Thor. Krohn avait sans doute senti l'odeur, lui aussi, car il commença à gémir.

Sur l'ordre de son grand-père, le garçon présenta au groupe un plateau de fruits que Thor ne reconnut pas. Chacun des hommes en prit un et, comme Krohn gémissait, le garçon ramassa un morceau et se pencha pour le lui donner. Krohn l'engloutit, fit une drôle de tête, se lécha les babines plusieurs fois, puis réclama un autre morceau. Le garçon gloussa.

Thor examinait le fruit dans sa main. On aurait dit une figue, mais bien plus grosse, rouge, et couverte d'une sorte de mousse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un mouless, dit le garçon.

— Goûtez, intervint le grand-père. C'est amer et sucré à la fois. Cela vous donnera de l'énergie pour la route.

Thor porta le fruit à son nez. L'odeur était différente de tout ce qu'il connaissait – un oignon croisé avec un citron. Ça collait aux doigts. Comme ses compagnons, il prit une bouchée timide.

Il fut surpris par le goût : c'était délicieux et ça lui donna un regain d'énergie. Il l'avalait tout rond et se lécha les doigts. Il se sentait un homme nouveau.

Thor s'assit avec les autres sur les fourrures étalées autour du feu. Krohn surgit et se coucha contre lui, la tête sur ses genoux. C'était agréable de s'asseoir enfin et les douleurs dans ses jambes se calmèrent peu à peu. Il n'avait pas réalisé qu'ils étaient restés si longtemps debout et combien ses muscles lui faisaient mal. La rencontre avec la bête les avait également affectés. Ces fourrures étaient si douces et confortables, Thor eut l'impression qu'il pourrait s'endormir d'une minute à l'autre...

Mais il pensa à l'Anneau, toujours à la merci d'une attaque. Ils avaient une affaire urgente à régler. Pas une seconde à perdre. Thor se pencha vers le vieillard :

— Merci de votre hospitalité mais je crains que nous n'ayons pas le temps. Notre quête est urgente. Nous devons trouver l'Épée. S'il vous plaît, dites-nous par où sont partis les voleurs, pour que nous puissions reprendre notre route.

Le vieil homme s'assit et s'étendit sur une fourrure de l'autre côté du feu, à côté du garçon. Il regarda le groupe et secoua la tête.

— Vous ne pouvez pas retourner dehors, dit-il. Pas maintenant. Vous n'avez pas vu ? Le deuxième soleil est sur le point de se coucher.

— Je leur ai dit, papy ! dit le garçon.

— Nous comprenons votre prudence, dit Thor, mais, comme je l'ai dit, notre quête est urgente et nous ne craignons pas les insectes.

Le vieillard pouffa.

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Personne ne peut rester dehors la nuit. *Personne*. Vous ne tiendriez pas une heure. À la tombée du jour, au lever de la première lune, il se met à pleuvoir. Personne ne peut survivre dehors pendant les pluies.

— Et pourquoi ne survivrions-nous pas à une averse ? pressa Reece.

L'homme plissa les yeux.

— Parce que ce ne sont pas des averses, dit-il. Ce n'est pas de l'eau qui tombe du ciel, gamin, mais des éthaptères.

— Des éthaptères ? demanda Elden.

— Une sorte d'araignée mais plus grosse et mortelle. Dans cette région de l'Empire, elles tombent du ciel chaque nuit. Vous les entendrez tomber sur notre toit. Cela durera une heure, puis elles fileront. Si l'on reste dehors à ce moment, sans abri, on est foutu. J'ai vu un éléphant adulte se faire dévorer par ces choses en cinq minutes. Non, vous resterez ici. À la première lueur, vous partirez.

Thor et les autres échangèrent un regard d'émerveillement. Cet endroit était si différent de l'Anneau ! De plus, en y réfléchissant, Thor se rendit compte qu'il était épuisé. Son esprit était pressé de repartir mais son corps beaucoup moins. Ses compagnons paraissaient épuisés, eux aussi, et il ne pouvait leur en vouloir. Thor réalisait qu'être un bon chef, c'était pousser les autres à avancer mais aussi, parfois, les laisser se reposer. Et si le vieillard n'exagérait pas – Thor suspectait que ce n'était pas le cas – alors c'était un soulagement d'avoir trouvé un abri. Il préférerait ne pas imaginer ce qui ce serait passé s'ils étaient restés dehors tout ce temps.

— Dans ce cas, merci pour cet avertissement et pour votre hospitalité, dit Thor. Merci de nous accueillir.

Le vieil homme haussa les épaules.

— C'est bon d'avoir de la compagnie de temps en temps. Surtout des visiteurs venus de l'Anneau. J'ai passé une bonne partie de ma jeunesse là-bas. Un bel endroit.

Les yeux de Thor s'agrandirent de surprise. L'homme avait visité l'Anneau ?

— Alors que faites-vous ici ? demanda O'Connor.

L'homme baissa les yeux et resta silencieux quelques secondes.

— Je suis navré, dit O'Connor. Je ne voulais pas être indiscret.

L'homme se mura un peu plus dans le silence. Enfin, il prit une grande respiration :

— J'étais jeune, une tragédie a brisé ma vie. Je pensais que la

meilleure chose à faire serait de prendre un nouveau départ. Je voulais partir à l'ouest, au-delà du Canyon, traverser le Tartuvien jusqu'à l'Empire, me perdre dans la nature. Je suppose qu'une partie de moi souhaitait mourir. Mon chagrin m'anéantissait et je voulais en finir. Ça n'a pas été le cas finalement. J'ai survécu d'une certaine façon. Et j'ai aimé survivre. J'ai vécu ici seul toutes ces années, jusqu'à l'arrivée de mon petit-fils. J'ai traversé tout l'Empire, j'ai vu bien des endroits et des choses que vous imagineriez à peine. C'est un vaste, vaste monde, surtout par rapport à l'Anneau. Vous n'avez rien vu tant que vous n'avez pas tout visité. Pas seulement l'Empire ou les îles. Mais aussi le Pays des Dragons. Et le Pays des Druides.

— Le Pays des Druides ? demanda Thor en se redressant pour chasser le sommeil. Vous y avez été ?

L'homme hocha la tête.

— Aussi près que possible. C'est un endroit magique. Il y a bien des lieux magiques dans l'Empire mais tout a été saccagé par Andronicus et son armée. Ses patrouilles ne sont jamais loin. C'est pour ça que je suis venu m'installer si loin dans la jungle. Tous ceux qu'ils attrapent sont réduits en esclavage : ils travaillent ou bien combattent pour lui. Son armée d'esclaves est en fait plus grande que son armée de métier. Il veut tout contrôler, jusqu'à la dernière âme.

Le vieil homme soupira.

— J'ai réussi à leur échapper, je suis même devenu très doué dans ce domaine. Ils ne m'ont jamais pris et ils ne le feront jamais. Ni moi, ni mon petit-fils. C'est pour ça que je me méfie des visiteurs comme vous. Je ne veux pas que l'un d'eux me dénonce.

Thor et ses compagnons s'entreregardèrent, surpris par l'histoire de cet homme.

— Pourriez-vous nous dire ce que vous savez sur l'Épée ? demanda Thor.

L'homme lui lança un long regard, puis détourna les yeux.

— J'ai vu une douzaine d'hommes l'autre jour. Venus de l'Anneau eux aussi. Ils se déplaçaient péniblement dans la jungle. Des soldats les accompagnaient, un groupe formidable. Ils ont laissé une large trace. Facile à suivre... mais la jungle repousse chaque jour. À moins que la piste ne soit fraîche, elle disparaît rapidement. Je les ai observés. Je sais où ils sont allés.

— Et c'était où ? demanda Reece.

Thor crut lire de la peur dans les yeux de son interlocuteur.

— Ils ont pris la route qui mène à Esclaville.

— Esclaville ? répéta Elden.

Le vieillard hocha la tête.

— Ça se situe à quinze kilomètres à l'ouest environ. Nous sommes à l'orée de la jungle. Il n'y a qu'une route là-bas. Mais je dois vous

prévenir : Esclaville est bien nommée. Ils sont des centaines de milliers d'esclaves, là-bas. Tous des ouvriers au service de Andronicus. Et autant de gardes. Si vous vous hasardez là-bas, vous n'en sortirez pas.

— Mais pourquoi amener l'Épée là-bas ? demanda Conval.

— Je n'ai pas dit qu'ils l'amenaient là-bas, dit l'homme. J'ai dit qu'ils prenaient cette route. Ils vont peut-être ailleurs.

— Alors nous suivrons leurs traces dès les premières lueurs, dit Thor.

Le vieil homme secoua la tête.

— Pénétrer dans Esclaville, c'est vous livrer à l'Empire. Surtout un si petit groupe comme le vôtre. C'est du suicide.

— Nous n'avons pas le choix, insista Thor. Nous sommes venus trouver l'Épée. Et nous suivrons les voleurs où qu'ils aillent.

Le vieil homme baissa la tête, l'air abattu.

— Vous nous montrerez le chemin ? demanda Thor. Demain matin ?

— Ce sera votre mort, répondit l'homme, mais je peux vous montrer.

Satisfait, Thor s'étendit sur les fourrures... Tout à coup, quand il étira son bras, il sentit une brûlure et ramena son coude contre lui en poussant un cri de douleur.

Il se tourna, pensant trouver un feu, mais il n'y avait rien. Que s'était-il passé ? Comment s'était-il fait mal ?

— Je t'ai dit de fermer ces volets, mon garçon ! cria le vieil homme.

Le jeune homme courut derrière Thor et ferma prestement les volets en bois. Thor réalisa alors qu'il s'était assis devant une fenêtre ouverte. Il baissa des yeux étonnés vers son bras et vit une légère trace de brûlure.

— Qu'est-ce qui m'a brûlé ? demanda-t-il.

— Un rayon de lune, répondit le garçon.

— Un rayon de lune ? répéta Thor, stupéfait.

— Ils sont très puissants par ici. Il ne faut jamais s'y exposer. Ça brûle.

— Ce n'est que la première lune qui fait ça, ajouta le vieil homme. Elle déclinera dans quelques heures, quand les araignées seront parties. La seconde ne présente aucun danger.

Thor se frotta le bras et s'étendit tout en contemplant l'étrangeté de cet endroit. Il se sentait vraiment très loin de chez lui. Une partie de lui pensait ne jamais revenir.

— Va chercher la viande, ordonna le vieillard.

Le garçon courut à travers la maisonnette et reparut avec un plateau débordant de morceaux de viande.

Thor et les autres – surtout Krohn – se redressèrent, ouvrant leurs

yeux ensommeillés, intéressés. Thor n'osa pas demander de quel type de viande il s'agissait – de toutes façons, il ne connaissait pas le nom des animaux par ici. Mais ça sentait bon et, comme le garçon approchait le plateau, Krohn se lécha les babines et se mit à gémir. Le garçon rit et servit le léopard en premier, détachant un gros morceau qu'il lui lança en l'air. Il rit de plus belle quand Krohn l'attrapa au vol, puis remua la queue, emportant son butin dans un coin pour le mâchouiller.

Thor et ses compagnons se mirent à picorer les morceaux de viande à l'aide de baguettes. Le garçon et son grand-père firent de même et tous s'installèrent à manger tranquillement près du feu. Thor mordit une bouchée et fut surpris par le goût et la nervosité de la viande. Il sentit son énergie revenir à mesure qu'il mâchait.

Le garçon apporta alors une outre à vin et des gobelets qu'il distribua et remplit tour à tour. Thor but quelques gorgées et l'alcool lui monta immédiatement à la tête.

La nourriture, le vin et la chaleur du feu... Il sentit son corps se détendre. Il allait s'endormir mais se secoua pour chasser le sommeil. Il était le chef du groupe. Il fallait qu'il s'assure d'abord que les autres se reposeraient.

Comme tous étaient assis, un silence confortable tomba sur la pièce. Bientôt, les ronflements du vieil homme se firent entendre et le garçon gloussa. Krohn revint se coucher auprès de Thor et posa sa tête sur ses genoux. Il ferma les yeux et s'endormit à son tour.

Thor et ses compagnons restèrent en éveil, leurs yeux grands ouverts tournés vers le feu. Ils avaient vu trop de choses aujourd'hui et tous, malgré la fatigue, étaient sur les nerfs. Un silence sombre peuplé de non-dits s'étira entre eux, comme si tous savaient que ce voyage les mènerait à la mort.

— Vous ne pensez jamais à quel point la vie était différente avant la Légion ? demanda O'Connor.

— À quoi bon y penser maintenant ? fit Elden.

O'Connor haussa les épaules.

— Parfois je pense à ce que j'ai laissé, dit-il. Non pas que je regrette. Je me demande, c'est tout. Comment aurait été ma vie ? Parfois mon village me manque. Ma famille aussi, tu vois ? Je crois que c'est ma sœur qui me manque le plus. Elle a deux ans de moins que moi. Maintenant, sans le Bouclier, avec l'Empire qui nous envahit, je pense à elle, toute seule là-bas. Je ne sais pas si je la reverrai un jour.

— Si nous rentrons à temps, dit Thor, nous la sauverons.

O'Connor hocha vaguement la tête, l'air sombre et peu convaincu.

— Je voulais être forgeron, dit Elden. Mon père, c'est lui qui m'a conduit à la Légion. Il avait essayé de s'engager quand il était enfant

mais il n'avait pas été accepté. Il voulait que je réussisse où il avait échoué. Je suis content de l'avoir fait. Ma vie aurait été beaucoup moins intéressante sinon... Je n'aurais pas vu la moitié des choses que j'ai vues.

— Nous, on avait des fiancées qui nous attendaient au village, dit Conval. Tous les deux, nous allions nous marier. Un double mariage. La Légion a tout changé. Elles ont dit qu'elles nous attendraient.

— Mais on doute qu'elles le feront, ajouta Conven.

En y réfléchissant, Thor se rendait compte que rien ni personne ne lui manquait au village. Sa vie, c'était la Légion, seulement la Légion. Il pouvait voir dans les yeux de ses compagnons que c'était la même chose pour eux. Ils étaient devenus plus que des amis : ils étaient devenus des frères. Ils étaient tout les uns pour les autres.

— Je n'ai plus de contact avec ma famille, dit Elden.

— Moi non plus, dit O'Connor.

— Nous sommes notre propre famille maintenant, ajouta Reece.

Thor songea que c'était vrai.

Le toit s'anima soudain au son d'un crépitemment, comme recevant une volée de grêle. Ça devint plus fort. Thor et ses compagnons levèrent des yeux alarmés vers le plafond qui semblait sur le point de rompre. Le vieillard et le garçon s'éveillèrent et regardèrent en l'air à leur tour.

— Les pluies, remarqua le vieil homme.

Le bruit était terrifiant : il semblait que des cailloux tombaient du ciel. Pire : il s'accompagnait du couinement horrible de milliers d'insectes, comme si les bêtes attaquaient le toit à coups de dents pour essayer de rentrer. Thor leva les yeux et se sentit soudain très chanceux d'avoir ce toit au-dessus de la tête, une barrière qui le protégeait de l'extérieur. Heureusement que cet homme ne les avait pas laissés passer la nuit dans la jungle !

Au bout de ce qui parut des heures, enfin, la tempête se calma. Le garçon sauta sur ses pieds, traversa la maisonnette, ouvrit la porte et jeta un œil au-dehors.

— C'est bon maintenant, dit-il.

Tous se levèrent et se précipitèrent pour regarder.

Au loin, Thor aperçut des milliers de gros insectes noirs rampant vers les profondeurs de la jungle.

— Et la lumière de la lune ne brûle plus, dit le garçon. Vous voyez ? C'est la deuxième. Ça se voit parce qu'elle est violette.

Thor fit quelques pas dehors et respira l'air froid de la nuit, tandis que la jungle autour de lui bruissait de bruits nocturnes. Il fouilla du regard l'obscurité.

— Nous ne sommes pas en danger pour le moment, mais ne restez pas trop longtemps dehors, dit le garçon.

Reece sortit à son tour et rejoignit Thor, comme leur hôte retournait prestement à l'intérieur et fermait la porte derrière lui. Les deux jeunes hommes levèrent les yeux vers le ciel, admirant la grande lune violette et les étoiles rouges scintillantes. L'endroit paraissait encore plus fantastique que tout ce que Thor aurait pu imaginer.

— Nous mourrons peut-être demain, dit Reece.

— Je sais, répondit Thor.

Il avait pensé la même chose. Les chances étaient contre eux. La tâche semblait impossible.

— Si nous mourons, je veux que tu saches que tu es mon frère, lui dit Reece. Mon *véritable* frère.

Reece lui adressa un regard lourd de sens et Thor tendit la main pour attraper son bras.

— Et tu es le mien, dit-il.

CHAPITRE ONZE

Hafold s'affairait dans les appartements de la reine et préparait son petit déjeuner, comme elle l'avait fait chaque jour au cours de ses trente-cinq années de service. Hafold était une femme méticuleuse. Elle surveillait son emploi du temps comme une horloge, arpentant le sol de pierre pendant qu'elle touillait le porridge de la reine.

Ce jour-là, pourtant, elle marchait deux fois plus vite. Pour la première fois depuis trente-cinq ans, elle était en retard. Toute la nuit, elle s'était retournée dans son lit, en proie à de sombres rêves, les premiers cauchemars de sa vie. Elle avait vu la Cour du Roi incendiée et des gens brûlés vifs – ils hurlaient autour d'elle.

Quand elle s'était enfin éveillée, le premier soleil était déjà haut dans le ciel et Hafold avait bondi de son lit, très embarrassée. Elle se sentait coupable : la reine l'attendrait probablement ! D'ordinaire, Hafold arrivait la première, avant la deuxième servante de la reine qui lui portait son thé de la matinée. Aujourd'hui, Hafold essuierait la honte d'arriver pour le second service. Elle ne supportait pas l'incompétence des autres et la haïssait d'autant plus venant d'elle-même.

Hafold rentra la tête, pressa le pas et saisit le plateau entre ses mains tremblantes, le plus fermement que possible, en espérant que la reine ne serait pas fâchée contre elle. Bien sûr, étant donné l'état catatonique de la reine, la dame serait bien incapable d'exprimer du plaisir ou du déplaisir... Mais Hafold pouvait ressentir le moindre de ses mouvements. Après tant d'années, la reine était pour elle comme une mère, une sœur et une fille tout à la fois. Hafold était plus attachée à elle qu'à n'importe qui d'autre à la Cour – même plus qu'aux membres de sa propre famille.

Hafold tourna au coin, en songeant à la manière de se rattraper auprès de la reine. En levant la tête, elle l'aperçut assise dans son fauteuil près de la fenêtre, le regard éteint et fixe, comme toujours depuis des semaines. Sa deuxième servante se tenait à ses côtés, une théière à la main, pile à l'heure. C'était une jeune fille, nouvelle à la Cour. Elle versa le thé avec soin dans une tasse d'or brillant.

Hafold ne voulait pas les déranger et marcha silencieusement, en se faufilant derrière elles sans faire de bruit, ses chaussettes étouffant le bruit de ses pas sur le sol de pierre. En s'approchant, prête à s'annoncer, elle s'interrompit soudain. Quelque chose clochait.

Hafold vit la servante plonger discrètement la main entre les plis de sa veste pour en sortir un petit sac, qui contenait de la poudre blanche. La servante en renversa une cuillerée dans le thé de la reine, avant de glisser à nouveau la pochette contre son sein. Elle tendit

alors la tasse à sa maîtresse, guida sa main flasque jusqu'à sa bouche pour la faire boire, comme chaque fois.

Le cœur de Hafold se glaça d'effroi. Elle lâcha son plateau en argent, envoyant les assiettes s'écraser à terre avec fracas, et se précipita vers les deux femmes. D'un geste brusque, elle renversa la tasse dans la main de la reine juste avant qu'elle ne touche ses lèvres.

La servante fit un bond en arrière, ses grands yeux écarquillés tournés vers Hafold. Cette dernière se jeta sur elle, la saisit violemment par le corsage qu'elle déchira pour en retirer la pochette pleine de poudre. Elle le renifla, la toucha du bout du doigt avant d'en porter un peu à ses lèvres. Elle poussa un grognement en toisant la fille qui semblait terrifiée.

— De la racine de niam ! s'écria Hafold. Pourquoi donnes-tu ça à la reine ? Tu ne sais pas quels sont les effets ?

La fille la regarda en silence, toute tremblante.

Cela ne fit qu'attiser la fureur de Hafold. La racine de niam était un poison toxique, qui tuait lentement le cerveau d'une personne. Pourquoi cette servante lui en donnait-elle ? En la voyant si jeune et stupide, Hafold comprit que quelqu'un d'autre tirait les ficelles.

— Qui t'a demandé ça ? la pressa Hafold en resserrant son étreinte. Qui te fait donner du poison à notre reine ? Depuis combien de temps ? REPONDS-MOI ! cria-t-elle en secouant et en frappant la fille de toutes ses forces.

La gamine pleurait, son corps tremblait sous les mains de Hafold. Entre les sanglots, elle dit :

— Le Roi ! Le Roi m'a demandé ! Il m'a menacé ! Ce sont ses ordres. Je suis désolée !

Hafold bouillait de rage. Gareth. Le propre fils de la reine. Empoisonner sa mère. L'idée la rendait malade.

— Depuis combien de temps ? demanda Hafold, en se demandant soudain si la condition de la reine était vraiment la conséquence de son attaque.

La fille pleura.

— Depuis la mort de son mari. Je suis désolée. Je ne savais pas. Il a dit que c'était pour sa santé.

— Gamine stupide, grogna Hafold en la poussant à travers la pièce.

Elle cria, tituba et s'enfuit en sanglotant.

Hafold s'agenouilla à côté de la reine et l'observa avec un œil neuf. Hafold avait quelques années d'expérience en tant qu'infirmière et connaissait très bien les effets de la racine de niam – elle savait aussi les soigner. Ces effets n'étaient pas permanents, s'ils étaient soignés à temps.

Hafold tira sur les paupières de la reine et vit leur couleur jaune.

Cela ne faisait que confirmer sa théorie : elle avait été empoisonnée et Hafold était maintenant certaine que c'était cela qui avait provoqué son état. Elle n'était pas en deuil de son mari : elle avait été empoisonnée par son fils.

Elle le reconnaissait à Gareth : il avait choisi le moment parfait, il avait fait croire au monde que sa mère était morte de chagrin. Il était plus diabolique qu'elle ne l'avait cru.

Hafold traversa la pièce et se mit à fouiller tous les tiroirs de son armoire à médecine. Elle finit par dénicher la potion jaune dont elle avait besoin. Les mains tremblante, elle en mélangea une goutte dans un verre d'eau, puis se précipita pour glisser la mixture entre les lèvres de la reine et la forcer à boire.

La reine but, but encore, tournant la tête pour essayer de l'arrêter, mais Hafold la força à finir.

Après avoir vidé sa coupe en protestant, la reine secoua la tête et leva la main pour repousser Hafold.

Hafold en fut à la fois choquée et ravie. C'était la première fois que la reine levait la main depuis des semaines.

— Que me fais-tu boire ? demanda-t-elle.

Hafold bondit de joie en entendant sa voix, ses premiers mots. La reine était enfin de retour ! Elle tendit les bras et l'embrassa – pour la première fois en trente-cinq ans de service.

La reine, de nouveau elle-même et indignée, se dressa, bouche bée.

— Ma reine, ma reine ! pleurait Hafold. Vous voilà revenue !

La reine la repoussa d'un air hautain.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle. Revenue d'où ?

— On vous a empoisonnée, expliqua Hafold. Gareth vous a empoisonnée.

Les yeux de la reine s'agrandirent quand elle se souvint et, soudain, elle comprit.

— Mène-moi à lui, commanda-t-elle.

*

La reine MacGil parcourait les couloirs de la Cour du Roi, des couloirs qu'elle connaissait bien, Hafold sur ses talons, et se sentait à nouveau elle-même. Pour la première fois depuis une éternité, elle était habitée d'une énergie nouvelle. Elle bouillait également de rage, pressée d'affronter son fils.

À chaque pas qu'elle prenait, elle avait l'impression de redevenir un peu plus elle-même et le rôle que son fils avait joué lui apparaissait dans toute son horreur. Elle en était malade. Une partie d'elle ne voulait pas y croire. Quelles erreurs avait-elle bien pu commettre pour élever un tel monstre ?

— Ma reine, ce n'est pas une bonne idée, dit Hafold à côté d'elle. Nous devrions partir immédiatement, fuir tant que nous le pouvons. Qui sait comment Gareth réagira ? Il pourrait vous faire tuer. Nous devons partir le plus loin possible. Nous devons aller à Silesia, vers Gwendolyn. On s'occupera de vous, là-bas.

— Pas avant que je ne parle à mon fils, dit-elle.

Rien n'empêcherait la reine de connaître la vérité, d'entendre les mots de la bouche de Gareth lui-même. La reine MacGil n'était pas du genre à fuir une confrontation et elle n'allait pas commencer maintenant – certainement pas devant son propre fils.

La reine ouvrit à la volée la porte du bureau de feu son mari, énervée à l'idée que son fils se croie en droit de l'occuper désormais. Elle poussa un hoquet de surprise, horrifiée par l'état de l'endroit : les précieux livres et rouleaux de son mari éparpillés et déchirés, la pièce en pagaille, détruite.

Son fils était avachi dans un fauteuil et la regardait avec un sourire énigmatique. Au milieu du désastre, il la fixait de ses yeux noirs et sans âme.

Elle pouvait sentir l'odeur diffuse de l'opium. Il ne s'était pas rasé depuis des jours et il avait des poches sombres sous les yeux. Ses vêtements étaient sales et il semblait être devenu fou. Il ne ressemblait en rien à l'enfant qu'elle avait mis au monde et élevé. Sa charge royale l'avait fait vieillir de vingt ans et elle le reconnaissait à peine.

— Mère, dit-il d'une voix morne, à peine surpris de la voir. Vous venez enfin me voir.

La reine le fusilla du regard.

— Qu'as-tu fait au bureau de mon mari ? demanda-t-elle.

Gareth se mit à rire.

— Je pense qu'il n'en aura plus besoin, maintenant, dit Gareth. Moi, je le trouve mieux ainsi, pas vous ?

La reine se précipita vers lui.

— M'as-tu empoisonnée ? demanda-t-elle.

Gareth lui renvoya son regard, son expression impénétrable.

— Nous avons trouvé la poudre aujourd'hui sur la servante, sire, intervint Hafold. Elle a dit qu'elle obéissait à vos ordres.

— Est-ce vrai ? demanda la reine doucement, en espérant qu'il démentirait.

Gareth secoua lentement la tête.

— Mère, mère, mère..., dit-il. Je vous intéresse tout à coup, après toutes ces années ? Quand j'étais plus jeune, vous n'aviez d'yeux que pour Reece. Bien sûr, Kendrick était le meilleur d'entre nous mais vous ne pouviez pas l'aimer : c'était le bâtard de votre mari. Godfrey vous a déçu : il fréquentait trop les tavernes. Luanda était prête à partir et ne représentait aucun danger pour vous. Et Gwendolyn... Eh bien, c'était

une fille et donc une menace que vous ne pouviez chérir. C'est donc Reece qui a reçu tout votre amour. Et nous autres étions délaissés. Je n'existais pas pour vous. Il a fallu que je fasse tout cela pour que vous veniez enfin me voir.

La reine s'assombrit encore. Elle n'était pas d'humeur à écouter les élucubrations de Gareth.

— Est-ce vrai ? répéta-t-elle.

Gareth gloussa.

— La vérité a bien des dimensions, non ? dit-il. Quelle importance que je vous empoisonne ? Votre vie a pris un tournant, vous approchiez de la tombe. Une reine sans roi. Rien de plus inutile.

La reine MacGil se sentit bouillir de colère. Elle en était malade.

— Tu es une abomination, cracha-t-elle. Une ordure de fils et d'homme. Je suis navrée de t'avoir mis au monde.

— Je sais, mère, dit-il calmement. Je le sais depuis que je suis né. Mais, voyez-vous, vous ne pouvez rien y faire. Je me suis enfin libéré de vous et de père. Maintenant, je commande, dit-il d'une voix plus forte.

Il se dressa, le visage rouge de colère.

— Maintenant, je règne sur vous. D'un claquement de doigts, je peux demander à un serviteur de vous tuer. Vous êtes à ma merci.

— Fais-le dans ce cas, siffla-t-elle, sans peur et déterminée. N'agis pas comme ce garçonnet couard que tu as toujours été. Sois un homme comme ton père et fais-moi assassiner, les yeux dans les yeux. Mieux encore : tire ton épée et fais-le toi-même.

Gareth se mit à trembler de tout son corps.

— Tu ne peux pas, n'est-ce pas ? demanda la reine. Non. Tu préfères demander à la servante de m'empoisonner lentement. Tu es un lâche. Tu l'as toujours été. Tu fais honte à la mémoire de ton père.

Gareth plongeait soudain la main à sa ceinture, tira une dague et chargea sa mère en hurlant. Il voulut abattre son arme sur son visage.

Mais la reine était fille et épouse de roi. Elle avait connu toute sa vie la violence et elle avait été entraînée par la garde royale depuis sa tendre enfance. Comme Gareth s'élançait, elle se pencha calmement, se saisit d'un morceau du buste de son mari et attendit que son assaillant s'approche avant de s'écarter. Elle esquiva la lame et heurta Gareth à la tête. Il s'effondra, emportant une table dans sa chute, puis s'écrasa contre le mur.

Il resta étendu, sa respiration difficile, la tête ensanglantée, et cligna des yeux. Il essaya de se lever, sonné, et essuya le sang au coin de sa bouche. Au moins, il ne souriait plus.

— J'en ai fini avec toi, dit la reine froidement. À partir de ce jour, tu n'es plus mon fils. Sache-le. Tu n'es même plus un étranger. Tu n'es plus rien pour moi. Je vais quitter cet endroit et je n'y reviendrai pas

sous ton règne. Je sais maintenant avec certitude que c'est toi qui m'as pris mon mari. Pour ce crime, tu brûleras en enfer. Ne crois pas que tu ne seras pas puni. On m'a dit que le Bouclier était tombé. Bientôt les hommes de l'Empire envahiront la cité et la brûleront – et toi avec.

Gareth se mit à rire et du sang coula à la commissure de ses lèvres.

— J'en doute, mère, dit-il. Beaucoup ont cherché à me tuer mais ils n'ont pas réussi. Ce matin, mon goûteur royal est tombé mort devant mes yeux – encore une tentative avortée. Et hier, j'ai appris que la personne la plus proche de moi cherchera à me tuer demain à l'aube. Je n'ai pas d'alliés mais j'ai des espions et le diable à mes côtés. Vous voyez, personne n'a encore réussi à me tuer, mère, et personne ne le fera. J'aurai toujours une longueur d'avance. C'est une chose que vous n'avez jamais comprise. J'ai toujours une longueur d'avance.

Gareth éclata de rire tout en tremblant. La reine MacGil en eut assez.

Elle fit volte-face et quitta la pièce en trombe. Hafold claqua la porte derrière elle. Elle entendit le rire de son fils se répercuter sur les murs et sut que c'était la dernière fois qu'elle voyait la Cour du Roi.

CHAPITRE DOUZE

Gwendolyn gambadait dans un champ de fleurs d'été aux couleurs éclatantes. Son père, jeune et vibrant de santé, était à ses côtés. Elle était encore petite – peut-être avait-elle dix ans. Il la lançait dans les airs et la balançait au bout de ses bras. Elle riait aux éclats, ravie d'être ici avec lui. Insouciant, il riait aussi, d'un rire profond et rassurant. Elle se sentait en sécurité dans ce monde, comme si rien n'allait changer.

Le champ resplendissait plus que jamais sous les rayons du soleil. Elle regardait son père. Il semblait plus jeune et plus heureux qu'elle ne l'avait jamais vu.

— Je suis si fier de toi, mon enfant, dit-il.

Un grand sourire aux lèvres, il se pencha pour l'attraper sous les aisselles et la soulever dans les airs, comme il le faisait quand elle était enfant. Elle éclata de rire, euphorique.

Cependant, quand il la posa, quand les pieds de Gwen touchèrent le sol, elle baissa les yeux et vit que le paysage avait changé. Elle ne se trouvait plus au milieu d'un champ mais sur une terre noire. Le ciel – jusqu'à présent bleu – se couvrait de nuages noirs. Les fleurs avaient disparu : il n'y avait plus que des épines.

Pire : son père n'était plus là et elle était seule.

Gwendolyn entendit un cri perçant, celui d'un bébé. Elle se retourna et, au loin, sur une petite colline, aperçut un berceau coincé dans un buisson épineux. Les cris devenaient plus forts et elle s'approcha d'un pas incertain, songeant que ce devait être son fils.

Un garçon.

Elle atteignit le berceau, se pencha et regarda sous la capote. Elle fut bouleversée par la beauté du petit. Il chatoyait. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il lui ressemblait.

Elle se pencha pour l'attraper, mais le berceau se mit à bouger. Un courant d'eau violent surgit, emportant le berceau sur une pente de montagne, au milieu des vents.

Gwen courut après eux, mais en vain. Le berceau filait trop vite et bientôt le paysage autour d'elle se changea en vaste mer.

Gwen se retrouva debout sur une côte rocailleuse, face à une tempête qui se préparait.

— Non ! hurla-t-elle, en tendant les mains vers le bébé qui partait à la dérive.

Inutile. Le petit était déjà loin, au large, porté par le courant, pleurant dans son berceau. Gwendolyn se sentait plus impuissante que jamais. Elle voulait elle aussi se laisser emporter par l'océan.

Elle remarqua alors un grand bouillonnement à la surface de l'eau

et, quelques minutes plus tard, une énorme bête émergea des flots en hurlant.

Un dragon.

La bête se dressa de toute sa taille, la plus grande bête que Gwen ait jamais vue, comme un mur devant le ciel. Elle renversa la tête et poussa un rugissement. C'était le bruit le plus terrifiant que Gwen ait jamais entendu.

Derrière le dragon s'éleva soudain une vague de quinze mètres, qui se précipita sur Gwen.

Elle chercha à fuir mais c'était trop tard.

La vague s'approcha en grondant, portant le dragon, prête à l'écraser et à la tuer.

Gwen s'éveilla, s'assit toute droite dans un lit qu'elle ne reconnut pas, dans une chambre qu'elle ne connaissait pas, pantelante, et regarda de tous côtés en essayant de rassembler ses souvenirs. La lumière d'un soleil levant se laissait entrevoir par la fenêtre. Elle sauta sur ses pieds, traversa la pièce et s'habilla rapidement, puis jeta sur son visage de l'eau froide jaillissant d'une fontaine au coin de la pièce. Elle laissa couler l'eau sur son crâne et ses cheveux, secoua la tête. Il fallait chasser l'horrible vision, revenir à la réalité. Le monde réel était assez sombre, elle n'avait pas besoin d'un cauchemar pour empirer les choses.

Le rêve lui avait paru trop réel. Son père, le bébé, l'océan, le dragon, le monde devenu si sombre. Gwendolyn ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un mauvais présage.

Elle s'arrêta devant la grande fenêtre à ciel ouvert et baissa les yeux vers la chatoyante cité de Silesia. Des gens étaient déjà dehors, si tôt le matin : ils préparaient les étals pour la vente du jour. En observant les citoyens, elle se rendit compte également qu'un mouvement général les dirigeait vers les portes de la cité. Elle regarda dans cette direction et remarqua qu'un nuage de poussière s'approchait lentement à l'horizon. C'était un cavalier en route vers Silesia. Non : deux cavaliers. Et, derrière eux, un groupe d'une centaine d'hommes et de femmes environ.

Gwen poussa un soupir de soulagement en voyant que ce n'était pas l'armée de Andronicus. Qui cela pouvait-il bien être ? Une corne tonna dans le lointain et Gwen vit le gardien des clefs se lever et sonner encore et encore.

Comme elle scrutait le premier cavalier qui s'approchait, elle reconnut son armure et son cheval.

Un coup timide se fit entendre contre la porte. Gwen se tourna et traversa la pièce pour ouvrir. Un serviteur se tenait sur le seuil. Il s'inclina :

— Ma reine, je suis navrée de vous déranger, mais nos hommes

ont repéré deux cavaliers qui s'approchent, à la tête d'une caravane. Devons-nous fermer les portes ?

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas n'importe quel cavalier.

Son cœur s'emplit de joie, comme elle se préparait à quitter le château.

— Ce cavalier, dit-elle, c'est mon frère.

*

Gwendolyn descendit les marches trois par trois, toute excitée. Elle dévala l'escalier en vis du château et longea les couloirs jusqu'à la porte d'entrée. Elle courut à travers la cour en direction des murailles, quand elle aperçut Kendrick et Atme. Son cœur déborda de soulagement. C'était comme retrouver un morceau de sa maison. Après avoir vu son étrange famille tomber en lambeaux, revoir Kendrick lui permettait de retrouver un semblant de normalité.

Quelle ironie : Kendrick était son demi-frère mais il lui semblait plus proche que ses autres frères et sœurs. Elle savait qu'en tant que reine, elle aurait à prendre des décisions difficiles... Toutefois, elle n'aurait pas pu sceller les portes de la ville en sachant qu'il était toujours dehors. Au moins, à présent, elle n'aurait pas à faire ce choix terrible.

Comme elle courait vers lui, Kendrick l'aperçut, mit pied à terre et se précipita à sa rencontre pour l'embrasser. Elle était si heureuse de le revoir. Une partie d'elle songeait que, si Kendrick avait pu rentrer, alors Thor le pourrait aussi.

— Tu es vivant, dit-elle contre son épaule, une larme coulant sur sa joue. Je suis si contente que tu sois vivant.

Il la lâcha, extatique. C'était si bon de revoir un membre de sa famille en vie, ici, dans cette ville étrangère. Il était le portrait craché de leur père et, à sa vue, elle avait l'impression de le retrouver un peu.

— Oui, je suis vivant, dit-il. Toujours. J'ai reçu la nouvelle de ton voyage et de tout ce qui s'est passé. Je suis si fier de toi : tu as guidé tous ces gens vers Silesia. Ils n'auraient pu se trouver un meilleur chef.

Elle sourit, rayonnante de fierté. Venant de Kendrick, que tous respectaient et qui aurait été tout indiqué pour hériter du trône, c'était un grand compliment.

— Ces gens n'ont pas à me remercier de leur avoir trouvé un abri, répondit-elle humblement. Je suis sûre qu'ils auraient trouvé par eux-mêmes.

Kendrick secoua la tête.

— Ils avaient besoin d'un chef. Quelqu'un pour les guider. Tu as ouvert la voie. Beaucoup vont survivre grâce à toi.

— Et je vois qu'il y a aussi des gens derrière toi, dit-elle en indiquant du menton par-dessus son épaule les centaines de villageois qui suivaient Kendrick et Atme à travers les portes.

Le visage de Kendrick s'assombrit, l'air inquiet.

— Je crains d'apporter des mauvaises nouvelles, dit-il. Nous avons repéré l'armée de Andronicus. Ils sont en route.

Gwen écarquilla les yeux, alarmée.

— Tu en es sûr ?

— Certain, intervint une voix.

Gwen se tourna et aperçut Atme qui se porta à la hauteur de Kendrick, en jetant des regards inquiets par-dessus son épaule. Il prit la main de Gwen entre la sienne et y déposa un baiser.

— Madame, ajouta-t-il, j'ai rempli ma mission.

Gwen sourit.

— Vous m'avez rapporté mon frère en vie, dit-elle. Je vous suis éternellement reconnaissante. Je saurai dorénavant à qui confier une mission urgente.

— Vous m'avez déjà confié la chose la plus précieuse : la vie d'un membre de votre famille. C'est moi qui suis reconnaissant, répondit Atme en hochant la tête.

Il y eut une agitation et Gwen vit Srog, Brom et Kolk s'approcher, flanqués de plusieurs membres de l'Argent. Tous s'illuminèrent à la vue de Kendrick et l'embrassèrent.

— Kendrick, dit Brom en lui envoyant une tape sur l'épaule. Tu sers toujours l'Argent quoi que tu fasses.

— Mon seigneur, répondit Kendrick.

— Tu fais honneur à la mémoire de ton père, ajouta Kolk.

Kendrick lui rendit son étreinte.

— C'est un honneur d'accueillir un chevalier de votre réputation à Silesia, dit Srog en lui serrant fermement la main.

— L'honneur est pour moi, mes seigneurs, répondit Kendrick. En vérité, je vous dois une grande dette : vous avez offert l'asile à ma sœur et à la moitié de la Cour du Roi.

— C'est nous qui sommes votre débiteur, dit Srog. C'est le moins que nous puissions faire pour honorer votre père qui a toujours été bon pour nous. Il aurait pu nous assommer d'impôts mais il ne l'a jamais fait.

Kendrick s'inclina à demi pour montrer son appréciation, puis il fronça les sourcils d'un air grave.

— Je crains d'apporter de terribles nouvelles, dit-il en se raclant la gorge. Les hommes de Andronicus nous suivent et ils ne sont pas loin.

— Nous avons aperçu ses troupes, ajouta Atme.

Des hoquets de surprise se firent entendre parmi les hommes. Gwen sentit son estomac se nouer.

— Combien de temps ? demanda Brom.

— Peut-être un jour. Peut-être plus. C'est un mur de dévastation.

Rien ne les arrêtera.

Les autres s'entrecroisèrent sombrement.

— Nous avons sauvé ces villageois, dit Kendrick en montrant d'un geste les hommes et les femmes qui franchissaient les portes. Mais d'autres villes n'ont pas eu cette chance. Nous n'avons pas le temps de tous les sauver. Nous devons nous préparer, s'il y a un espoir de défendre cet endroit.

— *Y a-t-il* un espoir ? demanda Gwen en scrutant l'expression de son visage.

Il lui jeta un regard grave et elle vit la réponse dans ses yeux. Son cœur chavira un peu plus.

— Nous devons faire de notre mieux, répondit-il. Nous sommes entre les mains du destin.

— Dans ce cas, nous disposons de moins de temps que prévu, dit Kolk.

— Nous devons immédiatement fortifier la cité, dit Srog.

— Maintenant que vous êtes à l'abri entre nos murs, ajouta Brom, nous pouvons sceller les murs extérieurs.

— Nous vous attendions, expliqua Gwen.

Kendrick la dévisagea et elle vit qu'il était touché par son geste.

— Dans ce cas, j'ai une grande dette envers toi, répondit-il.

— Sonnez les cornes, commanda Gwen qui prit son rôle. Il n'y a pas un instant à perdre.

Elle se tourna vers Srog :

— Ordonnez à vos hommes de commencer les opérations.

Srog cria à un soldat sur les murs, qui se retourna pour aboyer les ordres à son tour. Plusieurs se saisirent de cornes et sonnèrent. Le bruit se répercuta dans tout Silesia. Les soldats sortirent de leurs baraques au pas de course et suivirent les murs en direction des fortifications extérieures.

— Madame, dit Srog en se tournant vers Gwen, vous n'avez vu que la cité haute de Silesia. Le peuple qui vit dans la ville basse, entre les parois du Canyon, attend votre visite. Dans ces temps troublés, cela les rassurerait beaucoup de vous voir. Puis-je vous proposer de parcourir la ville en notre compagnie ?

— J'en serais honorée, dit Gwen.

Elle suivit Srog, son frère et ses compagnons. Le large groupe se mit en marche dans les rues de Silesia, en direction de la cité basse. En chemin, les soldats discutaient avec animation. Gwen se porta à la hauteur de Kendrick. Il semblait naturel de marcher à ses côtés, comme pendant leur enfance à la Cour du Roi. Gwen voulait cependant partager avec lui quelque chose :

— Je me sens coupable d’avoir été nommée chef, dit-elle doucement pour ne pas se faire entendre des autres. Oui, c’est ce que père voulait, mais tu es son premier fils. Et tu es un homme. Et maintenant que Erec est parti, tu es à la tête de l’Argent. Tous les soldats te respectent. Tu as combattu à leur côté. Et moi ? Qu’ai-je fait ? J’ai l’impression de n’avoir rien fait pour mériter ça. Tout ce que je suis, c’est la fille de père. Pas même sa première fille.

Kendrick secoua la tête.

— Tu ne vois pas tes propres qualités, dit-il. Tu es bien plus que ça. Père était un homme réfléchi, pas un imbécile. Il prenait ses décisions avec sagesse. Et te choisir, c’est la chose la plus sage qu’il ait faite. La force ou les prouesses militaires... Ce n’est pas ça qui fait un bon souverain. Un bon guerrier, oui, peut-être, mais pas nécessairement un bon souverain. Il ne s’agit pas de manier l’épée, ni même de s’attirer l’admiration des hommes. Cela peut éventuellement faire un bon chef, mais pas un chef d’exception. Un chef d’exception se construit dans la sagesse. Le savoir. La tempérance. La compassion. La perspicacité. Et c’est toi qui possèdes ces qualités. *Voilà* ce que père a vu en toi. C’est pour ça qu’il t’a choisie et je suis d’accord avec lui. Ne te sous-estime pas. Et ne te sens pas coupable. Je suis satisfait de mon sort. Tu le mérites et je ne désire rien de plus que te servir, que tu sois ma petite sœur ou non.

Gwen sentit une vague d’amour pour lui, comme toujours. Il savait toujours exactement quoi lui dire, depuis leur enfance.

— J’apprécie ta gentillesse, mon frère, dit-elle, mais je pense quand même que tu n’as pas eu l’attention que tu mérites et je ne l’accepte pas. Si je dois régner, je veux que tu m’aides. Je veux que tu aies une position importante. Je voudrais te nommer chef de nos forces armées. Je veux que toutes – l’Argent, la Légion, les Hommes du Roi – t’obéissent. Après tout, tu es celui en qui j’ai le plus confiance et tu serais parfait pour ce rôle. Tu es un MacGil toi aussi et les hommes seront inspirés de te voir à la cour.

— Tu n’as pas besoin de faire ça, ma sœur, dit-il d’une voix douce et humble. Je t’aime quoi qu’il arrive.

— Je sais que je n’en ai pas besoin, dit-elle, mais je *veux* le faire. Avant qu’il ne puisse ajouter un seul mot, elle se tourna vers Srog.

— Srog ! appela-t-elle.

— Oui, Madame, dit-il en se précipitant vers elle, Brom et Kolk à ses côtés.

— Je souhaite nommer mon frère Kendrick à la position de chef des forces armées, dit-elle d’un ton formel. Je demanderai à tous les généraux assemblés ici de se mettre sous son commandement. Bien sûr, vous mènerez vos hommes. Et vous les vôtres, Kolk et Brom. Mais Kendrick prendra le contrôle de l’Argent et vous serez à ses ordres. Je

réalise que mon frère est bien plus jeune que vous, mais je sais également que mon père l'aurait souhaité et je ne peux imaginer une personne plus méritante.

— Madame, c'est un choix judicieux, dit Srog. J'admire votre volonté de partager votre pouvoir. Nous nous mettrons avec joie sous le commandement de Kendrick qui est, après tout, notre meilleur guerrier et le plus courageux.

— Tout comme nous, répondirent Kolk et Brom avec cœur.

— Dans ce cas, l'affaire est réglée, dit Gwen. Kendrick, je salue ta nouvelle charge.

Kendrick baissa les yeux.

— Je suis très honoré, dit-il. Je te servirai avec ma vie.

— Comme vous l'avez toujours fait, dit Brom qui fit un pas en avant et posa une main sur son épaule.

Ils se frayèrent un chemin dans les rues pavées d'un rouge brillant, la pierre reflétant la lumière matinale. Ils s'approchaient d'une étroite et profonde allée recouverte d'arches, taillée dans la pierre, assez large seulement pour laisser passer deux personnes à la fois. À son extrémité, environ cinquante mètres plus loin, perçait la lumière du Canyon. Plusieurs soldats montaient la garde et se mirent au garde à vous à leur approche.

— L'entrée qui mène à la basse Silesia, dit Srog.

Gwen suivit ses compagnons. Tous progressèrent lentement dans l'obscurité du tunnel, éclairés par la seule lumière du Canyon à l'autre bout. Gwen eut l'impression de traverser un portail menant à un autre monde.

— Dans la haute et basse ville, nous sommes les mêmes..., expliqua Srog. Mais, d'une certaine façon, ce sont deux villes différentes. Ceux du haut descendent rarement et ceux du bas, accrochés aux flancs du Canyon, se plaisent où ils sont. Il y en a qui ont peur du vide et qui n'aiment pas passer par là. Ils disent en riant que les Silésiens du bas ont tout des chèvres de montagne ! Mais ceux qui respirent l'air du Canyon sont satisfaits de vivre ici et ne ressentent pas le besoin de visiter le « pays plat », comme ils disent.

Gwen sourit.

— En dehors de cela, poursuivit Srog, nous sommes les mêmes. Ne vous y trompez pas : si Andronicus passe à l'attaque, nous défendrons tous la cité. Si la cité haute est envahie, nous nous réfugierons dans la cité basse. C'est la force de Silesia. C'est pour cela qu'elle n'a pas été conquise en mille ans.

Ils atteignirent le bout du tunnel et Gwen se retrouva sur une petite plate-forme. Une brise froide fouetta son visage quand elle baissa les yeux vers la pente abrupte. La tête lui tourna. C'était comme se tenir au bout du ciel : devant Gwen, il n'y avait plus que le Canyon.

Elle eut l'impression de se trouver à l'intérieur même du ravin. Un pas de plus et elle plongeait vers la mort.

En contrebas, elle vit pour la première fois la basse Silesia, construite à flanc du Canyon. Cette partie de la ville était également bâtie dans l'ancienne pierre rouge, son architecture d'une beauté à couper le souffle, et débordait de flèches, parapets et maisons accrochés à la falaise. Elle dépassait de quinze bons mètres de la paroi. La ville bruissait d'activité : des gens qui se rassemblaient, du bétail, des enfants en train de jouer, tous poursuivant leurs vies ordinaires comme vivant dans une cité ordinaire et non pas accrochée à flanc de canyon, à quelques pas d'un plongeon qui les enverrait à la mort dès la première maladresse.

Gwen fit un pas en arrière, la nausée au bord des lèvres. Comment pouvait-on vivre de cette façon ?

— Ne vous inquiétez pas, tout le monde a cette sensation la première fois, sourit Srog. Il faut s'habituer. Au bout d'un moment, on ne remarque plus la hauteur.

Srog ouvrit la voie le long d'un escalier étroit et sinueux taillé dans la paroi. Gwen agrippa fermement la balustrade en descendant les marches. Elle serrait tant que les articulations de ses doigts étaient blanches. Elle tâcha de ne pas regarder en bas quand une brise la fouetta à nouveau, de façon si vive qu'elle faillit la renverser. Gwen n'avait pas peur du vide mais cette pente était si abrupte, si proche du plongeon, qu'elle ne pouvait s'empêcher de frémir. Elle ne comprenait vraiment pas comment les habitants faisaient... Et, surtout, comment pouvaient-ils laisser les enfants jouer en toute insouciance ? Elle songea qu'ils devaient être immunisés contre ce genre de crainte.

Après quelques volées de marches, ils atteignirent une plate-forme plus large, d'environ quinze mètres, munie d'une haute rampe, et Gwen se détendit enfin. Plusieurs douzaines de Silésiens attendaient pour les saluer. À mesure que le groupe descendait, ils émergeaient des allées comme surgissant des parois mêmes du Canyon. À l'image des habitants de la ville haute, ils avaient l'air chaleureux et arboraient des sourires de bienvenue. Tous regardaient Gwen avec adoration. Il paraissait évident qu'eux aussi la considéraient comme leur souveraine.

Gwen était submergée par l'émotion. Cela lui semblait tellement surréaliste : tous ces gens qui cherchaient son conseil... Elle se demanda une fois de plus si elle pourrait remplir le rôle dont ils avaient besoin. Être fille de Roi l'avait fait grandir plus que d'autres, mais elle n'avait encore que seize ans – à peine un adulte. Elle s'émerveilla que ces gens fondent en elle tant d'espoirs. Au fond, elle savait que c'était à cause de son père. Il était évident qu'ils l'avaient beaucoup aimé. Elle les aimait en retour pour cela. Tous ceux qui

avaient été loyaux envers son père méritaient son amour et son appréciation.

— Mes chers compatriotes silésiens, annonça Srog. J'ai l'honneur de vous présenter notre dame : Gwendolyn, fille du Roi MacGil, la nouvelle souveraine du Royaume Occidental de l'Anneau.

Il y eut un cri, des applaudissements et la foule se précipita vers elle. Des femmes posèrent la main sur son épaule, d'autres la serrèrent entre leurs bras et lui baisèrent la main. Des mains caressèrent sa joue et les enfants ses longs cheveux. Ils levèrent trois doigts contre leur temple avant de baisser la main en guise de salut.

Gwen se racla la gorge.

— Je suis là pour vous servir de quelque manière que ce soit, leur dit-elle en haussant la voix par-dessus le sifflement du vent. J'espère que les dieux me donneront la force de bien vous servir.

— C'est déjà le cas, Madame, cria une femme dans la foule et tous répondirent en applaudissant.

Gwendolyn fronça les sourcils, inquiète.

— Il est juste que vous sachiez ce qui nous attend, poursuivit-elle. Comme vous le savez, le Bouclier est tombé. Cela vous ne le savez peut-être pas : l'armée de Andronicus a déjà envahi l'Anneau. Ils ne mettront pas longtemps avant d'atteindre notre ville. Ils sont bien plus nombreux. Nous ferons de notre mieux pour défendre la cité, mais il faut se préparer à la guerre et à un siège.

— Madame, notre belle cité a été attaquée de nombreuses fois, dit un autre citoyen. Nous ne craignons pas la mort. Pas même celle que peut nous infliger Andronicus. Si nous tombons, nous tomberons libres. Nous ne désirons rien de plus !

Un nouvel applaudissement s'éleva de la foule, puis les Silésiens commencèrent à se disperser. Ils poursuivirent la fortification de la ville basse, couvrant les fenêtres et sécurisant les portes.

— Y allons-nous ? demanda Srog.

Ils continuèrent leur visite de la ville, à travers des séries de ruelles étroites et d'allées ou d'impressionnantes murailles, toutes bâties à l'intérieur de cette étonnante cité perchée à flanc de Canyon.

Srog les guida sous une porte surmontée d'un arc de pierre, puis le long d'une péninsule rocheuse qui formait une plate-forme naturelle de six mètres à l'intérieur du ravin.

— C'est le Point Canyon, dit Srog.

Ils marchèrent jusqu'au bout. Le vent soufflait plus violemment par ici et les bourrasques piquaient les yeux de Gwen. Elle vit que la brume portée par la brise s'enroulait autour de ses chevilles, puis elle promena son regard sur l'étendue rocailleuse. Elle se sentit minuscule devant l'immensité du lieu.

— Vous vous tenez sur le point le plus à l'ouest de l'Anneau, dit

Srog. Nous utilisons cette plate-forme comme poste de guet quand la brume n'est pas trop épaisse. D'ici, nous avons une excellente vue de la basse Silesia.

Srog se tourna pour faire face à la paroi du Canyon et Gwen l'imita. Elle eut un hoquet de surprise, émerveillée par l'impressionnante Silesia. Quelques milliers de gens allaient et venaient, d'un étage à l'autre, comme si chacun ignorait ce qui se passait au-dessus de sa tête ou sous ses pieds. Elle comprenait pourquoi cet endroit avait tenu des milliers d'années. Le lieu était imprenable.

— Madame, dit Srog, au nom de mon peuple, avant que la bataille ne commence, nous aimerions connaître votre position concernant la reddition.

Gwen se tourna et vit les visages s'assombrir.

— Nous sommes tous d'accord, je pense, pour dire que c'est une situation exceptionnelle, dit Srog. Nous avons plusieurs milliers de très bons guerriers prêts à se battre jusqu'à la mort, mais ils devront affronter un million d'hommes. Même les meilleurs guerriers ont leurs limites. Nous pouvons les retenir, peut-être. Mais combien de temps ?

— Assez longtemps peut-être pour que Thor et les autres reviennent avec l'Épée ? demanda Gwen.

Les autres s'entrecroisèrent, sceptiques.

— Bien sûr, Madame, dit Brom, nous aimons tous Thor comme un fils. Nous faisons confiance à son courage. Mais, peu importe le respect que nous lui portons, nous savons que ses chances de revenir sont infimes. Nous sommes des guerriers, nous avons la tête sur les épaules et nous devons nous préparer à l'imprévu.

— Madame, nous serons avec vous quoi que vous décidiez, dit Srog, mais nous devons savoir. Avez-vous l'intention, à un certain point, de rendre la ville à Andronicus ?

— Ce serait faire preuve de naïveté, interrompit Kendrick. Nous connaissons tous la réputation de Andronicus. Il tue tout le monde. Se rendre, c'est lui donner la possibilité de nous massacrer. Ou, au mieux, de devenir ses esclaves. Il est sans pitié.

— Si nous le laissons contrôler la cité et le Royaume Occidental, dit Kolk, il pourrait accepter un marché. Et si nous ne nous rendons pas, nous finirons morts ou esclaves quoi qu'il arrive.

Gwen écoutait leurs arguments et se sentit écrasée par le poids de la décision. Elle ne voulait pas faire d'erreur. Il semblait pourtant que, quoi qu'elle fasse, le choix ne serait pas juste. Dans un cas comme dans l'autre, des gens mourraient.

— Srog, dit-elle en se tournant vers lui, c'est peut-être la cour de mon père mais Silesia est *votre* cité. Ce sont vos gens. Vous avez vécu avec eux et combattu avec eux toute votre vie. Je veux connaître votre

avis d'abord. Ce que vous pensez. Quelle idée les Silésiens ont-ils de la reddition ?

Srog baissa les yeux, l'air grave, et se frotta la barbe.

— Les Silésiens sont des gens chaleureux, mais ils sont aussi très fiers. Nous ne nous sommes jamais rendus, pas une seule fois dans toute l'histoire de l'Anneau. Ils ne savent même pas ce que ça implique.

Il soupira.

— Ils vous suivront, Madame, quoi que vous fassiez, mais ils ne voudraient pas vous voir capituler pour eux. Ils attachent de l'importance à la vie, mais plus encore à l'honneur.

— Et Kendrick, dit-elle en se tournant vers lui. Qu'est-ce que tu en penses ?

Kendrick fronça les sourcils et balaya le Canyon du regard.

— Une décision difficile, dit-il. D'un côté, il est bien vu d'être téméraire. D'un autre côté, personne ne veut d'un souverain inflexible qui sacrifie son peuple par fierté. Souviens-toi de ce que j'ai dit : un souverain est différent d'un soldat.

— Qu'aurait fait notre père ? demanda Gwen.

Kendrick secoua la tête lentement.

— Père était un homme têtu et fier. Il était plus un guerrier qu'un roi. La décision que tu dois prendre n'est pas celle d'un guerrier mais d'un chef. Ce qui compte, c'est ce que *toi*, tu ferais.

Gwendolyn sentit le poids de ses mots. Elle s'éloigna du groupe, fit quelques pas, jusqu'au bord, et contempla le Canyon.

Debout devant le panorama, elle se mit à réfléchir. Les mots de Kendrick résonnaient dans sa tête. Ils étaient justes. Il fallait qu'elle cesse de s'inquiéter et de se demander ce que feraient les autres ou ce qu'ils décideraient. Il fallait qu'elle cesse de se sentir investie d'un pouvoir qu'elle ne méritait pas. Elle pensa à toutes ses années d'étude à la Maison des Érudits. Elle pensa aux guerres qu'elle avait étudiées, aux sièges sur lesquels on l'avait interrogée. Elle songea aux Annales des MacGils, à l'histoire de l'Anneau. Elle rappela à ses souvenirs des histoires de reddition et de sièges prolongés. Elle avait lu des anecdotes parlant de capitulations qui s'étaient bien passées... mais beaucoup avaient connu une fin tragique et aucun de ces envahisseurs n'était aussi impitoyable que Andronicus.

Gwendolyn se souvint aussi des souverains qu'elle avait étudiés, ceux qui avaient réussi et ceux qui avaient échoué. Elle comprit qu'être un bon chef ne signifiait pas toujours prendre la décision la plus logique mais parfois la décision la plus noble, la plus honorable pour le peuple. Elle ferma les yeux, appelant de ses vœux la sagesse de son père pour l'aider à faire le bon choix.

Elle sentit alors un élan de force la traverser et tout s'éclaira. Elle

n'était plus seule : le sang de six rois MacGil courait dans ses veines. Elle était une MacGil, comme ses prédécesseurs. Qu'elle soit une femme, cela ne la diminuait pas.

Elle se tourna et fit face au groupe, les yeux brillants d'une féroce détermination.

— Nous mourrons peut-être tous ici, dit-elle d'une voix éclatante d'assurance, mais nous ne capitulerons pas. Nous ne capitulerons jamais. C'est ce que nous sommes. Et ce que nous sommes est plus important que la manière dont nous mourrons.

Les hommes la dévisagèrent, le visage empreint d'un nouveau respect et même d'émerveillement. Tous hochèrent gravement la tête et elle vit qu'ils étaient d'accord. Elle sut également en lisant leurs regards qu'ils avaient enfin trouvé leur véritable souverain.

CHAPITRE TREIZE

Thor et ses frères de Légion marchaient depuis des heures sur le chemin étroit qui s'éloignait de la jungle et menait sous des cieux désertiques. Krohn courait à leurs côtés. Tous suivaient le garçon. Thor avait été surpris par le brusque changement de paysage : d'abord une jungle inextricable puis, au détour du sentier, rien d'autre que le ciel ouvert devant eux, dominé par un soleil brûlant. Ils étaient partis aux premières lueurs sur l'ordre du vieillard : il ne fallait pas risquer de se faire repérer par une patrouille impériale en voyageant à une heure trop tardive. Le garçon avait tenu à les accompagner malgré les recommandations de son grand-père. Il avait insisté pour les mettre sur la bonne piste.

Enfin, après des heures de marche, le groupe atteignit un embranchement : la route se subdivisait et partait dans trois directions différentes.

— Vous voyez, c'est pour ça que je devais venir avec vous, dit le garçon à ses hôtes essoufflés. C'est le quatrième carrefour que l'on croise. Chaque fois, c'est plus déroutant. Je ne voulais pas que vous vous retrouviez sur le mauvais chemin. Si vous l'aviez fait, vous seriez déjà morts. Dans cette plaine désertique, il y a des monstres dont vous n'avez pas idée.

Le garçon soupira.

— Mais là, c'est le dernier. Je peux faire demi-tour et vous laisser continuer. Suivez bien le chemin sur la droite. Il mène à Esclaville. Bonne chance !

Tous le remercièrent avec chaleur et Thor posa la main sur son épaule.

— Nous avons une dette envers toi. Tu nous as montré beaucoup de gentillesse, dit-il. Tu nous as sauvé la vie hier, à nous, des étrangers, en nous ramenant à la maison de ton grand-père... Et maintenant, de nouveau, en nous mettant sur le bon chemin. Comment te remercier ?

Le garçon haussa les épaules avec humilité.

— Il est inutile de me remercier, dit-il. J'aime bien la compagnie. On se sent seul par ici. En plus, je déteste l'Empire et ça me plairait que l'Anneau repousse Andronicus et que vous soyez libres. Moi aussi, j'aimerais bien être libre. J'ai horreur de me cacher.

— Nous tâcherons d'y parvenir et de faire mieux encore, dit Thor, mais il doit bien y avoir quelque chose que nous puissions faire pour toi ? N'importe quoi ?

Le garçon baissa les yeux.

— Eh bien, il y a une chose, dit-il d'un ton hésitant. J'ai toujours

rêvé de m'engager dans la Légion. Je sais que je suis trop jeune pour le moment. Et trop petit. Mais si vous survivez, si l'Anneau survit, peut-être qu'un jour, je pourrai vous retrouver et vous me laisserez tenter ma chance. C'est tout ce que je demande. Je sais que je suis petit, mais je lance un javelot mieux que personne.

Thor sourit au garçon.

— Tu as un grand cœur, dit-il. Et j'avais la même taille que toi il n'y a pas si longtemps. Ça ne m'a pas empêché de rejoindre la Légion. Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas. N'est-ce pas, mes frères ? demanda Thor en se tournant vers ses compagnons.

Tous hochèrent la tête avec enthousiasme.

— Il a plus de cœur que la moitié de la Légion, dit Reece.

— Nous nous assurerons qu'ils te prennent au sérieux, dit O'Connor. C'est le moins que nous puissions faire.

Le garçon sourit de toutes ses dents.

— Dis-moi, mon garçon, dit Thor, quel est ton nom ? Tu ne nous l'as jamais dit.

Le garçon lui jeta un regard oblique.

— Je n'en ai pas, répondit-il. Ce n'est pas la coutume de donner des noms dans l'Empire. Nous sommes tous esclaves du grand Andronicus. Donner un nom à quelqu'un est passible de mort. Certains d'entre nous se donnent des noms, des noms cachés que l'on garde à l'intérieur. Mais nous n'avons pas le droit de les révéler à quiconque.

— Tu peux nous dire le tien, dit Thor. Nous jurons de le garder secret.

Le garçon les dévisagea un par un, hésitant, et Thor lut la peur dans son regard. Enfin, il se racla la gorge et dit :

— Ario.

D'un geste vif, le garçon tendit la main pour serrer celle de Thor, puis fit volte-face et partit en courant sur la route, en direction de la jungle.

— Rappelez-vous, cria-t-il, ne vous éloignez pas du chemin. Vous apercevrez bientôt la ville. Soyez prudents !

Sur ces mots, il fila et disparut au loin.

Thor échangea un regard avec ses compagnons et tous se remirent en route, en suivant le chemin avec précaution.

Les heures succédèrent aux heures et le deuxième soleil s'éleva jusqu'à devenir insupportablement chaud, alors qu'ils progressaient toujours plus loin dans le désert. Laissé seul dans la monotonie de ses pensées, Thor se demandait comment tout cela finirait. Les traces de pas des voleurs étaient particulièrement visibles à présent, imprimées dans la terre aride – le garçon les avait pistées tout le long de la route. Thor commençait à prendre de l'assurance en songeant qu'ils étaient enfin sur leurs talons. Avec un peu de chance, ils atteindraient la ville

à temps, attraperaient les voleurs avant leur arrivée, se débrouilleraient pour récupérer l'Épée et la ramèneraient à la maison avant qu'il ne soit trop tard.

Comme ils marchaient, les jambes de Thor tremblaient et lui semblaient de plus en plus lourdes. Enfin, au détour d'un virage, le paysage descendant en pente douce lui offrit une vue imprenable d'Esclaville. Elle s'étendait là, débordant sur l'horizon, la ville la plus vaste que Thor ait jamais vue, basse, plate, étirée sur des kilomètres à la ronde. Impossible d'en apercevoir les limites. De loin, elle avait une couleur gris-vert et ses milliers de structures enchevêtrées lui donnaient un air très industriel et ouvrier.

Entre ses bâtiments travaillaient des milliers d'esclaves, entassés dans les rues comme autant de fourmis industrielles. Même d'ici, Thor voyait qu'ils étaient enchaînés les uns aux autres et des milliers de maîtres d'œuvre portant la livrée impériale surveillaient les travaux au son du fouet. Ça et là, de brusques lueurs éclairaient la cité et Thor aperçut d'étranges flammes surgissant du sous-sol. La cité s'étalait dans le désert comme une tache d'huile et Thor fut surpris de constater qu'aucune muraille ne la protégeait.

— Pas de portes, ni de murs, observa-t-il.

— Ils n'ont pas peur que les esclaves prennent la fuite, dit Reece.

— Où iraient-ils, dans cet endroit damné ? enchaîna Elden.

— Ils n'en ont pas besoin, dit Conval. Ils sont tous enchaînés. Ils ne pourraient pas fuir s'ils essayaient.

— Sans parler des soldats, ajouta Conven. Ils sont aussi nombreux que les esclaves.

— En plus, ils n'ont pas besoin de murailles pour se défendre, dit O'Connor, car personne n'est assez stupide pour les attaquer. Ils sont des milliers ici, tous dévoués à l'Empire. Et rien d'autre sur des kilomètres à la ronde.

— Pourquoi les voleurs amèneraient-ils l'Épée dans cet endroit ? demanda Elden.

Thor étudia le sol et vit que les traces se dirigeaient bien dans la direction de la ville.

— Ça n'a pas de sens, dit Reece.

Thor haussa les épaules.

— Comme le garçon l'a dit, ce n'est peut-être qu'une étape. Ils vont peut-être ailleurs.

Comme un seul homme, ils se remirent en route vers la cité, chacun en alerte, la main sur le pommeau de son épée.

— Nous serons vite repérés, dit Reece. Vous voyez ce gros rocher, là ? Nous devrions passer par là et rester dans l'ombre. Autrement, ils nous verront.

— Mais le garçon nous a dit de rester sur la route ! s'exclama

O'Connor.

Reece haussa les épaules.

— Nous ne serons pas si loin du chemin. Et je préfère tenter ma chance dans ce désert plutôt qu'affronter l'Empire.

Thor sentit que tous attendaient qu'il prenne la décision finale. Il comprenait les deux points de vue. Ce n'était pas un choix facile.

Finalement, il hocha la tête.

— Rester sur le chemin, c'est la mort assurée, dit-il. Le rocher est plus sûr. Allons-y.

Ils se faufilèrent sous l'arête de l'affleurement rocheux pour ne pas se faire repérer. Ils approchèrent lentement de la ville. Alors qu'ils se trouvaient à quelques centaines de mètres à peine, ils commencèrent à entendre les pleurs et les gémissements des esclaves qui souffraient sous les coups des soldats impériaux. La cité bruissait des claquements du fouet, de l'explosion des flammes et des cris de toutes parts.

En s'approchant, Thor aperçut des structures métalliques piquées dans le sol. Les esclaves, retenus par d'épaisses menottes de fer, guidaient ce qui semblait être des appareils de minage dans des puits. Ils frappaient le sol, encore et encore. Quand ils creusaient assez profondément, des flammes surgissaient.

— Que font-ils ? demanda Conval.

— On dirait qu'ils minent quelque chose, dit Elden.

— Mais quoi ?

Tous haussèrent les épaules, incertains.

Avant qu'ils ne puissent faire un pas de plus, O'Connor poussa un cri et tous se tournèrent vers lui. Thor baissa les yeux. Une main longue et osseuse avait surgi du sable pour attraper le mollet de O'Connor. Elle enroula ses serres autour de sa cheville et le tira violemment pour l'entraîner dans le sable.

Thor fut le premier à réagir. Il tira son épée et trancha le poignet de la créature. Un cri strident se fit entendre sous leurs pieds, étouffé par le sable. Le bras se retira mais la main coupée resta accrochée au mollet de O'Connor qui hurlait. Krohn grogna, fit un bond et la mordit. La main lâcha prise et fila dans le sable avant de plonger à son tour.

Les garçons échangèrent un regard d'épouvante.

Ils n'eurent pas le temps de réfléchir, car le répit fut de courte durée : d'autres mains surgirent du sable, par douzaines, tout autour d'eux, et Thor comprit pourquoi le garçon leur avait conseillé de ne pas quitter la route.

Thor sauta de côté quand une main fondit vers sa jambe. Il marcha dessus et la piétina avec le talon sa botte. Une autre fit surface et lui gratta la cheville.

— Courez ! dit Thor. Au chemin !

Comme un seul homme, ils se mirent à courir, brandissant leurs épées, en esquivant de leur mieux les bras tendus. La jambe de Thor l'élançait : elles l'agrippaient de toutes parts ! Krohn grognait et bondissait, en claquant des dents dès qu'une main sortait du sable et faisait mine de l'attraper.

Ils sautillaient plus qu'ils ne couraient quand ils retrouvèrent enfin le chemin. Ils se trouvaient maintenant à quelques pas seulement de la ville.

Ils ne ralentirent pas l'allure : mieux valait entrer dans la ville aussi vite que possible avant de se faire repérer. Thor mena le groupe vers une allée étroite entre deux bâtiments : l'endroit grouillait d'esclaves mais il n'y avait pas un soldat.

Les ouvriers interrompirent le travail et le fracas de leurs outils finit par s'arrêter. Tous se tournèrent vers le groupe d'un air émerveillé. Ils étaient bouche bée : visiblement, ils n'avaient jamais vu d'hommes libres par ici.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux.

Thor se tourna vers l'homme qui avait parlé : un grand gaillard au visage couvert de terre, appuyée sur sa pioche, qui détaillait le groupe. Par douzaines, les esclaves s'approchèrent.

— Nous venons de l'Anneau, dit Thor. Nous sommes en mission : nous devons retrouver quelque chose qui nous a été volé. Nous poursuivons une douzaine d'homme qui transportent une épée. On nous a dit qu'ils sont passés par là. Les avez-vous vus ?

L'esclave secoua la tête.

— Vous avez fait une grave erreur en venant ici, dit-il d'une voix grave comme de plus en plus de ses compagnons se pressaient autour du groupe. Vous ne partirez pas vivants. Personne ne sort d'ici vivant. Les troupes impériales sont partout. Il n'y a pas d'échappatoire.

— Libérez-nous ! cria un autre esclave.

— Oui, libérez-nous ! renchérit un autre en levant ses chaînes d'un air désespéré. Ou nous alerterons les gardes !

Thor tira son épée, imité par les autres.

— Je vous l'interdis ! prévint Reece.

— Nous vous libérerons si vous nous dites où sont allés les hommes avec l'Épée, dit Thor.

— Nous ne vous craignons pas, dit le grand gaillard en les fusillant du regard. Savez-vous ce que nous minons ici ? Du feu !

— Du feu ? répéta Thor qui ne comprit pas.

L'esclave se saisit de sa pioche et frappa le sol, encore et encore. Au bout de quelques secondes, une explosion de flammes perça les airs et la grande structure métallique brilla d'un éclat orangé.

— Ce sont des mines de feu, dit un autre esclave en s'approchant d'un air de défi. L'un des pires endroits pour un esclave de l'Empire. Il

n'y a rien que vous ou vos épées puissiez nous faire de plus terrible. Alors, libérez-nous. C'est votre dernière chance. Si vous ne le faites pas, nous appellerons les gardes !

Thor hésita.

— Ne fais pas ça, dit Elden.

— Si tu les libères, dit Reece, il y aura une agitation et nous serons repérés.

— Libérez-nous ! cria le groupe d'esclaves, de plus en plus fort.

Thor et les autres commençaient à s'inquiéter. Au loin, ils virent que plusieurs gardes s'approchaient.

— GARDES ! cria un esclave

— GARDES ! répéta un autre.

— Courez ! cria Thor pour éviter la confrontation. Par ici !

Le groupe se précipita dans une allée. Ils se faufilèrent dans Esclaville, passant devant des rangées d'esclaves qui, tous, interrompirent leur travail pour les dévisager. Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et son cœur manqua un battement : des douzaines de soldats impériaux les poursuivaient.

Un cor sonna et des renforts les rejoignirent, venus de toutes parts.

Ils furent rapidement encerclés, les rangs des soldats se refermeraient bientôt sur eux. Il n'y avait pas d'échappatoire.

— Par ici ! dit une voix.

Thor se tourna et aperçut une jeune esclave solitaire, enchaînée à un poteau, qui faisait de grands gestes dans leur direction. Elle avait de longs cheveux noirs emmêlés, un beau visage terreux et de grands yeux noirs désespérés. Elle souleva une trappe métallique dans la terre et les enjoignit de venir.

— À l'intérieur, vite ! cria-t-elle. Je vais vous cacher.

Thor consulta du regard ses compagnons qui semblaient sceptiques, mais les soldats s'approchaient et ils n'avaient pas le choix. Il ne voulait pas affronter un millier de troupiers – surtout pas ici, dans ce quartier fermé, un endroit qu'il ne connaissait pas. Il fallait faire confiance à la fille.

Thor hocha la tête et tous se précipitèrent dans le compartiment ouvert, plongeant tête la première, Krohn derrière eux. Thor se sentit tomber dans un puits étroit et ses compagnons s'entassèrent au-dessus de lui comme des sardines en conserve. La fille referma la trappe avec fracas, les enfermant dans l'obscurité.

Krohn se logea contre Thor et il devint difficile de respirer. Le cœur de Thor battit à tout rompre : il ne pouvait s'empêcher de se demander s'ils n'étaient pas tombés dans un piège. Peut-être avait-il été idiot de faire confiance à la fille.

Les sons au-dessus d'eux leur parvenaient étouffés et Thor entendit la fille marcher sur la trappe métallique, puis des douzaines de soldats

lancés en pleine course. Au bout de quelques secondes, tout devint silencieux et la fille leva à nouveau la trappe.

La porte métallique s'ouvrit lentement, laissant une lumière crue couler sur le groupe, et Thor entrevit le visage de la fille qui leur faisait signe de se lever rapidement. Tous crapahutèrent pour s'extirper et la fille les mena dans une ruelle sombre, ses poignets toujours menottés de fer lourd.

— Libérez-moi, dit-elle en ouvrant des yeux sauvages et désespérés. Brisez mes chaînes !

Thor la dévisagea : elle était grande, large et osseuse, presque de la taille de Elden, une fille aux traits banals et aux grands yeux noirs. Elle était couverte de terre et semblait animée d'une étrange folie, ainsi que d'une force intérieure que Thor avait rarement rencontrée chez une fille. Cependant, elle paraissait aussi rusée et un peu louche. Thor n'était pas sûr de lui faire totalement confiance. Visiblement, elle était douée pour la survie.

— Et pourquoi ferions-nous ça ? demanda Elden d'un ton ferme. Elle leva les yeux vers lui et le toisa. Il lui renvoya son regard.

— Parce que je vais vous faire sortir de là ! dit-elle. Personne ne connaît la ville mieux que moi. Si vous ne me suivez pas, vous vous ferez sans doute attraper et vous serez réduits en esclavage. Mais, moi, je connais un chemin. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Vous me faites confiance ?

Thor secoua la tête.

— Nous sommes sensibles à ton offre, mais nous ne sommes pas venus ici pour repartir, dit-il. Nous cherchons une épée et le groupe d'hommes qui la transporte.

— Je sais où ils sont allés, dit-elle.

Tous écarquillèrent les yeux.

— Et comment saurais-tu ça ? demanda Conval.

— Ce sont des voleurs, dit-elle, comme moi. Rien de tel qu'un voleur pour suivre un autre voleur.

Les garçons s'entregardèrent, surpris par son honnêteté.

— Je peux vous montrer le chemin, ajouta-t-elle. Ils ne sont plus là, ils ont quitté la ville.

Elden plissa les yeux, méfiant.

— Pourquoi ne nous dis-tu pas plutôt par où aller et nous partirons, dit-il.

Thor lut quelque chose dans l'expression de Elden qu'il n'avait encore jamais vu chez lui : il semblait plus que simplement curieux, cette fille l'intéressait.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, dit-elle. Je viens avec vous ou vous n'allez nulle part.

— Pourquoi veux-tu venir avec nous ? demanda-t-il

— Je veux partir d'ici, dit-elle, et c'est ma chance.

— Et comment te faire confiance ? À toi, une voleuse ? intervint Reece.

— Vous ne pouvez pas, répondit-elle, mais il va bien falloir faire confiance à quelqu'un. Libérez-moi maintenant ! demanda-t-elle en regardant de chaque côté de l'allée comme un garde passait en courant. Sinon je n'aurais pas de remords à vous regarder mourir ici.

Elden lui jeta un long regard dur.

— Moi je dis, libérons-là, dit-il.

— Et mettre nos vies entre les mains d'une gamine esclave ? grogna O'Connor. Une voleuse ? Elle pourrait nous mener dans un piège.

— Peut-être qu'elle ne sait même pas où se trouve l'Épée, ajouta Conval.

— Quel choix avons-nous ? demanda Reece.

Tous se tournèrent vers Thor qui se racla la gorge.

— Selon moi, dit-il, elle vient de nous sauver la vie. Elle n'était pas obligée. Nous devons trouver l'Épée et elle dit qu'elle sait où elle se trouve. C'est le meilleur choix que nous ayons, c'est-à-dire pas grand-chose. Voleuse ou non, esclave ou non, nous devons lui faire confiance.

Thor fit un pas en avant pour s'approcher d'elle et leva son épée.

— Si tu nous mènes en sécurité et sur la piste des voleurs, dit Thor, je promets de te protéger. Si tu nous trahis, je promets de te tuer.

— Je n'ai pas besoin de ta protection, siffla-t-elle d'un air de défi. Assez discuté, sortez-moi d'ici.

Elden fit un pas en avant, leva son épée et l'abattit d'un seul coup. Avec un claquement métallique, sa lame brisa la chaîne.

— Suivez-moi ! dit-elle sans perdre un instant, en se lançant dans une course folle entre les allées tortueuses et étroites de la ville.

Thor et les autres n'attendirent pas une seconde. Ils coururent sur ses talons entre les virages, filant entre les ruelles, toujours plus loin dans Esclaville. Des groupes d'esclaves, enchaînés les uns aux autres, se retournèrent sur leur passage, tendirent les mains, crièrent dans leur direction, essayant de les attraper, de les arrêter... Mais le groupe allait trop vite.

La fille était incroyable et devait avoir une carte dans la tête. Il était évident qu'elle connaissait chaque recoin de la ville et prenait des virages serrés pour s'enfiler dans des allées que Thor remarquait à peine. Les six hommes tâchaient de ne pas s'éloigner les uns des autres et Krohn restait aux côtés de Thor, comme ils se faufilaient à travers la ville. L'air était chaud et chargé de poussière. Les rues bruisaient de

cris, du claquement des fouets et des machines. Sur leur passage s'élevait également la clameur des esclaves qui les regardaient et les appelaient.

Soudain, un maître d'œuvre de l'Empire fit claquer son fouet et toucha la fille dans le dos. Elle poussa un cri de douleur, tituba et tomba sur le ventre.

— Retourne au travail, esclave ! hurla-t-il.

Elden, rouge de colère, ne prit même la peine de ralentir, leva son épée et l'abattit sur l'homme. Celui-ci aperçut son assaillant à la dernière seconde et ses yeux s'écarrillèrent de peur. Il n'eut pas le temps de réagir. Elden lui coupa la tête, sans même ralentir. Il tendit la main et attrapa au passage la fille par le bras pour l'aider à se relever.

Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que des soldats se rassemblaient à nouveau dans leur sillage. Devant eux, les limites de la ville apparaissaient. Une large étendue vide s'étalait derrière les derniers bâtiments. Dès qu'ils s'engageraient dans ce désert, ils deviendraient une cible facile pour les tireurs – surtout avec ce contingent derrière eux.

Thor se porta à la hauteur de la fille qui reprenait son souffle.

— Tu nous mènes hors de la cité, dans une plaine ! hurla-t-il. Nous serons exposés ! Comment pouvons-nous leur échapper ?

— Ce n'est pas une plaine, dit-elle en cherchant son souffle. Crois-moi.

Tous débouchèrent en courant dans l'étendue désertique. Thor ne comprenait pas ce qu'elle avait voulu dire, mais il n'avait pas le choix : il fallait lui faire confiance.

Ils la suivirent dans la plaine. Thor se demandait quelle astuce la fille gardait dans sa manche, quand, soudain, une haute flamme surgit du sol à côté de lui et brûla sa manche. Il sauta de côté, l'évitant à peine, et continua de courir.

— Qu'est-ce que c'était ? cria-t-il.

— Des champs de feu ! répondit-elle. Regarde autour de toi. Tu vois des troupes impériales ?

Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que les soldats s'étaient arrêtés et se tenaient à la limite de la ville, hésitants, incertains.

— Ils ne sont pas assez fous pour nous suivre ! hurla la fille.

Avant qu'elle ne puisse finir sa phrase, une autre flamme perçait l'air, près de O'Connor qui poussa un cri, touché à l'avant-bras. Il tapota sa manche pour éteindre le feu.

— Où nous emmènes-tu ? cria-t-il à la fille.

— C'est notre seule chance d'en sortir ! répondit-elle. Et c'est le chemin qu'ont pris les voleurs !

Thor jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule. Une poignée de soldats se décidait à les suivre. Sous ses yeux, l'un d'eux mit le pied sur une explosion de flammes et hurla avant de s'effondrer, mort.

Les feux surgissaient autour d'eux, de plus en plus souvent à mesure qu'ils couraient. Thor zigzaguait en priant pour qu'ils sortent vivants de ce champ de mines. Ses compagnons faisaient de même, tout comme Krohn qui gémissait et grognait, claquant des dents en direction des explosions. Une flamme le toucha à la jambe et il gémit, fit un écart, mais continua de courir.

— Quand est-ce que ça s'arrête ? hurla Thor à la fille.

Un cri se fit entendre : un autre soldat tomba mort, brûlé vif.

— Là ! cria la fille en pointant le doigt. Tu vois ça, au loin ?

Thor scruta l'horizon et vit qu'un torrent se profilait.

— C'est notre porte de sortie, cria-t-elle, si on peut y arriver.

— Notre porte de sortie ? demanda Thor, sans comprendre.

Ce plan était encore plus fou qu'il ne le pensait : les eaux du fleuve semblaient déchaînées, chargées d'écume. Vraiment, il ne comprenait pas comment ces rapides pourraient être plus sûrs qu'un champ de feu.

Malheureusement, ils n'avaient pas le choix. La fille accéléra l'allure et ils l'imitèrent. Thor pria de toute son âme pour qu'une balle de feu ne le consume pas avant d'atteindre le torrent. Il tâcha de courir le plus vite possible et le plus légèrement.

Son visage était noir de suie quand ils s'approchèrent de la rivière. Ils se trouvaient à trois mètres à peine et le bruit de son flot torrentiel était assourdissant – quand soudain un mur de flammes s'éleva devant Thor. Il n'eut pas le temps de ralentir.

Il leva les bras devant son visage, consumé par le feu, et poussa un hurlement. Il courut avec ses dernières forces et sauta dans le courant enragé.

CHAPITRE QUATORZE

Le seigneur Kultin parcourait les couloirs de pierre de la Cour du Roi, l'air déterminé, flanqué d'une douzaine de ses soldats, pressé de trahir Gareth, de lui couper la gorge et de prendre le trône.

Kultin avait attendu son heure bien trop longtemps. Il avait supporté les absurdités de Gareth parce qu'il payait bien et parce que le Bouclier les protégeait. Pendant un temps, il avait semblé que Gareth régnerait pour toujours. À présent, Andronicus prenait d'assaut l'Anneau et les jours de Gareth étaient comptés. Kultin le savait : son heure était venue. Il avait d'abord prévu de l'abandonner simplement, mais ce roitelet pathétique et faible lui donnait envie de vomir. Kultin serait meilleur que lui et c'était exactement ce dont la Cour du Roi avait besoin aujourd'hui. Pas de Gareth, ni de sa sœur, ni d'aucun MacGil – mais de lui, le seigneur Kultin, un homme, un vrai, un mercenaire qui prendrait le trône par la *force*, à la manière des souverains de jadis. Kultin sentait qu'il était temps de s'inspirer des anciennes traditions. Après tout, qui méritait plus de régner que celui qui prenait le trône non par droit d'héritage mais par la force ?

Kultin accéléra l'allure, pressé de voir l'expression de cette petite fouine de Gareth quand le chef de son armée privée entrerait dans sa chambre et défierait ses ordres, quand il le jetterait à bas du trône et le tuerait. Kultin laisserait peut-être Gareth le supplier un moment... Mais cela ne changerait rien. À la fin, Kultin ferait ce que tous à la Cour du Roi désiraient secrètement : il tuerait le Roi.

Kultin prit une grande inspiration, savourant presque déjà la bouffée de pouvoir qui l'envahirait. Il serait Roi. Lui. Roi. Il changerait tout à la Cour. Il rassemblerait tous les soldats, qui se réjouiraient sans doute d'avoir pour chef un vrai guerrier. Il fermerait les murailles et préparerait une solide défense contre Andronicus. Il le chasserait de l'Anneau et alors lui, Kultin, serait maître suprême de tout le territoire.

Kultin ouvrit à la volée la haute porte à double linteau sous un arc brisé, qui menait aux appartements du monarque. Sans aucun doute, il le trouverait assis sur son trône, comme toujours. Il était tellement pressé de lire la surprise et l'horreur dans son regard !

Mais, quand il pénétra sur le seuil, il sut immédiatement que quelque chose clochait. Il n'en crut pas ses yeux.

Personne.

Impossible ! Kultin avait fermé tous les accès qui auraient pu permettre à Gareth de s'échapper. L'homme ne pouvait pas avoir simplement disparu. Et comment avait-il su ce qui allait arriver ?

Kultin fouilla la pièce au pas de course et l'aperçut : là, dans la

cheminée, un passage entrouvert.

Kultin s'empourpra de contrariété. Gareth s'était échappé. Il avait trouvé le moyen de se faufiler hors du château. Il avait su. Il l'avait dupé.

Kultin poussa un cri de frustration : il savait que Gareth était déjà loin, hors de sa portée. Il se tourna vers la fenêtre. Il voyait ses rêves filer.

Il aperçut alors au loin, par la fenêtre, une chose qui l'inquiéta plus encore. N'y croyant pas, il plissa les yeux pour scruter le paysage. Il avait vu juste ! Son cœur manqua un battement. Pour la première fois de sa vie, il sut ce qu'était la peur. La véritable peur.

En contrebas, un grand cri se fit entendre, alors que l'armée de Andronicus surgissait soudain par les portes ouvertes de la ville, massacrant tout individu. Ils se déversèrent par milliers, comme de l'eau faisant exploser un barrage, une vague massive de destruction.

Derrière eux, emplissant l'horizon, un million d'hommes pullulaient comme autant de fourmis.

Avant que Kultin ne prenne la mesure de ce qui se passait, avant qu'il ne puisse donner ses ordres à ses hommes ou même tirer son épée, un soldat solitaire leva brusquement les yeux et l'aperçut à sa fenêtre. Il jeta sa lance.

Elle fusa dans les airs et transperça la gorge du seigneur Kultin de part en part.

Kultin resta bouche bée, porta les mains à son cou par lequel le sang se mit à jaillir comme une fontaine. Il chavira et bascula à travers la fenêtre.

Il dégringola. Au dernier instant, il se demanda, vraiment, comment Gareth avait bien pu s'échapper.

CHAPITRE QUINZE

Erec franchit en trombe les portes de Savaria sur le dos de Warkfin, Alistair cramponnée à lui. Le Duc, Brandt et plusieurs chevaliers surgirent à leur tour. Ils ne s'étaient pas arrêtés une seconde depuis leur funeste rencontre avec les monstres sur le champ de bataille. Comme Erec jetait un coup d'œil derrière son épaule, il vit qu'ils les poursuivaient encore. Ils étaient presque aussi rapides à la course que les chevaux.

— SONNEZ LES CORS ! cria le Duc. FERMEZ LES PORTES !

Les herse de fer s'abattirent dans le dos du dernier homme, frappant le sol avec un bruit sourd.

Leur entrée mouvementée dans la cité provoqua un mouvement de panique. Des cors sonnèrent l'un après l'autre et les habitants se mirent à courir dans les rues, se précipitèrent chez eux, barrant les portes et les volets. Des troupes survinrent de tous côtés et prirent position le long des murs, sur les parapets, derrière les portes principales. Le Duc aboya ses ordres.

Erec conduisit Alistair jusqu'au château, s'arrêtant seulement pour l'aider à mettre pied à terre. Il lui adressa un regard sincère, serrant sa main entre les siennes.

— Tu m'as sauvé la vie, dit-il. Maintenant, je vais sauver la tienne. Je t'implore : reste entre les murs du château jusqu'à ce que ce soit réglé. S'il te plaît, écoute moi. Ces créatures sont des sauvages.

Sur ces mots, il fit volter son cheval et l'éperonna, rejoignant au galop son ami Brandt. Les deux hommes vinrent soutenir les forces du Duc, devant les portes.

Tous attendirent, sur le qui-vive, montés sur leurs destriers, les soldats alignés par douzaines face aux herse de fer et aux anciennes portes en chêne. Erec leva les yeux et constata que des centaines d'hommes prenaient également position sur les parapets, tout autour de la cité. Les créatures chargeaient en direction de la ville et Erec savait que la défense serait difficile.

— Combien de temps penses-tu que les portes tiendront ? demanda Brandt.

Erec haussa les épaules et examina le bois ancien. Si les portes avaient dû résister à un adversaire ordinaire et humain, il aurait su dire. Contre de telles créatures, difficile de savoir.

— Ces portes ont résisté au temps ! dit le Duc fièrement.

Avant qu'il ne puisse terminer sa phrase, il fut interrompu par un grondement, comme celui d'une charge d'éléphants, puis un craquement retentit. Erec n'en crut pas ses yeux : les portes en chêne – haute de trois mètres et moitié moins épaisses – furent arrachées de

leurs gonds. Il ne resta plus entre eux et les créatures que les herse de fer.

Les monstres soulevèrent les morceaux de porte comme si c'étaient des jouets et les jetèrent par-dessus leurs épaules, avant de s'élancer sur les grilles. Par centaines, ils se rassemblèrent, poussant leurs visages hideux et grimaçants et leurs griffes entre les barreaux qu'ils commençaient déjà à tordre.

— Vous disiez ? demanda Brandt au Duc qui restait bouche bée et rouge de honte.

Ce dernier se reprit :

— ARCHERS ! cria-t-il.

Erec n'attendit pas les ordres. Il avait déjà décoché trois flèches au moment où le Duc ordonna à ses hommes de tirer. Et il avait touché trois créatures au front. Elles s'écroulèrent.

Tout autour de Erec, des douzaines d'archers tiraient. La première ligne des créatures tomba, mais d'autres les remplacèrent aussitôt. Il semblait y avoir une armée de ces choses en liberté, surgie de l'autre côté du Canyon, comme si elles avaient attendu toutes ces années pour mettre l'Anneau à sac sitôt que le Bouclier ne serait plus un problème.

Les herse métalliques cédaient et Erec comprit que les flèches ne les retiendraient pas longtemps.

— GOUDRON ! cria le Duc.

Au-dessus de leurs têtes, des douzaines de soldats renversèrent lentement des chaudrons de goudron bouillant par-dessus les parapets.

Comme la matière brûlante coulait le long des murs de la cité, les cris des créatures ébouillantées s'élevèrent. Nombre d'entre elles furent tuées sur le coup. Les corps s'entassèrent devant les portes.

Pourtant, Erec en voyait arriver d'autres par centaines, toutes prêtes à charger. Il savait que ce n'était qu'une question de temps avant que la herse ne cède, avant qu'ils n'aient plus assez de flèches ou de goudron pour les retenir. Il leur fallait une stratégie, et vite, avant qu'il ne soit trop tard.

— Y a-t-il une sortie à l'arrière de la ville ? demanda-t-il

Le Duc lui jeta un regard étonné.

— Si je peux me faufiler derrière eux, je les prendrai à revers, expliqua Erec. La nouvelle ligne de front attirera leur attention loin des herse. C'est le seul moyen. Nous devons séparer l'armée. S'ils attaquent tous à la fois, ils vont les faire tomber en un rien de temps.

Le Duc comprit et hocha la tête.

— Votre âme est brave, dit-il. Traversez la place et prenez la troisième rue à droite. Vous trouverez juste là une petite porte sous une arche, sans poignée, cachée dans la pierre. C'est celle-ci. Que les dieux soient avec vous.

Erec fit volter Warkfin et courut à travers la ville, en suivant les

directives. Il entendit un cheval galoper à sa suite et vit Brandt se porter à sa hauteur en souriant.

— Tu crois que je vais te laisser t’amuser tout seul ? demanda-t-il.

Erec s’était préparé à affronter l’armée sans aide, mais il se réjouissait d’avoir son vieil ami à ses côtés.

Ils passèrent sous l’arche, puis suivirent les instructions du Duc jusqu’à trouver la porte dissimulée derrière une façade en pierre. Il était difficile de la repérer. Les deux hommes mirent pied à terre. Erec dut frapper le battant plusieurs fois du pied avant qu’il ne cède. Ils remontèrent sur leurs montures, la tête penchée pour passer sous l’arche, Erec ouvrant la voie, suivi de Brandt. Ils refermèrent la porte fermement derrière eux.

Au bout d’un long tunnel, ils débouchèrent à l’arrière de la ville, hors des murs. Ils attendirent de se trouver à distance avant de faire voler leurs chevaux et de contourner le périmètre, décrivant un large cercle, pour prendre les créatures à revers.

Ils se lancèrent alors sur l’arrière-garde des créatures. Elles convergeaient vers les portes de la ville et les herses étaient en train de céder. Les deux hommes arrivaient juste à temps.

Erec leva son épée et poussa un féroce cri de guerre pour attirer leur attention. Brandt l’imita.

Ça fonctionna. La moitié de l’armée se retourna et les chargea. Les Covènes étaient des êtres hideux, si grands qu’ils atteignaient presque la hauteur de Erec monté sur le dos de Warkfin. Leurs muscles saillaient sous leur peau d’un jaune luisant. De longues griffes poussaient au bout de leurs doigts. Chaque monstre arborait deux têtes et des bras de deux mètres. Ils ne portaient pas d’armes : ils n’en avaient pas besoin.

Ils se mirent à hurler et leurs cris couvraient ceux de Erec.

Cependant, Erec n’avait pas peur. Il s’était entraîné toute sa vie pour des jours comme celui-ci. Il savait que sa cause était noble et juste et il se sentait plus vivant que jamais.

Il leva haut son épée. Comme la première bête bondissait dans les airs, toutes griffes dehors, pour lui arracher les yeux, il se pencha, abattit sa lame et la coupa en deux.

Lancé au triple galop, il poignarda une autre créature en plein cœur. De son autre main, il leva un long fléau hérissé de pointes, le fit tournoyer au-dessus de sa tête, arrachant trois de leurs têtes en un seul mouvement.

Une douleur saisissante transperça alors son flanc, quand une créature bondit et l’emporta, le jetant à bas de son cheval. La bête leva les mains, prête à abattre ses griffes sur le visage de Erec, mais Warkfin hennit, prit son élan et, d’un coup de sabots, heurta la créature dans la poitrine. Elle s’écroula, morte, les côtes brisées.

Erec roula sur le côté pour éviter les poings d'un autre assaillant qui le manqua d'un cheveu. Il sauta sur ses pieds, saisit son épée et transperça son ennemi.

Cependant, les créatures étaient trop rapides et trop nombreuses. L'une d'elles le bouscula violemment par derrière et le jeta au sol, tête la première.

Erec roula sur le dos. Sous ses yeux, la créature leva les griffes, prête à lui trancher la gorge. Erec ne réagirait pas à temps. Il se prépara à mourir.

Comme il se recroquevillait, une lame transperça par derrière le torse de son assaillant avant qu'il ne le touche et Brandt apparut, son épée ensanglantée.

Erec se remit sur ses pieds, envahi comme toujours par une vague de reconnaissance envers son ami. Il aperçut du coin de l'œil une créature bondissant sur Brandt, saisit son fléau, le fit tourner et jeta la masse hérissée de pointes sur une des têtes de la bête, juste avant qu'elle n'atteigne son compagnon.

Mais une autre plongea et jeta Brandt à bas de son cheval. Erec la transperça de sa lame en pleine gorge.

Brandt et Erec se tenaient maintenant dos à dos, l'épée au clair, parant les coups spectaculaires des créatures qui les encerclaient.

Le groupe se faisait autour d'eux de plus en plus dense et leur nombre surpassait de beaucoup celui des deux hommes. Les bras de Erec commençaient à fatiguer... une créature bondit et lui arracha son fléau des mains. Avant qu'il ne puisse réagir, une autre le frappa dans le dos, entre les omoplates, et la violence de l'impact lui fit lâcher son épée. Une troisième créature le heurta violemment derrière les genoux et le fit tomber.

Erec gisait au sol et vit du coin de l'œil que Brandt recevait à son tour un violent coup dans la poitrine. Il s'écroula, inconscient, à côté de Erec.

Ils étaient encerclés. Allongés, sans défense, ils n'avaient rien d'autre à faire qu'assister à leur propre exécution, impuissants, comme les bêtes se préparaient à les tuer.

Enfin, Erec le savait, son heure était venue.

CHAPITRE SEIZE

Selese arpentait sa maisonnette, en passant machinalement ses doigts dans un assortiment d'herbes, en regardant de temps à autre par la fenêtre son petit village... Reece occupait ses pensées. Depuis qu'il avait quitté sa vie, elle ne pouvait songer à rien d'autre. Son nom résonnait dans sa tête comme un mantra. Reece.

Reece.

Le fils du Roi. Celui qu'elle avait éconduit. Celui qu'elle avait sauvé. Elle avait été sotte de se montrer si froide envers lui et de le renvoyer de cette façon

Non pas parce que c'était le fils du Roi.

Mais parce que, malgré ce qu'elle lui avait dit, elle l'aimait aussi.

Prise par surprise par ses avances et par ses propres sentiments envers lui, Selese avait joué la comédie : elle avait prétendu qu'elle le croyait fou – irrationnel – de confesser si rapidement son amour pour elle... Mais, au fond d'elle, elle lui avait rendu son amour – peut-être même l'aimait-elle plus que lui ne l'aimait. Quelque chose chez lui, sa personnalité, sa passion, son honnêteté l'avait attirée comme un aimant. Elle n'avait pas su le dire, voilà tout. Trop effrayée pour l'admettre. Effrayée qu'il la croie stupide.

Elle avait été si sotte, tellement puérile, sur la défensive. Elle n'avait pas eu le courage d'être aussi honnête que lui. Elle avait eu peur, aussi. Peur de croire que c'était vrai – peur que ce bonheur lui échappe aussi vite qu'il était venu.

Maintenant qu'il était parti, et depuis des jours, une douleur persistante dans son cœur la suivait comme un nuage et elle savait que tout était réel. Elle avait mal à l'estomac, mal au cœur. Elle ne pouvait cesser de penser à lui, ne pouvait s'empêcher de revoir son visage, d'entendre sa voix chaque minute de la journée. Elle savait que son amour pour lui était plus réel que tout ce qu'elle avait pu ressentir dans sa vie.

Le tourment de Selese l'avait gardée en éveil deux nuits, à se demander ce qu'elle aurait pu faire différemment. Et comment tout arranger.

Elle regardait par la fenêtre, touillant les herbes, sélectionnant celles qu'elle garderait et celles qu'elle jetterait. À côté d'elle, ses affaires étaient entassées dans un sac. Elle était prête à quitter cet endroit pour ne jamais revenir. Elle était décidée à chercher Reece et à commencer une vie avec lui.

Peu importaient les efforts, elle le retrouverait. Elle lui donnerait une autre chance – et lui demanderait une autre chance. Peut-être, seulement peut-être, elle espérait et priait pour que cela arrive, peut-

être qu'il accepterait. Non pas qu'elle voulait quitter le village. Elle aimait son village. Non parce qu'il était fils de Roi. Elle ne se souciait pas de sa richesse ou de sa pauvreté. Elle partirait à sa recherche pour ce quelque chose dans ses yeux, dans sa voix, ce quelque chose entre eux. Pour la façon dont il lui parlait. Parce qu'il l'aimait tant.

Comme elle regardait l'aube qui perçait, debout à sa fenêtre, elle se prépara mentalement à dire adieu à cet endroit. Elle ferma les yeux et adressa une prière à tous les dieux qu'elle connaissait, pour qu'elle le retrouve et pour qu'il ne la rejette pas. Les yeux fermés, elle mémorisa l'image de sa maisonnette, l'emplacement de ses potions sur l'établi, les bouquets d'herbes qui pendaient au plafond. Elle espéra qu'un jour, elle pourrait vivre avec Reece dans un endroit comme celui-ci.

Ce fut alors qu'elle entendit un bruit – un bruit inhabituel, qu'elle n'avait pas entendu depuis des années, et, au début, elle crut que ses oreilles lui jouaient un tour... Mais elle écouta plus attentivement et sut que c'était réel. On aurait dit des insectes filant sur le sol brûlé du désert. Des milliers d'insectes ou des millions. Le son d'une nuée frénétique. Leur vibration parcourut son corps.

Une nuée d'insectes ne court pas, Selese le savait, ou alors quelque chose n'allait pas. Vraiment, vraiment pas.

Elle fit volte-face et sortit de la maison, se tint sur le seuil pour observer le désert. Elle les repéra : une ligne d'insectes, lancés à toute allure, comme fuyant une catastrophe.

Ou une armée.

Selese, le cœur battant, se retourna lentement, effrayée de ce qu'elle pourrait découvrir. Elle regarda dans l'autre direction, là d'où venaient ces insectes, et sa gorge se serra : l'horizon était noir de monde. On aurait dit que la planète entière marchait vers le village, une énorme force de destruction. Les insectes faisaient preuve de sagesse : ils savaient qu'il fallait fuir.

Le village, toujours endormi, se trouvait sur leur passage et Selese était la seule qui soit réveillée.

Elle se précipita sur la placette, monta les escaliers à toute allure pour sonner la cloche à toute volée, encore et encore, tirant de toutes ses forces sur la corde de chanvre. Lentement, la ville s'éveilla, les gens sortirent de leurs maisons, à moitié endormis, levant les yeux vers elle comme si elle était folle.

Elle pointa le doigt vers l'horizon.

— Une armée ! cria-t-elle.

Les villageois se tournèrent enfin et scrutèrent l'horizon. Elle vit à leurs expressions terrifiées qu'ils la voyaient aussi. Des cris de terreur s'élevèrent et de plus en plus de monde sortit des maisons. Une vague de panique balaya le village comme tous se préparaient à fuir.

Le cœur se Selese battait en trombe. L'armée approchait sous ses yeux et prenait de la vitesse. Son premier réflexe était de fuir avec les autres, mais elle se força à courir d'abord de maison en maison, tout le long du village, pour s'assurer que tout le monde était réveillé. Elle tira du lit plusieurs familles, aida des enfants à rassembler leurs possessions et sauva plus de vies qu'elle n'aurait su compter.

Enfin, quand tous furent prêts, elle se prépara à fuir à son tour. Elle commençait à faire demi-tour pour aller chercher son sac dans sa maisonnette, mais elle réalisa qu'il n'y avait plus le temps. Il faudrait qu'elle laisse ses affaires si elle voulait survivre.

Selese fit volte-face et fila par les portes du village avec les autres, se joignant à la masse en exil. Ils coururent à travers le désert sous un ciel orange brûlé, en direction du nord. Vers Silesia.

Et, elle l'espéra, vers Reece.

CHAPITRE DIX-SEPT

Godfrey était avachi sur la table d'un pub miteux, dans un coin oublié de Silesia, flanqué de Akorth et de Fulton, buvant de longues gorgées et se délectant de la bière forte de la ville. Il vida sa chope de bière rouge mousseuse, la quatrième, et l'alcool lui monta tout de suite au cerveau. Les couleurs lui faisaient tourner la tête : ici, tout était rouge, de l'habit du tenancier, aux tables, aux chaises – et même la bière. Ça commençait à le rendre malade. Ou peut-être était-ce l'effet de la bière...

Pendant, ce n'était pas ce qui préoccupait Godfrey : en se précipitant au bar avec ses compatriotes, il avait voulu oublier leur situation et la guerre imminente. Plus que tout, il se haïssait. Il savait qu'il aurait dû se trouver dehors, à aider sa sœur et son frère, avec les autres, à faire tous ses efforts pour défendre la cité... Mais il ne pouvait s'y résoudre. Il était ainsi depuis sa jeunesse : quand une période difficile survenait, il était incapable d'y faire face. Au lieu de cela, il se réfugiait dans une brasserie et noyait ses soucis.

Godfrey aurait aimé être comme les autres, mais ce n'était pas le cas. Quand il se sentait bouleversé, dépassé par les événements, au lieu de se montrer courageux comme Kendrick ou Reece ou Gwendolyn, il était pétrifié par la panique et incapable de prendre les choses en main. Au lieu d'affronter ses problèmes, il les évitait en espérant que tout s'arrange. Au bout d'un moment, après quelques verres d'alcool fort, il arrivait à se convaincre que tout irait bien et qu'il n'avait pas à se préoccuper des soucis du monde : d'autres s'en chargeraient à sa place.

Cette fois, pourtant, les choses étaient différentes. Cette fois, il le savait, tout ne finirait *pas* par s'arranger. Le voilà dans une cité étrangère, dans une taverne étrangère, et tout était sur le point de changer pour toujours. Ses anciennes terres de fouflage, la Cour du Roi, les bonnes vieilles allées, le quartier, les pubs – tout ce qu'il avait connu rayé de la carte. Rien ne serait plus comme avant. Bientôt la mort viendrait pour eux, ici, dans cette ville.

Le Bouclier était tombé. Il ne pouvait toujours pas y croire. Cela avait toujours été la plus grande peur de tous, depuis qu'il était enfant, et maintenant c'était devenu une réalité. Godfrey savait qu'il ne devrait pas boire à un tel moment, qu'il devrait se tenir droit, agir en homme, se précipiter pour aider sa sœur, son frère, tous les autres et affronter le danger à leurs portes. Il savait qu'il n'était pas la moitié de l'homme qu'il devrait être. Et il savait qu'il avait promis à sa sœur de ne plus jamais boire.

Il se dégoûtait. Et pourtant, peu importait combien il voulait

changer, il était paralysé par la peur et l'inertie. Il ne pouvait tout simplement pas se lever, ni sortir, ni faire ce qu'il devait faire. Il n'était pas un soldat entraîné, contrairement à ses frères. Il n'avait jamais accepté de prendre les leçons étant enfant : il avait refusé chaque fois que son père le lui avait proposé. Il n'avait aucun talent véritable : il savait quels pubs fréquenter et quelle mauvaise compagnie choisir, c'était bien tout.

Godfrey ruminait ces pensées. Il sentait qu'il avait gâché sa vie. À présent, il voulait désespérément en changer, mais il ne savait pas comment. Il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était trop tard. Après tout, que pourrait-il faire tout seul contre une armée comme celle de Andronicus ? Lui, à peine un guerrier entraîné ! ? Tout semblait tellement vain. S'il devait mourir, autant profiter de la vie.

Il y avait une chose qu'il pouvait faire, une chose qu'il pouvait contrôler : décider de boire un autre verre et endormir ses problèmes autant qu'il était possible.

— Un autre ! cria Godfrey au tenancier.

— Et pour moi ! l'imita Akorth.

— Et moi ! s'exclama Fulton.

Plusieurs clients se bousculèrent à côté d'eux. De plus en plus de monde entraînait et Godfrey fut obligé de se serrer contre le bar, contre ses voisins, épaule contre épaule. Ses amis buvaient pour noyer leur désespoir, eux aussi, comme tous les autres clients.

— Je n'avais jamais vu l'endroit aussi plein, dit le tenancier en posant avec force les bières devant leurs nez. On devrait nous déclarer la guerre plus souvent, ajouta-t-il. On dirait que tous les quidams de la ville veulent oublier leurs soucis.

— Eh bien, si c'est notre dernier jour..., dit Fulton. Je préfère ne pas mourir sobre.

— Bien dit ! grogna Akorth. Moi non plus. Si je meurs, pourquoi pas saoul ?

— Quel mérite y a-t-il à être sobre au moment de glisser six pieds sous terre ? ajouta Fulton.

— Eh bien, dit Godfrey qui se fit l'avocat du diable, il y a pourtant une bonne raison d'être sobre : tu serais dehors, tu combattrais et tu sauverais ta vie.

— Ah ! se moqua Akorth. Je me battrais aussi bien saoul !

— Oui, oui ! convint Fulton. Tu ne sais donc pas que la moitié des soldats là dehors sont également ronds comme des billes ? Tu crois qu'ils se battent à jeun ?

— Tout cela ne changera rien, dit Akorth. Sobre ou non, vous croyez qu'un guerrier peut en arrêter un million ?

Godfrey ne pouvait s'empêcher d'acquiescer mais, tout de même, il était déçu de son propre comportement. Il aimait sa sœur Gwendolyn

et son frère Kendrick plus qu'il n'aurait su le dire et il avait l'impression de les abandonner, d'être une déception à leurs yeux. C'était une chose qu'il ne souhaitait pas. La déception de son père, il avait appris à vivre avec, mais il aimait ses frères et sœurs, surtout Gwendolyn et elle lui avait fait confiance – il haïssait l'idée de la laisser tomber. D'autant plus qu'elle lui avait sauvé la vie. Godfrey s'écria à voix haute :

— Pourquoi m'a-t-elle sauvé ?

Akorth et Fulton se tournèrent vers lui, surpris.

— De quoi parles-tu, gamin ? demanda Fulton. Qu'est-ce que tu marmottes ?

Godfrey était différent de tous les autres clients. Après tout, il était le fils d'un Roi. Il était fait d'un autre bois. Un autre sang pulsait dans ses veines. N'aurait-il pas dû agir différemment ? Ces gens n'avaient jamais eu la moindre chance dans la vie, mais Godfrey avait eu bien plus qu'une chance – il avait tout eu.

Ou vraiment ? Tous ces mots en l'air, sur le fait d'être un MacGil, d'être le fils d'un Roi, n'étaient-ce pas des absurdités ? Cela signifiait-il quelque chose ? Au bout du compte, n'était-il pas comme les autres, quel que soit le nom de ses parents ?

Comme Godfrey entamait une nouvelle chope de bière, les réponses à ces questions lui échappaient et se noyaient dans son esprit tourmenté. Il ne savait pas s'il finirait un jour par éclaircir tout cela.

La porte du pub s'ouvrit soudain à la volée et toutes les têtes se tournèrent vers la belle femme qui entra. Godfrey se tourna à son tour, cligna des yeux plusieurs fois, tenta d'y voir plus clair et de se souvenir de son nom. Dans un éclair, tout lui revint : Illepra. La guérisseuse qui lui avait sauvé la vie.

Illepra était plus belle que jamais, vêtue de sa tunique de cuir brun, ses longs cheveux en pagaille, ses yeux d'un vert brillant. Elle regarda droit dans sa direction et marcha vers lui à travers le pub, sans faire attention aux autres clients qui se pressaient autour d'elle.

Tous s'écartèrent pour lui faire de la place, les hommes les plus saouls surpris par l'arrivée soudaine d'une beauté dans un tel lieu.

— On m'a dit que je te trouverais ici, dit Illepra d'un ton accusateur en s'approchant de Godfrey, sourcils froncés.

Un silence tomba sur le pub, comme tous attendaient d'assister à une dispute.

Godfrey pouvait à peine croire qu'elle soit venue le chercher dans un endroit pareil. Ils avaient discuté tout le long du chemin depuis la Cour du Roi jusqu'à Silesia. Il avait senti quelque chose entre eux dès leur première rencontre et, pendant ce long trajet, leur lien s'était encore renforcé. Il lui avait promis de changer, de renoncer à la boisson et de prendre les armes avec ses frères et sœurs.

Mais le voilà. Il se sentit rougir, envahi par un profond sentiment de honte.

— Tu déshonores ta famille, dit-elle d'un ton dur. C'est pour ça que je t'ai sauvé ? Pour que tu te caches là, aux heures les plus noires, à boire en regardant passer ta vie ? Rire avec tes amis ? C'est donc cela qui t'importe maintenant, alors que ton frère et ta sœur sont là dehors et se préparent à défendre nos vies ?

Godfrey baissa les yeux, honteux. Il n'avait pas d'excuse. Il pensait exactement la même chose.

— Je suis désolé, dit-il, tu as raison. Je ne mérite pas d'être là-haut avec lui. Je ne l'ai jamais mérité. Je suis désolé. Je ne voulais pas te mentir.

— Dans ce cas, réponds-moi, insista-t-elle, les yeux brillants. Pour quelle raison ai-je sauvé ta vie si tu ne prends pas les armes de toi-même pour la défendre ?

Illepra se tourna, excédée, et toisa les visages dans le bar.

— Je vous parle à tous, dit-elle en haussant la voix, vous tous cachés ici pendant que vos compatriotes se préparent. Aucun d'entre vous n'est prêt à sortir et à prendre les armes pour sauver sa vie ? Oubliez votre vie – et celles des autres ? Votre peuple a besoin de vous. Êtes-vous donc si égoïstes ? Est-ce pour cela qu'ils se battent ? Pour sauver des gens comme vous ?

Tous les clients la regardèrent en silence.

— Qu'on se batte ou non, mademoiselle, cria un client, ça ne fera aucune différence. Quelques milliers d'hommes n'en arrêteront pas un million.

Il y eut des grognements d'approbation.

— Non, peut-être pas, admit Illepra. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas essayer. Tout le monde meurt un jour. Il ne s'agit pas de savoir qui vivra et qui mourra. Il s'agit de la façon dont nous vivrons et de la façon dont nous mourrons.

Elle se tourna et fixa Godfrey du regard.

— Je pensais que tu étais différent, dit-elle d'une voix douce. Je pensais que tu avais le potentiel pour être quelqu'un de grand... Je vois maintenant que j'avais tort. Tu n'es qu'un soiffard de plus, comme on le dit dans tout le royaume.

— Et ce n'est pas un problème, jeune demoiselle ! intervint Akorth en levant sa chope, pour défendre son ami. On peut mourir là-bas ou bien ici. Au moins, mon ami mourra heureux.

La foule applaudit en signe d'assentiment, chopes levées.

Illepra s'empourpra, tourna les talons et quitta le pub en trombe.

Comme les clients reprenaient lentement leurs conversations, Godfrey la regarda partir, dévoré par la honte. Fulton lui donna une tape dans le dos.

— Les femmes sont ainsi faites, dit-il pour le consoler. Elles ne savent pas ce qui est le plus important. Tu fais ce qu'il faut – prends-en une autre ! ajouta-t-il en faisait glisser devant lui une chope supplémentaire.

Comme Godfrey baissait les yeux vers la bière, quelque chose se réveilla en lui. Un sentiment nouveau. Quelque chose qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Un sentiment de fierté. L'impression que quelque chose le dépassait. Pour la première fois de sa vie, il ne pensa pas à lui-même. Il ne pensa pas à son prochain verre.

Il pensa plutôt à l'Anneau, aux Silésiens, aux autres.

Plus il y pensait, plus ses peurs se dissipaient. Plus il réfléchissait à la manière d'aider ses semblables, moins il avait peur pour lui-même.

Godfrey en eut assez. D'un geste brusque, il renversa sa chope, sauta sur ses pieds et se précipita au milieu de la foule.

— Où tu vas ? cria Akorth après lui.

Godfrey se retourna et regarda ses amis une dernière fois, avant de franchir la porte.

— Je vais enfiler une armure, prendre les armes et aider ma sœur ! annonça-t-il gravement.

Ses amis se moquèrent :

— Tu n'as jamais pris les armes de ta vie ! cria Fulton.

Les joues de Godfrey s'enflammèrent mais il était déterminé.

— Non, c'est vrai, admit-il, mais je vais apprendre. Ou je mourrai en essayant !

CHAPITRE DIX-HUIT

Gwendolyn se tenait au sommet du plus haut rempart de Silesia, ses généraux autour d'elle, observant l'horizon. Ils venaient de faire le tour des lignes de défense intérieures et extérieures. L'un après l'autre, Srog, Kendrick, Brom, Kolk et les généraux discutaient avec Gwendolyn de la meilleure façon de les fortifier. Ils lui expliquaient à quoi il faudrait s'attendre quand l'armée serait à leurs portes, comment défendre des attaques sur des fronts multiples et combien de temps les défenses tiendraient. Ils avaient parlé de nourriture, de munitions et d'eau, des plans en cas d'imprévu et de la retraite dans la cité basse. Ils avaient abordé tous les sujets et tous étaient épuisés.

Ils n'avaient pas parlé de leur plan en cas de défaite, c'était la seule chose dont ils n'avaient pas discuté. Ils savaient que la reddition n'était pas en option mais personne n'avait évoqué l'inévitable : que feraient-ils quand tous les hommes seraient tués ? De façon tacite, ils avaient décidé de se battre jusqu'à la mort. D'une certaine manière, ils semblaient se préparer à une sorte de suicide de masse.

Les heures passaient et tous les hommes se tenaient en position. Les plans étaient soigneusement élaborés. Il n'y avait rien de plus à dire. À présent, ils observaient l'horizon et les nuages noirs qui s'y rassemblaient, à l'aise dans le silence, dans l'attente de l'inévitable. Comme Gwen contemplait le paysage, tout semblait si calme, si paisible. Il semblait que l'armée de Andronicus ne viendrait jamais.

Elle savait pourtant qu'ils étaient en route. Toute la journée, des rapports de messagers leur étaient parvenus de tout l'Anneau, pour les tenir au courant de l'invasion. Ils avaient appris que la Cour du Roi avait été attaquée – et cette nouvelle-là était la plus douloureuse. Gwen tâcha de chasser l'image de son esprit.

Maintenant plus que jamais, elle aurait voulu que Thor soit à ses côtés. Les paroles fatidiques de Argon résonnaient dans sa tête et elle ne comprenait pas leur sens. Elle savait qu'il lui faudrait mourir d'une petite mort pour rembourser la vie de Thor. Cela signifiait-il qu'elle allait mourir ? Ici, dans cet endroit ? Elle ferma les yeux, pensa au bébé dans son ventre et tâcha de ne pas y réfléchir. Non pas qu'elle ait peur de mourir. Elle avait surtout peur pour la vie de son fils et elle craignait de vivre sans Thor.

Il y eut une agitation et Gwen se tourna, jetant un coup d'œil par-dessus les épaules des hommes. Elle aperçut un petit groupe de soldats qui venait dans sa direction – et ses yeux s'agrandirent de surprise quand elle vit qui ils accompagnaient. Une femme que Gwen n'aurait jamais cru revoir marchait dans sa direction : sa sœur.

Luanda avançait main dans la main avec son nouveau mari,

Bronson, auquel il manquait une main – Gwen fut triste de le voir. Ils semblaient tous les deux en piteux état, brisés et surtout épuisés, comme s'ils avaient chevauché toute la nuit.

Gwen ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là. Elle était soulagée de les voir mais aussi surprise. Bronson n'était-il pas un McCloud et ne devrait-il pas se trouver de l'autre côté de l'Anneau ? Et Luanda avec lui ?

Elle était si soulagée de revoir sa sœur en vie et en bonne santé que son premier réflexe fut la prendre dans ses bras... Mais, en grandissant, les deux sœurs avaient toujours observé quelque distance formelle. C'était la faute de Luanda – elle avait hérité cela de leur mère. Gwendolyn avait essayé de nombreuses fois de se rapprocher d'elle mais, après quelques rebuffades, elle avait compris la leçon. Elle resta donc debout, face à sa grande sœur, et hocha gravement la tête.

— Ma sœur, dit Luanda comme Bronson inclinait la tête.

Gwendolyn les salua à son tour.

— Mon frère, ajouta Luanda en se tournant vers Kendrick, qui répondit à son salut, silencieux, probablement aussi surpris que Gwendolyn.

Il semblait tendu à la vue du McCloud à ses côtés, comme les autres soldats.

— Que fais-tu là ? demanda Gwendolyn.

— J'ai commis une terrible erreur en partant du côté McCloud de l'Anneau, dit Luanda. Pas en épousant Bronson, que j'aime de tout mon cœur et qui ne ressemble en rien à ses parents. Les autres McCloud sont brutaux et sauvages. Son père a essayé de nous tuer tous les deux, moi-même et son propre fils.

Un hoquet de surprise se fit entendre parmi l'entourage de Gwen. Elle dévisagea Bronson et aperçut les cicatrices ainsi que la main coupée. Il était évident qu'il avait vécu de terribles épreuves, mais il se tenait d'un air fier. Quelque chose chez lui plut à Gwen. Il ne ressemblait en rien à son père – une véritable brute, celui-là, se rappela Gwen avec dégoût.

— Les McClouds ne changent pas, dit Kendrick d'une voix forte. Ils sont comme ils sont. Ils l'ont toujours été.

— Vous avez eu de la chance d'en sortir vivants, ajouta Brom.

— Nous sommes venus vous demander de l'aide, dit Luanda en regardant tour à tour Kendrick, Srog et Brom – tous sauf Gwendolyn. Nous vous prions de nous offrir un abri. On nous a dit que la moitié de la Cour du Roi s'était réfugiée ici. Nous voulons quitter le côté McCloud de l'Anneau. Nous voulons rejoindre les MacGils.

— Nous *battr*e avec les MacGils, ajouta Bronson fièrement. Je vous fais serment d'allégeance. Je me battrai jusqu'à la mort pour vous. Surtout contre mon père et ses hommes.

Gwendolyn échangea un regard avec les autres et elle lut l'hésitation dans leurs yeux.

— Et comment savons-nous que nous pouvons vous faire confiance ? demanda Brom qui fit un pas en avant et toisa froidement Bronson. Votre père a tué d'une manière brutale et lâche plus de mes hommes que je ne puis compter. Comment puis-je être sûr que le fils est différent du père ? Comment puis-je savoir que ce n'est pas un piège, que vous n'attendrez pas simplement le moment de nous trahir ?

Bronson leva lentement le bras, exposant aux regards le moignon au bout de son bras.

— C'est l'œuvre de mon père, dit-il sombrement. Ce qu'il y avait entre nous n'existe plus. Je le tuerais avec joie dans la bataille.

Brom lui renvoya son regard, comme pour le mesurer, et finalement parut le croire.

Gwendolyn le croyait aussi. Il avait l'air d'un homme sincère et honnête.

— Tu es de notre sang, dit Gwen à Luanda pour rompre le silence. Elle se tourna vers Bronson :

— Et cela signifie que tu fais, toi aussi, partie de la famille. Si elle t'aime, alors nous t'acceptons. Nous vous acceptons tous les deux les bras ouverts.

Bronson hocha la tête, les yeux pleins de reconnaissance.

— Andronicus attaquera bientôt et nous nous préparons à un siège, prévint Gwendolyn. Nous aurons besoin de toute l'aide disponible.

— Je suis honoré de me battre pour votre cause, Madame, dit Bronson.

Luanda adressa à Gwendolyn un regard d'incompréhension.

— Qui commande ici ? demanda-t-elle en les dévisageant tour à tour. Gareth étant à la Cour du Roi, je suppose qu'il n'y a plus que toi, Kendrick ? Ou est-ce vous, Srog ?

Tous échangèrent des regards surpris. Gwen réalisa que personne n'avait encore informé Luanda de sa situation.

— Notre sœur gouverne maintenant le Royaume Occidental de l'Anneau, répondit Kendrick

— *Gwendolyn* ? répéta Luanda avec dérision, sans y croire, en détaillant Gwen des pieds à la tête. *Toi* ? Tu gouvernes ?

— C'était le souhait de notre père sur son lit de mort, dit Kendrick fermement.

— Mais... mais..., commençait à bafouiller Luanda. Tu es une femme. Et ma *petite* sœur, en plus. Si l'une d'entre nous doit gouverner, pourquoi pas moi ?

Gwen sentit une vieille rancœur puérile contre sa sœur se réveiller

en elle. Toute sa vie, aussi loin qu'elle se souviennne, sa sœur avait été terriblement jalouse d'elle. Visiblement, rien n'avait changé.

— *Madame*, intervint Steffen.

Luanda lui jeta un regard de surprise et de condescendance.

— Pardon ? dit-elle.

Steffen fit un pas en avant, sourcils froncés.

— C'est l'étiquette. Vous vous adresserez à Gwendolyn, qui est maintenant notre Reine, en l'appelant « *Madame* », dit-il d'un ton protecteur.

Luanda le dévisagea, choquée, puis remarqua les visages décidés des autres et comprit qu'il était sérieux. Elle regarda Gwen avec consternation.

— Vous n'espérez pas sérieusement que j'obéisse à ma jeune sœur ? demanda Luanda en se tournant vers Kendrick.

— Tu lui obéiras, répondit Kendrick d'une voix sombre, si tu souhaites rester ici. Si tu préfères, tu peux quitter Silesia et rester à la merci de l'ennemi. Entre ces murs, tu respecteras le souhait de notre père, comme nous le faisons tous.

Bronson posa la main sur le poignet de Luanda.

— Luanda, dit-il avec douceur, votre sœur s'est montrée très courtoise et généreuse en nous acceptant ici. Je ne vois pas pourquoi nous ne lui prêterions pas allégeance.

Mais les yeux de Luanda jetaient des éclairs de défi et d'ambition.

— Père a toujours pris de terribles décisions, siffla-t-elle. C'est d'ailleurs pour cela que nous nous sommes retrouvés dans cette situation catastrophique. Tu crois vraiment que toi, tu seras capable de gouverner mieux que tous les autres ? demanda-t-elle à Gwendolyn. Tu n'as pas honte ne serait-ce que d'essayer ? Ne te sentiras-tu pas terriblement coupable si tu échoues, si tu mènes tous ces gens à la mort ?

— Nous marchons tous vers la mort quoi qu'il arrive, Luanda, dit Gwendolyn calmement. La question n'est pas de savoir si nous allons mourir mais la manière dont nous mourrons. Et pour répondre à ta question : oui, je suis capable de diriger ce peuple.

En prononçant ces mots, Gwen sentit une force nouvelle l'envahir. Elle ne se contentait pas de se défendre : elle y croyait maintenant sincèrement.

— Je n'ai pas à me justifier devant toi. Comme l'a dit Kendrick, si cela ne te convient pas, nos portes sont ouvertes et tu peux repartir.

Les joues roses, Luanda fit volte-face et partit comme une furie.

Bronson resta derrière, à se balancer d'un pied sur l'autre, visiblement gêné.

— Je m'excuse en son nom, dit-il. Je suis sûre qu'elle ne le pense pas. Nous avons vécu de terribles épreuves.

— Si. Elle le pense, dit Gwendolyn. Elle l’a toujours pensé. C’est comme ça qu’elle est.

Bronson baissa la tête.

— Quoi qu’il en soit, je vous suis profondément reconnaissant de nous accueillir ici. Je lui parlerai. Elle finira par entendre raison.

Bronson fit une révérence et s’empressa de suivre de son épouse.

Il y eut une soudaine agitation en contrebas. En se penchant par-dessus les merlons, Gwen vit une femme courir vers les portes, l’air hystérique. Deux gardes cherchèrent à l’arrêter mais elle cria et se débattit.

— Laissez-moi ! hurla-t-elle. Laissez-moi entrer ! Je dois voir la Reine !

— Laissez-la, commanda Gwendolyn.

Les gardes se tournèrent vers elle et relâchèrent leur étreinte sur la femme.

Aussitôt, celle-ci franchit les portes et monta l’escalier en colimaçon, courant vers Gwendolyn entre les groupes de soldats, en pleurs. Elle s’arrêta devant la souveraine, tomba à genoux et baissa la tête. Elle sanglotait et tremblait tant que Gwen sentit son cœur se briser. Cette dernière tendit les bras et aida la femme à se relever.

— Tu n’as pas besoin de t’agenouiller devant moi, dit-elle avec compassion.

— Madame, s’écria la femme entre les sanglots, vous devez m’aider ! S’il vous plaît ! Vous devez m’aider !

— Que t’arrive-t-il ? demanda Gwen.

— Mon village, il a été évacué. On dit que l’Empire arrive. Tout le monde a fui. Mais mes filles sont encore là-bas, à la Maison des Malades. Elles ne peuvent pas marcher ! Je ne pouvais pas les porter et les autres sont partis trop vite. Je n’ai personne pour m’aider. S’il vous plaît ! Ce sont mes bébés !

Le cœur de Gwen se brisa. Elle imaginait à peine la douleur de cette femme.

— De telles nouvelles nous parviennent de tout l’Anneau. Nombre de villages sont mis à sac, dit Srog.

— Je suis désolée, dit Gwen à la femme. Que devrions-nous faire ?

— S’il vous plaît, envoyez vos hommes avant qu’il ne soit trop tard. Allez chercher mes filles, ramenez-les moi ici. Je ne peux pas imaginer qu’elles meurent aux mains de ces barbares. C’est trop cruel !

— Nous mourrons peut-être tous ici, dit Kolk.

— Si elles doivent mourir, qu’elles meurent ici avec moi, dit la femme. Ne les laissez pas mourir toutes seules là-bas. *S’il vous plaît.* Vous êtes une femme – vous comprenez ces choses-là. Vous devez m’aider !

La femme attrapa sans ménagement la main de Gwendolyn et

Steffen fit un pas en avant pour la repousser.

— Ne pose pas la main sur notre Reine, la réprimanda-t-il en se plaçant entre elles.

— Ce n'est pas grave, dit Gwendolyn.

Elle tendit la main et caressa les cheveux de la femme.

— Elle est folle de chagrin, poursuivit Gwen. Je comprends bien trop le poids du chagrin.

Gwen pensa à son père et retint ses larmes.

— Mon cœur saigne pour vos filles, dit Gwen, c'est la vérité.

Cependant, il faut comprendre que nous recevons des nouvelles de toutes parts : des villages mis à sac, des massacres aux quatre coins de l'Anneau. Nous ne pouvons pas envoyer un seul homme pour les aider. Nous sommes également sur le point de sécuriser les portes et de verrouiller la cité pour le bien de tous les Silésiens, le reste de la Cour du Roi et les milliers de vies ici. Nous avons besoin de chaque soldat. De plus, si nous envoyions une équipe chercher vos filles maintenant, ils ne reviendraient jamais à temps. L'Empire est trop proche. Nos hommes mourraient et vos filles avec eux.

Gwendolyn soupira. Elle détestait prendre ces décisions mais elle sentait qu'elle était obligée, pour le bien de tous.

— Je suis désolée, conclut-elle. Je souffre pour vos filles.

Vraiment. Mais la guerre est à nos portes et il faut prendre des décisions difficiles.

— NON ! hurla la femme en poussant un gémissement déchirant.

Elle se jeta face contre terre, en hurlant et en se tordant de douleur.

— Vous ne pouvez pas laisser mes filles mourir !

Gwendolyn détourna le regard vers l'horizon. Elle aurait préféré ne jamais rencontrer cette femme. Elle commençait à comprendre ce que le rôle de souverain impliquait. Elle n'aimait pas ce sentiment.

— Je vais aller les chercher, dit une voix.

Comme Gwen se retournait, Kendrick fit un pas en avant, la main sur l'épée, noble, fier et déterminé.

Gwendolyn le regarda dans les yeux, touchée et inspirée par son geste.

— Tu sais que si tu pars, nous ne pourrons pas rouvrir les portes pour toi, dit-elle doucement. Tu vas mourir dehors.

Il hocha gravement la tête.

— Quelle meilleure façon de mourir qu'en rendant un tel service ? répondit-il.

Gwendolyn prit une grande respiration, ébahie devant sa chevalerie et son courage. Elle aima son frère plus encore qu'elle ne l'avait jamais aimé. Elle se sentit pourtant immensément triste de savoir qu'il entreprenait cette quête.

Tous les soldats lui jetaient un regard sombre, incapables de lui refuser un tel acte de courage.

— Je viens avec toi, dit Atme en faisant un pas vers Kendrick. Kendrick lui adressa un hochement de tête.

— Merci ! Merci ! s'écria la femme qui se releva et embrassa leurs mains.

Gwendolyn soupira.

— Kendrick, je ne peux pas te le refuser. Tu mènes par l'exemple, comme tu l'as toujours fait. Tu honores le nom de notre père en acceptant cette mission. Tu as ma bénédiction. Va et sauve ces filles. Je laisserai ces portes ouvertes pour toi le plus longtemps possible – jusqu'à la dernière seconde, quand Andronicus passera à l'attaque.

— Madame, j'admire le courage de Kendrick et j'approuve cette mission, dit Srog gravement, mais je dois vous prévenir que fermer les murailles extérieures prend du temps. Cela ne pourra pas se faire au dernier instant. Vous devez savoir que vous mettez toute la cité en danger en acceptant cette mission et en gardant les portes ouvertes aussi longtemps que vous le ferez.

Gwen se tourna et contempla l'horizon. Quelque part, par là, se trouvaient les filles de cette femme, malades, seules. Elle ne pouvait supporter cette idée.

— Je vous remercie pour votre conseil, mon seigneur, dit-elle à Srog avec douceur. Je comprends les conséquences. Je ne mettrai pas le peuple en danger. Les portes seront fermées quand ce sera nécessaire.

Elle se tourna vers Kendrick.

— Va. Trouve ces filles et reviens vite. Je ne veux pas fermer ces portes en te sachant dehors.

Kendrick hocha gravement la tête, puis descendit quatre à quatre les escaliers, Atme avec lui.

Les compagnons de Gwen se dispersèrent et elle se retrouva seule avec ses pensées. Elle marcha le long du chemin de ronde. D'ici, elle assisterait au départ de Kendrick et de Atme. Elle se tint tout au bord, appuyée sur le parapet, et les regarda s'éloigner à l'horizon. Dans leur sillage s'éleva un grand nuage de poussière.

Comme elle se tenait là, plus seule que jamais, elle désira ardemment que Thor soit à ses côtés. Il semblait de plus en plus évident qu'ils se préparaient à une bataille qu'ils ne gagneraient pas. Au fond, Gwen songeait que leur seul espoir, c'était que Thor revienne avec l'Épée de Destinée et restaure le Bouclier. S'il fallait mourir, elle voulait mourir avec lui.

Elle ferma les yeux et pria Dieu de toute son âme pour que Thor lui revienne.

S'il te plaît, Dieu. Je sais que je t'ai déjà beaucoup demandé, mais je te

demande une dernière chose : rends-moi Thor.

— Dieu a une étrange manière de répondre aux prières.

Gwendolyn n'eut pas besoin de se retourner pour reconnaître cette voix.

Elle le vit là, debout, Argon. Il se tenait à quelques pas d'elle, observant l'horizon et Kendrick qui s'éloignait, ses yeux embrasés.

Son cœur bondissait de le voir.

— Je ne pensais pas te revoir, dit-elle.

— Pourquoi ? Parce que c'est un nouvel endroit ? Les barrières physiques ne sont rien pour moi.

— Alors, seras-tu avec nous ? Pendant le siège ? demanda-t-elle pleine d'espoir.

— Je suis toujours avec toi. Parfois, je ne le suis pas physiquement, c'est tout.

Gwen brûlait d'entendre des réponses.

— Dis-moi, dit-elle. Je t'en prie. Comment va Thor ?

— Il va bien maintenant.

— Il *ira* bien ? pressa-t-elle.

— C'est toujours la question, n'est-ce pas ? demanda-t-il en tournant vers elle un sourire mystérieux. Sa destinée est trouble. Elle est écrite – mais elle peut changer. Comme toute destinée.

— Vivra-t-il ? demanda-t-elle. Vais-je le revoir ?

Elle se prépara à la réponse, en espérant et en priant qu'elle soit positive.

— Si ce n'est pas dans ce monde, dit Argon lentement, alors dans l'autre.

Le cœur de Gwendolyn se serra.

— Mais c'est injuste ! protesta-t-elle. Je *dois* le revoir !

— Il a choisi sa voie, dit Argon. Tu as choisi la tienne. Parfois les destins ne peuvent s'entremêler.

— Et qu'en est-il de l'Empire ? demanda Gwen. Attaqueront-ils cet endroit ?

— Oui, dit-il simplement.

— Serons-nous victorieux ?

— La victoire est relative, répondit-il. Il y a plusieurs types de victoire. Les murs rouges de Silesia ont résisté pendant des milliers d'années, mais même de telles murailles sont destinées à tomber.

Gwen sentit un sentiment de menace naître et grandir dans son cœur.

— Cela signifie que la cité tombera ?

Elle *devait* savoir. Mais il ne répondrait pas et détourna les yeux.

— Il doit bien y avoir un moyen de les arrêter ! dit-elle.

— Tu te focalises trop sur l'instant présent, dit Argon. Il y a d'autres instants, d'autres siècles. Des siècles avant le tien et des

siècles à venir. Nous ne sommes qu'un rayon sur la roue du temps. Des gens vont mourir et d'autres vont naître. Des villes seront détruites et d'autres seront construites. Rien ne dure pour toujours. Pas même le chaos.

Gwendolyn réfléchit en silence à ces propos. Elle se demanda s'ils étaient porteurs d'espoir.

— J'ai l'impression que tout ce que je peux faire ne suffit pas, dit Gwendolyn. Comme si tout était de ma faute. Comme si tous ces gens pourraient trouver un meilleur souverain.

Il tourna vers elle un regard brûlant.

— L'Anneau n'a jamais eu de meilleur souverain que toi, dit-il, et il n'en aura peut-être jamais.

Le cœur de Gwen s'emballa. Il y avait dans ces mots un extraordinaire encouragement. Pour la première fois, elle se sentit légitime.

— Dis-moi, dit-elle, désespérée de savoir. Comment tout cela finira-t-il ?

Lentement, Argon secoua la tête.

— Parfois l'obscurité la plus noire précède la lumière la plus vive.

CHAPITRE DIX-NEUF

Krohn gémit et lécha le visage de Thor jusqu'à ce qu'enfin, lentement, celui-ci ouvre les yeux. Thor se rendit compte qu'il était allongé face contre terre dans le sable – il en avait entre les dents, sous la langue et dans les yeux.

Il battit des paupières et se mit péniblement sur ses pieds, époussetant le sable sur son habit. Il embrassa Krohn sur le front et lui caressa la tête. Il balaya du regard les alentours, à la recherche de ses repères et de ses souvenirs.

Sous la lumière crue du premier soleil, Thor aperçut ses amis étendus sur le dos tout au long du rivage. Heureusement, tous semblaient vivants – et après les avoir comptés rapidement, il constata également qu'il n'en manquait pas un. Ils étaient tous là – plus une fille dont les longs cheveux emmêlés s'étaient étalés sur le sable.

Thor essaya de rassembler ses souvenirs et tout finit par lui revenir : l'esclave, celle que Elden avait sauvée. Il s'assit sur son séant, plissant les yeux, étirant ses muscles douloureux, en tâchant de se rappeler ce qui s'était passé exactement.

Il avait pris feu – c'était la dernière chose dont il se souvenait – puis il s'était précipité dans l'eau glacée des rapides. Heureusement, il n'avait eu que quelques pas à faire pour atteindre le fleuve. Tout était allé très vite : il avait plongé avant que les flammes ne l'engloutissent. Il examina sa peau. Il se sentait endolori et courbatu mais il ne portait aucune trace de brûlure. Il poussa un soupir de soulagement.

Des bribes de leur descente brutale du torrent – tous renversés cul par-dessus tête par les rapides, emportés par le courant – lui revenaient. Il avait jeté un coup d'œil en arrière, une seule fois, juste avant qu'une bûche ne le heurte à la tête. Il avait alors aperçu les soldats impériaux, déjà très loin, tous consumés par une explosion de flammes.

Thor porta la main à sa tête et sentit une grosse bosse, douloureuse au toucher. Il avait dû perdre connaissance en route. Apparemment, ils s'étaient tous débrouillés pour s'échouer ici, sur ce rivage, où ils avaient probablement passé la nuit. C'était une plage étroite, au sable fin et blanc, bordant une rivière agitée. Le grondement de l'eau était incessant. Thor se tourna de tous côtés, balayant le paysage du regard, pour examiner les parages.

De l'autre côté de la plage poussait un bosquet d'arbres. Au-delà, la rivière se séparait en deux cours d'eau, qui poursuivaient leur chemin à un rythme plus calme et paisible. Le bosquet bordait une vaste forêt plus dense. Un chemin sinueux y menait. Il semblait que la rivière les avait jetés à une sorte de croisée des chemins.

— Nous pensions que vous dormiriez toute la journée, dit une voix que Thor reconnut à peine.

Il fit volte-face, imité par Krohn, et n'en crut pas ses yeux quand il vit le groupe : trois hommes, des membres de la Légion, vêtus d'armures d'un vert brillant et portant des armes flambant neuves. Ils le dévisageaient avec un air que Thor avait bien connu.

C'étaient les trois hommes qu'il avait pris pour ses frères en grandissant : Drake, Dross et Durs.

Thor resta bouche bée.

Mais qu'est-ce qu'ils faisaient là ? Thor se frotta les yeux, en se demandant s'il rêvait, mais le groupe ne bougea pas et Thor réalisa qu'ils se trouvaient bel et bien là.

Il se leva, les yeux écarquillés, en essayant de comprendre.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il. Comment êtes-vous arrivés là ?

Les compagnons de Thor, ses frères de Légion et l'esclave, commençaient à s'éveiller, lentement. Ils se redressèrent, en époussetant le sable, puis se rassemblèrent autour de Thor. Tous dévisagèrent Drake, Dross et Durs avec des regards d'émerveillement.

— Nous sommes venus vous aider, dit Drake. Kolk nous a envoyé, peu après que vous soyez partis. Nous avons suivi votre piste. Après votre départ, ils se sont sentis coupables. Ils voulaient que vous ayez des renforts.

— Ils ont aussi reçu des nouvelles, dit Dross en faisant un pas en avant pour leur tendre un rouleau de parchemin. Des nouvelles d'un voleur qu'ils ont attrapé pour le vol de l'Épée. Il a parlé. Il nous a révélé à quel endroit dans l'Empire l'Épée serait emmenée. Il a dessiné une carte.

Dross déroula le parchemin devant eux et tous s'approchèrent pour l'examiner.

— Nous savons où ils vont, dit Durs. Nous sommes venus vous guider jusque là-bas et vous aider à en sortir vivants.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas portés volontaires plus tôt ? rétorqua Reece, sur la défensive.

— Vous êtes venus parce qu'on vous en a donné l'ordre, c'est tout, ajouta Elden d'un ton prudent

— Nous nous débrouillons très bien sans vous, dit O'Connor.

— Vraiment ? demanda Drake en les détaillant des pieds à la tête avec un air de mépris. Il me semble à moi que vous êtes perdus, endoloris et épuisés.

— Vous avez même récupéré un bagage en route, ajouta Dross en jetant un regard méprisant à l'esclave.

Thor, quoique prudent, appréciait de les savoir là et voulut dissiper la dispute.

— Comment nous avez-vous trouvés ? demanda-t-il.

— Avec un bon pisteur et beaucoup d'Or du Roi, répondit Dross. Nous avons suivi vos traces. C'était catastrophique. C'est incroyable que vous soyez sortis de Esclaville de cette façon. Nous, nous l'avons contournée. Heureusement, les rapides ne suivent qu'une seule et même direction. Nous n'avons eu qu'à les suivre pour vous trouver. Difficile de vous manquer : tous les sept étalés sur la plage comme une bande de soiffards. Vous passez difficilement inaperçus.

Les trois frères éclatèrent d'un rire moqueur.

— Belle manière de monter le camp ! ajouta Durs.

Thor se sentit rougir et vit que ses frères de Légion bouillaient de rage.

— Comme mes compagnons l'ont dit, répliqua-t-il avec autorité, nous n'avons pas besoin de vos insultes. Ni de votre aide. Nous sommes arrivés jusque là par nous-même – et sans carte, sans pisteur, sans Or du Roi.

Les trois frères le regardèrent avec un air de surprise et Thor lui-même fut impressionné par son ton autoritaire. Toute sa vie, il avait laissé ces trois-là lui marcher sur les pieds, mais c'était fini : il ne se laisserait pas faire et ne les laisserait pas diriger cette mission. Il connaissait leur nature – et elle n'était pas douce. Peu importait l'aide qu'ils offraient, ils étaient venus parce qu'on leur avait ordonné de le faire ou parce qu'ils pourraient en tirer un profit à leur retour. Thor savait, au fond, que les trois hommes ne se souciaient pas vraiment de lui.

Après cette déclaration, Thor s'attendait à voir leur expression changer. Sans doute chercheraient-ils à discuter, comme toujours. Sans doute essaieraient-ils de le rabaisser. À sa grande surprise, le visage de Drake s'adoucit. Il fit un pas en avant et s'adressa à Thor d'une voix plus douce.

— Thor, nous comprenons que tu sois fâché contre nous. En fait, c'est justifié. Nous n'avons pas été de très bons frères pour toi. Nous te présentons nos excuses. Nous ne sommes pas là pour te rabaisser ou pour contester ton autorité. Nous comprenons que tu diriges cette mission. Nous voulons vraiment t'aider. S'il te plaît. Le destin de l'Anneau tout entier est en jeu et la carte que nous avons est d'une valeur inestimable.

Le ton aimable de Drake, ainsi que sa déférence devant son autorité, prit Thor par surprise. Il ne l'avait jamais vu comme ça. La situation semblait surréaliste, comme s'il ne s'agissait pas des mêmes frères.

Bien sûr, les propos de Drake lui parurent très sensés. Les différends personnels n'importaient pas : seul comptait le destin de l'Anneau. Malgré le passé, Thor serait toujours prêt à accorder une

seconde chance à quelqu'un. De plus, ils avaient l'air sincère.

Lentement, il leur adressa un hochement de tête.

— Dans ce cas, dit-il, nous serons heureux de vous prendre parmi nous.

Les trois hochèrent la tête, satisfaits. Thor regarda les bras de la rivière par-dessus leurs épaules et aperçut leur longue barque amarrée au rivage. On aurait dit un grand canoë, assez large pour transporter une douzaine de personnes.

— Pour atteindre la destination des voleurs, dit Dross en baissant les yeux vers la carte, nous devons suivre la rivière en direction du sud. Nous passerons par un grand lac puis nous descendrons un autre cours d'eau. C'est la route la plus directe. Nous serons en avance sur eux et nous gagnerons du temps. Si vous êtes d'accord, partons sur le champ : nous n'avons plus un instant à perdre !

Tous se dirigeaient vers le bateau quand l'esclave fit un pas en avant.

— C'est faux ! cria-t-elle.

Les hommes s'arrêtèrent et la dévisagèrent.

— Les voleurs ne passeraient pas par là, dit-elle. Je me fiche de ce que dit votre carte. Je connais ma terre mieux que vous. Vous voyez cette forêt ? demanda-t-elle en pointant le doigt vers le bosquet d'arbres. Ils sont partis par là.

— Et comment sais-tu ça ? demanda Drake.

— Parce que cette rivière mène à la mort, dit-elle, et ce n'est pas le chemin qu'ils ont pris. Pour traverser la grande frontière, il n'y a qu'une route sûre : par la forêt. Elle borde les terres désertiques.

Thor se tourna vers les arbres, puis vers les rapides, et se mit à réfléchir.

— Et qui est cette femme qui sait tout ? ricana Durs.

Elden posa un bras autour des épaules de la jeune fille.

— C'est une fille de Esclaville que j'ai libérée, dit-il, et je lui fais confiance. Elle nous a menés jusqu'ici.

— Tu ne la connais même pas, dit Drake.

— Je la connais suffisamment, dit Elden.

— Dans ce cas, quel est son nom ? demanda Dross.

Elden rougit et les trois frères se moquèrent.

— Par ici, il est interdit d'avoir un nom, s'écria-t-elle, mais j'en ai un secret. C'est Indra.

— Eh bien, Indra, tes histoires folkloriques ne nous intéressent pas. Nous sommes des hommes, des vrais, et nous ne craignons pas les rivières. Nous irons où les voleurs nous mènent et nous suivrons la rivière, répondit Drake d'un ton ferme. Si tu as peur de l'eau, tu peux rester au sec. C'est une mission de la Légion. On ne demande à personne de nous accompagner.

Les trois frères se rapprochèrent du bateau et les autres interrogeaient Thor du regard. Celui-ci hésita. Sa raison lui disait de prendre le bateau, mais une partie de lui n'était pas si sûre.

Enfin, il se tourna vers Indra.

— Viens avec nous sur le bateau, dit-il. Si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, nous pourrions toujours retourner sur nos pas.

Elle secoua lentement la tête.

— La rivière mène aux ténèbres et à la mort, dit-elle en repoussant le bras de Elden.

Elle se précipita pourtant vers la barque et embarqua avec les autres, mais pas avant de jeter à Thor un regard de colère :

— Prépare-toi, dit-elle comme les autres prenaient place. Vous naviguez vers l'enfer.

*

Tous payaient dur pour avancer sur les eaux calmes du grand lac et Thor se demandait quand ils arriveraient enfin au bout. Ils ramaient de concert, installés enfin dans un silence confortable, donnant les coups de pagaie simultanément. L'eau semblait s'étendre à l'infini. On aurait dit un océan. Aucun rivage à l'horizon. Et pourtant les eaux stagnaient, parfaitement calmes. Aucune brise ne les agitait.

Thor était encore surpris d'avoir retrouvé ses trois frères, surpris de leur amabilité et de ce qu'ils apportaient à leur mission. Si leur carte était juste et non pas le rêve d'un voleur désespéré, leur arrivée était un cadeau des dieux, exactement ce qui leur faudrait pour retrouver l'Épée et revenir. Mais les mots de l'esclave résonnaient dans sa tête et il ne pouvait s'empêcher de se demander à chaque coup de pagaie s'ils allaient dans la mauvaise direction, si le voleur n'avait pas joué un tour à ses frères en leur donnant cette carte.

— D'où tu viens ? demanda Elden à la fille assise à côté de lui.

Elden parlait à voix basse et Thor se trouvait à quelque distance mais il ne put s'empêcher d'entendre. Elden essayait depuis un moment d'engager la conversation mais la fille se montrait distante. Apparemment, il s'était vraiment attaché à elle. C'était la première fois que Thor le voyait comme ça.

— D'un endroit dont tu n'as pas entendu parler, répondit-elle, et où tu ne voudrais pas aller. Ce n'est qu'une autre ville esclave à la périphérie de l'Empire. Ils nous ont rassemblés à Esclaville il y a un an. Pas tous. Juste moi. Ma famille, ils l'ont tuée.

Elden secoua la tête.

— Tu n'es plus une esclave. Maintenant, tu es libre.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça veut dire, être libre ? Tout le monde dans

l'Empire est esclave. Montre-moi un endroit où on est vraiment libre.

— L'Anneau est vraiment libre, insista Elden.

Elle grogna.

— Et pour combien de temps ? rétorqua-t-elle. Bientôt vous serez envahis, comme nous, et vous obéirez au grand Andronicus. Comme nous tous.

— Jamais ! s'exclama Elden d'un ton sec. Tu ne nous connais pas. Tu ne peux pas dire ça.

Elle haussa les épaules.

— Je connais Andronicus. Rien ne l'arrête. Rien. Pas même votre Anneau, votre Canyon et votre Épée volée. Vous vivez dans un rêve. Je suis réaliste.

— Tu es cynique, corrigea Elden. Visiblement tu as perdu tes idéaux il y a longtemps. Mais moi non. Je ne deviendrai jamais un esclave. Je n'obéirai jamais à Andronicus. Et mon peuple ne tombera pas. S'il le fait, alors il tombera au combat.

Elle haussa les épaules, peu impressionnée.

— Alors vous tomberez, dit-elle. C'est ce que je viens de dire. Comme tout le monde, vous succomberez à Andronicus, d'une manière ou d'une autre.

Un silence sinistre tomba sur le bateau comme ils ramaient et s'enfonçaient toujours plus loin sur le lac et dans l'inconnu. Seul le battement des pagaies dans l'eau se faisait entendre.

Le deuxième soleil montait au zénith, brûlant, et la lumière se répercutait de toutes parts. Le lac donnait l'impression d'un miroir gigantesque, blanchi par les rayons du soleil. La barque semblait naviguer vers le paradis.

Thor se demandait à nouveau s'ils allaient dans la bonne direction quand, soudain, une faible plainte se fit entendre à l'horizon – si faible qu'au début, Thor songea qu'il était peut-être en train de rêver. On aurait dit de la musique, une douce litanie au loin, chantée par une voix féminine, dont les notes s'élevaient puis retombaient. Un chœur de femmes que les eaux du lac renvoyaient comme un écho. C'était le son le plus agréable et le plus doux que Thor ait jamais entendu. Était-il en train de rêver ?

À l'expression de ses compagnons, qui s'interrompirent soudain et tournèrent la tête, Thor sut qu'il n'était pas le seul à les entendre chanter.

— La chanson des Sentions, dit Indra avec crainte. Il faut faire demi-tour immédiatement !

— Que veux-tu dire ? demanda Thor, alarmé.

Indra semblait dans tous ses états, regardant de tous côtés, comme cherchant désespérément un moyen de quitter le bateau.

— Cette île, dit-elle, c'est une île de séductrices ! La musique est

censée attirer les hommes. Ils n'y résistent pas. Une fois qu'ils débarquent, elles les tuent pour les manger. Vous devez faire demi-tour tout de suite !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, dit Dross. Nous suivons la piste de l'Épée.

Mais Thor sentait maintenant un étrange sentiment le traverser, un picotement dans tout le corps – un profond désir. Plus il écoutait la musique, plus il s'approchait, plus ce sentiment était fort, plus il avait envie d'écouter. Il n'avait jamais ressenti cela. C'était comme si son corps tout entier était pris du désir brûlant d'écouter la chanson. Une question de vie ou de mort. Il aurait tué quiconque sur son passage.

Ses compagnons – à l'exception de Indra – ressentaient visiblement la même chose et se tournaient vers la chanson, hypnotisés, payant plus fort comme le courant s'intensifiait et les tirait vers la musique.

Une petite île apparut, au centre de laquelle s'élevait une bâtisse ronde, basse, faite d'un marbre blanc immaculé. Sur le rivage se tenait un groupe de femmes vêtues de robes blanches vaporeuses. Leurs longs cheveux bruns descendaient en cascade sur leurs épaules. Elles chantaient, la tête et les paumes levées vers le ciel. Le chœur de leurs voix sonna plus fort, le courant accéléra sous la barque et, avant de même s'en rendre compte, Thor et ses compagnons côtoyaient le rivage.

Le cœur de Thor battait à tout rompre. Il désirait ces femmes. Il ne pouvait penser à rien d'autre. Pas même à Gwendolyn. Son esprit était comme prisonnier.

— Demi-tour ! hurla Indra, hystérique.

Mais rien n'aurait pu les arrêter maintenant. Le courant les entraînait à toute allure vers l'île et, quelques instants plus tard, la barque s'échoua fermement sur le sable. Plusieurs femmes les attendaient. Elles tendirent de longues et délicates mains, chacune empoignant le rebord du canoë afin de le traîner sur le sable.

Quand l'une d'elle serra la main de Thor, en souriant et en chantant, il se sentit parcouru d'un frisson. Elle le guida hors du bateau. Il la laissa faire, incapable de résister, et la suivit le long des interminables marches de marbre menant au cœur de l'île. À côté de lui, Krohn grognait et gémissait. Indra poussait des hurlements. Cependant, Thor les entendait à peine, comme si tous les sons du monde avaient été étouffés, réduits au silence. Il marcha avec ses frères de Légion, docile.

Chacun tenait par la main une femme qui le guidait en lui adressant de charmants sourires, sans cesser de chanter, et l'entraînait toujours plus profondément dans l'île. Le paysage était couvert des plus beaux arbres fruitiers que Thor ait jamais vus : des branches basses arboraient de gros fruits oranges et jaunes, d'autres étaient en

fleurs et embaumaient l'air d'arômes délicats. On devinait également dans l'air des odeurs de cuisine qui firent gargouiller l'estomac de Thor.

Thor entendit Indra pousser un cri au moment de se faire bâillonner. Il se tourna et vit les femmes se jeter sur elle : elles la ligotèrent avant de l'emporter. Une partie de lui voulut l'aider, mais son esprit était prisonnier d'un sort si puissant qu'il serait allé se jeter du bout du monde si ces femmes l'y avaient conduit.

Enfin, il avait trouvé son véritable foyer. Il ne voulait jamais en repartir.

CHAPITRE VINGT

Gwendolyn se tenait debout sur les plus hauts remparts du château, Steffen à ses côtés, fouillant l'horizon à la recherche d'un signe de Kendrick. Tout autour d'elle, les hommes s'affairaient, préparant les dernières défenses. Un groupe non loin transportait en grognant sous l'effort un chaudron de fer rempli de goudron bouillant. Les archers prenaient position, des centaines d'entre eux, agenouillés tout au long des murs, l'arc et les flèches prêts à tirer. Derrière eux, des douzaines de jeunes garçons tenaient des torches pour enflammer les projectiles.

Sur les niveaux inférieurs, des centaines de recrues supplémentaires attendaient sur le qui-vive, armés de longues lances. Nombre d'entre eux brandissaient également des frondes.

En contrebas, dans la cour intérieure, massés derrière les portes, piétinaient des bataillons de soldats arborant des épées, des boucliers, ainsi que toute arme possible et imaginable. L'armée grandissait à chaque moment et Silesia semblait de plus en plus impénétrable. Gwen se sentait optimiste.

Cependant, dès qu'elle contemplait l'horizon, elle se rappelait quelle armée marchait dans leur direction. Toute sa vie, elle avait entendu des histoires sur Andronicus. Silesia avait résisté aux attaques pendant un millier d'années, mais Gwen savait que ce serait différent cette fois. Elle abaissa ses paupières et pria qu'on lui donne au moins la force d'offrir une noble résistance. Quoi qu'il arrive, qu'ils vivent ou qu'ils meurent, elle voulait tomber avec honneur.

Gwen ouvrit à nouveau les yeux sur l'horizon et se remit à marcher en long et en large. Elle était tellement nerveuse ! Et savoir Kendrick dehors ne l'aidait pas à se calmer. Elle ne pouvait imaginer fermer les portes sur son frère. L'envisager seulement semblait déjà trop douloureux.

— Scruter l'horizon ne le fera pas revenir plus vite, dit Steffen.

Elle lui jeta un regard, reconnaissante qu'il reste à ses côtés. Il était devenu sa béquille : il était toujours là, prêt à lui offrir un conseil ou un mot de réconfort, et veillait sur elle. Il était bien plus sage qu'il n'en avait l'air et elle le considérait maintenant de plus en plus comme son confident. Il était également l'homme en qui elle avait le plus confiance : il lui avait sauvé deux fois la vie. Elle avait l'impression qu'elle pouvait partager avec lui ses pensées les plus privées.

— Je ne pense pas que je pourrai, lui confia-t-elle à voix basse avant de préciser. Je ne pourrai pas fermer les portes en sachant Kendrick dehors.

— Il le faudra pourtant, dit-il. C'est cela, gouverner : faire passer

son pays avant sa famille. Votre frère n'est qu'une personne et vos sujets sont des milliers.

Gwendolyn continuait de faire les cent pas. Elle savait qu'il avait raison. Elle priaït seulement pour ne pas se retrouver dans cette position.

Une trompette sonna et Gwen fit volte-face, les yeux fixés sur la route. Quels visiteurs la trompette annonçait-elle ? Son cœur battit plus fort à l'idée d'apercevoir Kendrick chevauchant vers la ville.

Son cœur chavira quand elle vit la petite caravane et comprit que ce n'était pas lui. C'était un cheval harnaché à un chariot remontant la route qui venait de la Cour du Roi. Quelle surprise : quelqu'un avait donc échappé à l'attaque !

Pressée d'entendre les nouvelles, elle descendit l'escalier en vis jusqu'à la cour poussiéreuse de Silesia. Steffen lui dégagea un passage entre les soldats et elle se faufila alors que les portes s'ouvraient lentement.

Le chariot avança jusqu'à l'entrée et s'arrêta.

Plusieurs soldats s'approchèrent pour les laisser entrer. Avec un choc, Gwendolyn reconnut les visiteurs.

Là, debout devant elle, se tenait une femme que Gwen avait été certaine de ne jamais revoir.

Sa mère. La précédente reine.

Et, à côté d'elle, sa fidèle servante, Hafold.

La mère de Gwendolyn lui renvoya son regard, d'une reine à une autre, et Gwen se sentit traversée par une myriade d'émotions. Elle fut d'abord choquée de la voir, puis soulagée qu'elle soit en vie, triste et pleine de compassion devant son état de santé. Comme de vieux souvenirs lui revenaient, elle bouillait également de colère : si sa mère était venue pour lui faire la leçon, Gwen ne l'écouterait pas.

Plus que tout, elle était stupéfaite. Comment sa mère, qui était malade, tenait-elle ainsi debout ? Et comment s'était-elle enfuie de la Cour du Roi ?

— Mère, dit Gwendolyn.

Sa mère la fixa du regard, le visage inexpressif.

— Gwendolyn, dit-elle d'une voix plate, je me trouve dans la position malheureuse et étrange de demander à ma fille l'hospitalité. Depuis la destruction de la Cour du Roi, c'est-à-dire le seul endroit que j'appelle ma maison, je me trouve sans domicile. Une grande armée suit mes traces et, si tu me repousses, je mourrai dehors. Quoi que tu penses de moi, ce ne serait certainement pas une belle façon d'honorer ton père.

Un silence tomba sur la foule de soldats autour d'eux et Gwendolyn sentit que tous surveillaient l'échange. Elle prit une grande inspiration, agitée d'un remous d'émotions.

— Je ne suis pas vindicative, mère, dit Gwendolyn. Contrairement à toi. Je ne te laisserai jamais à la merci de l'Empire, peu importe le genre de mère que tu as été pour moi. Bien sûr, tu es la bienvenue entre nos murs.

Sa mère lui renvoya son regard, toujours dénué d'expression, et lui adressa un léger hochement de tête.

— Comment as-tu guéri ? demanda Gwendolyn. La dernière fois que je t'ai vue, tu étais incapable de parler ou de bouger.

— J'ai découvert qu'elle avait été victime d'un empoisonnement, dit Hafold. De la main de son fils, le Roi.

Des hoquets de surprise se firent entendre parmi la foule et, surtout, de la bouche de Gwen. Elle secoua la tête, incrédule.

— Alors tu dois consulter Illepra, notre guérisseuse. Elle est ici avec nous et elle te donnera ce qu'il faut pour que tu te rétablisses de façon permanente. Je te souhaite la bienvenue parmi nous, mère.

Sa mère hocha la tête mais ne bougea pas.

— On m'apprend que tu es Reine à présent, dit-elle.

Gwendolyn hocha la tête, prudente, incertaine de savoir où cette conversation les mènerait.

— C'était la volonté de ton père. Je m'y suis opposée. Mais je vois maintenant que c'était une sage décision. Peut-être la *seule* décision sage de son règne.

Sur ces mots, elle contourna sa fille, Hafold sur ses talons, trop fière pour dire un mot de plus.

Gwendolyn, qui connaissait l'orgueil de sa mère et savait qu'elle ne lui avait jamais adressé un mot gentil, comprenait qu'il lui avait été difficile d'admettre une telle chose. Elle était touchée. Elle se demanda, encore une fois, pourquoi elles n'avaient jamais pu être proches.

Les portes s'ouvrirent à nouveau et Gwendolyn, en se retournant, fut surprise de voir Aberthol entrer en marchant lentement, appuyé sur sa canne, avec l'aide des soldats.

Il se porta à sa hauteur avec sa démarche caractéristique, adressant à la jeune femme un sourire chaleureux.

Elle fit quelques pas pour le rejoindre et le prit dans ses bras. Quel réconfort de voir son ancien professeur et le vieux conseiller de son père ! C'était un peu comme retrouver une partie de son père.

— Gwendolyn, ma chère, dit-il de sa voix ancienne. Embrasser un humble vieillard comme moi devant tous vos nouveaux sujets n'est pas très approprié, dit-il en se redressant avec un sourire. Vous êtes Reine après tout et je suis très fier de vous. Une Reine doit se comporter en Reine.

Gwendolyn lui rendit son sourire.

— C'est vrai, dit-elle, mais mon statut me donne aussi le droit

d'embrasser qui je souhaite.

Il sourit.

— Vous avez toujours été bien trop maligne pour votre bien, dit-il.

— Vous voir ici me fait craindre le pire, dit Gwendolyn d'une voix sombre. J'ai reçu la nouvelle de l'attaque de la Cour du Roi. En vous voyant ici sans vos précieux livres, je sais maintenant que c'est vrai.

Le visage de Aberthol tomba et il hocha gravement la tête.

— Brûlé, dit-il. Tout a été brûlé. Nous nous sommes échappés la nuit précédente.

Gwendolyn sentit son cœur s'agiter. Elle eut peur de poser sa prochaine question :

— Et la Maison des Érudits ?

Son cœur battait à tout rompre en pensant à cet endroit, sa deuxième maison, un lieu plus sacré pour elle que toute chose en ce monde.

Aberthol baissa les yeux, attristé, et, pour la première fois de sa vie, elle vit une larme briller au coin de son œil.

— Il ne reste plus rien, dit-il d'une voix grave. Des milliers d'années d'histoire, des volumes précieux et inestimables – tout brûlé sur l'autel de la barbarie.

Malgré elle, Gwendolyn poussa un gémissement de douleur. Elle posa la main sur son cœur, serrant sa poitrine.

— Tout ce qui reste, ce sont les quelques volumes que j'ai attrapés avant de fuir, tout ce qui tenait dans le chariot. Des milliers d'années d'histoire, de poésie, de philosophie... Tout cela parti en fumée.

Il secoua la tête d'un air grave, encore et encore.

— Nous reconstruirons, lui dit-elle en posant une main rassurante sur son épaule. Un jour, nous retrouverons tout cela.

Elle tâcha de prendre une voix assurée, pour le réconforter, mais elle savait que la tâche serait impossible.

Il leva les yeux vers elle avec un air de doute.

— Savez-vous ce qui nous arrive à l'horizon ? dit-il. Une armée plus grande que votre père n'a jamais eu à affronter.

— Je sais, dit-elle. Et je sais qui nous sommes. Nous survivrons. D'une manière ou d'une autre. Et nous reconstruirons.

Il leva vers elle un long regard, avant de hocher la tête.

— Votre père vous a bien choisie, dit-il. Très, très bien.

Aberthol plissa les yeux et un million de rides creusèrent son visage.

— Vous rappelez vous votre histoire ? dit-il. Les Acholèmes ?

Gwen fouilla ses souvenirs et la chronique lui revint par bribes.

— Ils ont fait face à un long siège, dit-elle.

— Le plus long des annales des MacGils, ajouta Aberthol. Ils n'étaient qu'une centaine d'hommes... Ils en ont repoussé dix milles.

Gwen ouvrit des yeux écarquillés et son cœur battit à tout rompre, plein d'espoir, alors que l'histoire lui revenait peu à peu.

— Comment ? demanda-t-elle.

— Ils se sont battus comme un seul homme, répondit-il. Les batailles ne se gagnent pas uniquement par l'épée. Plus souvent, elles sont gagnées par le cœur. Par la cause. Le livre de l'ancienne langue regorge de telles histoires – un petit nombre qui triomphe d'une armée plus importante.

Il soupira.

— Quand vous commanderez à ces hommes, dit-il, ne parlez pas à leurs armes mais à leurs cœurs. Chacun a un fils, un père, un frère, un mari. Chacun a une raison de mourir – mais aussi une raison de vivre. Trouvez cette raison de vivre et vous trouverez le chemin vers la victoire.

Il commençait à repartir quand, soudain, il se retourna et lui jeta un regard.

— Il y a plus important, dit-il. Demandez-vous qu'elle est *votre* raison de vivre ?

Elle resta seule et ces derniers mots résonnèrent dans sa tête. Quelle était sa raison de vivre ?

Comme elle y réfléchissait, elle réalisa qu'elle en avait deux. Elle posa la main sur son ventre, qu'elle caressa, puis leva les yeux vers l'horizon et pensa à Thor.

À cet instant, elle se décida à vivre.

Quoi qu'il arrive, elle vivrait.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Kendrick et Atme galopèrent sur la route poussiéreuse vers un horizon où brassaient des nuages d'orage, sombres et épais. Le ciel tonna, encore et encore, menaçant les cavaliers d'une tempête. Au loin, enfin, le village dont la femme avait parlé venait d'apparaître. Kendrick se sentit envahi par une vague de soulagement. Ce n'était pas trop tôt.

Ils avaient chevauché des heures et l'inquiétude de Kendrick n'avait cessé de croître alors qu'ils s'éloignaient de plus en plus de la sécurité de Silesia. Devant eux, là, quelque part, l'armée d'invasion marchait dans leur direction. Kendrick espérait seulement qu'ils trouveraient le village, les filles, et feraient demi-tour avant que les troupes de Andronicus ne les rattrapent – et avant que les portes de Silesia ne se referment sur eux.

Il savait que la mission était imprudente et téméraire, mais il n'aurait pu la refuser sans tourner le dos à toutes ses valeurs. Il avait fait le vœu d'aider ceux qui sont sans défense et cette promesse était sacrée. Pour Kendrick, elle était plus importante que sa propre sécurité. Il fallait qu'il accepte des missions comme celle-ci, imprudentes ou non. Il avait entendu parler de la brutalité de Andronicus et savait ce que ses hommes feraient aux filles. Il ne pouvait s'y résoudre, même si cela signifiait mourir au combat.

Kendrick accéléra l'allure, essoufflé, épuisant ces dernières forces. La vue du village qui se profilait lui donna de l'entrain. Il s'étendait là, un petit point à l'horizon – juste un village de fermiers en périphérie de l'Anneau, en forme de cercle comme souvent, un mur rudimentaire entourant quelques habitations. Il échangea un regard entendu avec Atme et tous deux éperonnèrent leurs montures, encouragés, déterminés à atteindre leur destination avant Andronicus – et à sauver les filles.

Comme ils approchaient, Kendrick entendit un grondement au loin et vit qu'un groupe d'une douzaine de soldats galopait vers le village dans la direction opposée. Son cœur se mit à battre plus vite quand il aperçut la livrée noire de l'Empire. Ils étaient là. Et ils chevauchaient vers la ville. Kendrick et Atme étaient plus près – mais l'écart était faible.

La seule chose qui réconforta Kendrick fut de ne pas voir l'armée toute entière surgir derrière eux. On aurait dit plutôt un petit contingent. Kendrick réalisa immédiatement qu'il s'agissait des éclaireurs, partis en reconnaissance pour ramener des nouvelles au reste de l'armée. Assurément, l'armée suivait non loin derrière – souvent à quelques minutes.

L'urgence de la situation ne fit que grandir aux yeux de Kendrick. Il éperonna sa monture en poussant un cri et les deux hommes chargèrent à travers les portes du village. Ils galopèrent le long des ruelles étroites, regardant de tous côtés, examinant les petites et humbles demeures. Toute la ville était déserte – un village fantôme. Des biens étaient éparpillés à travers les rues et il était évident que les villageois étaient partis en catastrophe. C'était sage de leur part. Ils avaient compris ce qui allait arriver.

Ils chevauchèrent de maison en maison et Kendrick finit par repérer une bâtisse plus large que les autres, ornée d'une étoile de peinture rouge. La Maison des Malades.

Ils galopèrent dans cette direction, sautèrent à bas de leurs chevaux et coururent à travers la porte ouverte. Kendrick jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : les éclaireurs se rapprochaient. Ils arriveraient dans une minute à peine.

Kendrick et Atme se précipitèrent dans la bâtisse, longeant des rangées de lits abandonnés. Pendant un instant, Kendrick eut l'impression que l'endroit était désert. Peut-être qu'ils se trouvaient au mauvais endroit. Peut-être que les filles avaient déjà été déplacées. Ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité. Alors, il entendit un petit cri de détresse.

Là, dans le coin de plus éloigné de la pièce, deux filles gisaient sur des matelas. Elles devaient avoir environ douze ans et tendirent des bras faibles vers eux.

— A l'aide ! appela l'une d'elle.

L'autre était trop malade pour seulement lever la main.

Kendrick se précipita et souleva sur son épaule une des filles en train de gémir, pendant que Atme attrapait sa sœur. Ils rebroussèrent chemin, courant à travers le bâtiment jusqu'à surgir en trombe de la porte d'entrée. Ils hissèrent les filles sur les selles de leurs chevaux et se préparaient à monter à leur tour – quand soudain, derrière eux, les douze cavaliers impériaux firent irruption et les chargèrent comme une tempête. Il n'y avait plus le temps, songea Kendrick. Il faudrait se battre.

Kendrick et Atme firent volte-face, prêts à les affronter. Ils se positionnèrent entre les filles et le contingent, levant leurs boucliers et tirant leurs épées avec un chuintement caractéristique.

Le chef des éclaireurs abattit son arme sur Kendrick qui leva son bouclier, parant le coup à la dernière seconde, riposta d'un même mouvement et trancha au fil de sa lame la sangle qui retenait la selle du cavalier. Celui-ci vola à bas de son cheval et s'écrasa à terre. Un autre fit tourner sa hache en direction de la tête de Kendrick qui l'esquiva, avant de poignarder l'homme entre les côtes. Il bascula en hurlant. Le troisième brandissait une lance. Kendrick se tourna de côté

pour l'éviter, empoigna l'arme par la hampe et l'arracha des mains de son assaillant.

La pertuisane tenue ferme contre l'épaule, Kendrick chargea, jetant à bas de son cheval un quatrième soldat impérial. Il l'envoya voler contre un autre assaillant et les deux basculèrent avant de rouler à terre. Kendrick saisit la lance comme un javelot, visa, prit son élan. La pertuisane fila dans les airs, transperçant l'armure et la poitrine d'un autre.

Maintenant désarmé, Kendrick se trouva brusquement vulnérable. Il eut à peine le temps de réagir quand un autre ennemi bondit de son cheval pour le plaquer au sol. Ils heurtèrent tous les deux le sol, roulèrent et roulèrent tout en luttant. Le soldat tira une dague et l'abattit avec force sur la gorge de Kendrick.

Mais Kendrick attrapa son poignet au vol. Ils luttèrent pour prendre l'ascendant et le soldat, en ricanant, s'appuya de tout son poids sur la dague toujours pointée vers la gorge de Kendrick. Kendrick sentit ses forces l'abandonner progressivement et le fil tranchant se rapprocha de son visage, centimètre par centimètre...

Enfin, il parvint à se dégager de l'étreinte du soldat. Il roula sur le côté et envoya son poing ganté de fer contre la joue de son assaillant qui tomba sur le dos. Un deuxième coup de poing l'assomma pour de bon.

Du coin de l'œil, Kendrick s'aperçut qu'un autre soldat se précipitait sur lui, prêt à lui envoyer un coup de pied dans les côtes. Kendrick réfléchit rapidement, saisit la dague à moitié glissée de la main de l'homme qu'il venait d'assommer. Il se retourna et la lança d'un même élan. Le couteau fila en tournoyant dans les airs et se planta dans la gorge de son assaillant, arrêtant sa course. Le soldat resta pétrifié un instant, puis chavira sur le côté, mort.

Atme avait été bien occupé, lui aussi. Six soldats l'avaient attaqué et Kendrick vit que cinq étaient déjà morts, allongés par terre dans des positions diverses, leur sang souillant la terre. Sous ses yeux, Atme acheva le sixième : il se pencha pour éviter un coup de lame et tourna sur lui-même, décapitant son adversaire d'un même mouvement.

Kendrick et Atme restèrent immobiles un instant, contemplant les dommages qu'ils venaient de créer, leurs pénibles inspirations particulièrement sonores dans le calme soudain.

— Comme au bon vieux temps, dit Atme.

Kendrick hocha la tête.

— Je suis content que tu sois à mes côtés, répondit-il.

Il y eut un chœur de trompettes au loin et Kendrick sentit un tremblement agiter la terre sous ses pieds. Il leva les yeux vers l'horizon. Un nuage de poussière diffus s'élevait au loin. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une douzaine d'hommes mais de la rumeur d'une

immense armée dont il était impossible de distinguer les limites.

Les deux hommes ne perdirent pas une minute et se précipitèrent sur leurs chevaux. Kendrick monta derrière la fille malade, la serra contre lui d'un bras, comme elle chancelait mollement sur la selle, et attrapa les rênes de l'autre main. Atme fit de même. Quelques minutes plus tard, ils franchissaient les murs de la ville et galopèrent ventre à terre sur la route menant à Silesia.

Kendrick espéra que les portes de la forteresse n'avaient pas encore été verrouillées.

*

Le cœur battant, Gwendolyn observait l'horizon, debout au sommet d'une petite colline hors des murailles extérieures de Silesia. Elle scrutait la route depuis des heures, en priant pour apercevoir un signe de Kendrick comme ils comptaient les heures, puis les minutes avant de devoir verrouiller les portes.

— Madame, dit Steffen qui se trouvait encore une fois debout, loyal, à ses côtés, vous devez rentrer dans la cité. Attendre ici Kendrick ne le fera pas revenir plus vite – ça ne fait que compromettre votre sécurité. S'il vous plaît : retirez-vous entre les murs.

Gwendolyn secoua la tête.

— Je ne puis attendre derrière nos murs quand je sais qu'il risque sa vie dehors.

— Mais, Madame, votre peuple a besoin de vous. Vous êtes un exemple.

— Je suis aussi un exemple de courage, dit-elle. En temps de guerre, cela aussi, c'est une qualité.

— Eh bien, si vous ne souhaitez pas rentrer, je ne le ferai pas non plus, dit-il.

Steffen se tut et les deux continuèrent de contempler l'horizon.

Gwendolyn savait qu'il avait raison : ce n'était qu'une question de temps avant que l'urgence ne l'oblige à verrouiller les portes extérieures. Cette pensée brisait son cœur dans sa poitrine.

Elle entendit alors un grondement au loin et son cœur se mit à battre plus vite quand l'horizon se couvrit de noir sous ses yeux. La plus grande armée qu'elle ait jamais vue s'étendait devant elle – des milliers et des milliers d'hommes qui semblaient prêts à recouvrir la surface du monde. Au milieu d'eux flottaient les couleurs impériales, que deux porte-étendards agitaient au-dessus de leurs têtes. Des centaines de trompettes tonnaient.

— Madame, nous n'avons plus le temps ! cria Srog, en se portant à sa hauteur au galop, flanqué d'une douzaine de soldats. Nous devons fermer les portes de la ville !

Gwen regarda par-dessus son épaule. Des centaines de soldats se préparaient, fébriles, et prenaient position tout au long des parapets. Elle se tourna ensuite et contempla l'horizon. La réalité la rattrapait : finalement, Andronicus était là. Et toujours aucune signe de Kendrick et de Atme. Son cœur chavira. Avait-il été tué ? Elle ne l'avait jamais vu échouer. Comment était-ce possible ? Kendrick était leur meilleur chevalier. S'il avait été tué, quel espoir avait donc les autres ?

Gwen s'injuria de l'avoir laissé partir. Elle aurait dû lui ordonner de rester. Elle aimait savoir qu'il honorait sa promesse d'honneur mais, cette fois, son esprit chevaleresque l'avait mené à la mort.

— Madame, vous ne pouvez plus rester là ! hurla Steffen.

Elle perçut une grande agitation dans sa voix. Elle savait que le moment était venu. L'armée s'approchait. Dans quelques instants, plus personne ne pourrait entrer dans Silesia, pas même elle... Mais elle ne pouvait s'y résoudre. Elle ne pouvait s'abriter avant d'être sûre que son frère ne reviendrait pas.

— Madame, pressa Brom aux côtés de Srog. Si nous attendons plus longtemps, nos hommes vont mourir !

Soudain, un petit nuage de poussière sur le côté attira le regard de Gwendolyn. Son cœur bondit de joie : là, sur une petite route parallèle, chevauchaient Kendrick et Atme portant deux filles sur leurs chevaux. Ils galopaient ventre à terre dans leur direction, en avance sur l'armée de Andronicus, de plus en plus vite, de plus en plus près. Ils distançaient l'Empire d'une bonne centaine de mètres et le cœur de Gwen s'emballa de les revoir vivants.

Ils l'avaient fait. Elle pouvait à peine y croire. Ils l'avaient fait !

Gwendolyn sentit un terrible poids quitter ses épaules. Elle fit volte-face, monta sur son cheval et fila en direction des portes ouvertes de Silesia, Steffen, Srog, Brom et une douzaine de soldats sur ses talons. À mesure qu'ils s'approchaient, les troupes qui les attendaient tournaient les talons pour la suivre. Tous galopèrent en direction des immenses portes de fer qu'un groupe d'hommes commençait à refermer.

Ils passèrent juste à temps : il ne restait plus qu'un écart de quelques mètres entre les deux battants. Kendrick et Atme les suivaient de près et se précipitèrent à leur tour derrière les murailles. À la même seconde, les grandes portes se refermèrent en claquant derrière eux.

Ils poursuivirent leur chevauchée, tous les hommes se ralliant autour de Gwendolyn, alors que les milliers de soldats prenaient position. De tous côtés, le chaos, l'urgence frénétique, l'attente palpable.

— SONNEZ L'ALARME ! cria-t-elle.

Aussitôt un chœur de cors se mit à tonner autour d'elle.

Les habitants coururent se barricader dans leurs maisons, barrant portes et fenêtres, et la cour se vida. Une fois à l'abri, beaucoup se précipitèrent dans les étages supérieurs pour entrouvrir les fenêtres et surveiller la cour, armés d'arcs et de flèches. Chaque homme, chaque femme et chaque enfant, Gwen le savait, était prêt à se battre jusqu'à la mort.

Son cœur vibrait de soulagement de voir Kendrick chevaucher à ses côtés. Flanqué de Atme, il conduisit les filles malades à leur mère qui les embrassa avec des larmes de joie. Elle saisit Kendrick par la jambe.

— Merci, dit-elle, je ne pourrai jamais vous remercier.

Gwendolyn et son frère mirent pied à terre et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu es vivant, dit-elle, le visage enfoui dans son épaule.

Elle était tellement soulagée ! Elle espérait que Thor aurait la même chance.

— Et tu as sauvé des vies.

Kendrick sourit.

— Il y en a bien plus à sauver, dit-il.

Gwen n'eut pas le temps de répondre : soudain, un choc effroyable heurta les portes extérieures, si violent que l'impact ébranla toute la cité.

Kendrick prit position avec le reste de l'Argent et Gwendolyn partit en courant, Steffen à ses côtés : ils montèrent quatre à quatre l'escalier de pierre jusqu'au plus haut chemin de ronde, pour avoir une meilleure vue.

Comme Gwen se penchait par-dessus le parapet, un deuxième coup retentit. Sous le choc, elle vit que l'armée de Andronicus colonisait les environs de la cité. Des douzaines de soldats en formation coordonnée tentaient d'enfoncer les portes en portant leurs boucliers contre les battants avant de les heurter de l'épaule.

Ce n'était que le début : ils finirent par s'écarter, cédant le passage à une douzaine d'hommes qui portaient un bélier de fer, long et épais. Sous les yeux horrifiés de Gwen, ceux-ci prirent de l'élan et percutèrent avec violence les portes extérieures, entamant le bois. Les murs et les pierres tremblèrent sous les pieds de Gwen.

— Nous attendons votre commandement ! dit Srog à côté d'elle.

— MAINTENANT ! s'écria-t-elle.

— ARCHERS ! commanda Srog.

Tout au long des murailles, les archers bandèrent leurs arcs et visèrent l'ennemi à travers les meurtrières.

— TIREZ !

Le ciel s'emplit d'une volée de flèches, des milliers d'entre elles filant dans les airs, trouvant leurs cibles : les soldats impériaux exposés

en contrebas.

Des cris s'élevèrent. Par douzaines, des fantassins tombèrent à la renverse, morts.

Mais l'armée de Andronicus était bien disciplinée : des centaines de soldats, parfaitement alignés sur plusieurs rangées, mirent un genou à terre et tirèrent à leur tour en direction des murailles.

Gwendolyn était stupéfaite. C'était la première fois qu'elle se trouvait au cœur d'une véritable bataille et elle ne sut comment réagir. Elle sentit une main solide agripper sa jupe et la tirer vers le bas, puis la plaquer contre le sol de pierre. Une flèche siffla dans les airs juste au-dessus d'elle et la manqua d'un cheveu. Elle tourna la tête et vit Steffen allongé à côté d'elle. Son cœur battait à tout rompre. Comme elle avait été stupide de ne pas se baisser plus tôt, comme tous les autres l'avaient fait ! Steffen, une fois de plus, lui avait sauvé la vie.

Tout le monde n'avait pas eu cette chance. Un garçon, à peine plus vieux que Thor, se tenait à quelques pas d'elle, son regard fixe tourné vers leurs assaillants, comme stupéfait. Une flèche lui transperçait la gorge. Il tituba, puis chavira par-dessus le parapet, sur les corps entassés trente mètres plus bas.

— ARCHERS ! cria Srog à nouveau.

De nouveau, les Silésiens bandaient leurs arcs et tiraient sur l'Empire.

Des cris s'élevèrent et des soldats rejoignirent leurs camarades morts.

Une seconde volée de flèches répondit à la leur.

La bataille s'intensifiait et des projectiles filaient dans toutes les directions. L'Empire essuyait des pertes importantes, tandis que la plupart des Silésiens étaient épargnés et se mettaient à couvert derrière les murs de pierre. Cependant, comme la bataille se poursuivait, de plus en plus tombaient sous les flèches ennemies. Peut-être une douzaine de soldats, contre des centaines de troupiers impériaux... Mais, bien sûr, Silesia avait moins d'hommes à perdre.

Tout se passait si vite, Gwen pouvait à peine assimiler les informations. Après d'interminables jours d'une attente sans fin, soudain une bataille féroce faisait rage.

L'Empire précipita de nouveau le bélier sur les portes, entamant encore le bois, et la violence de l'impact fit trembler la terre.

Kendrick s'avança, adressant un cri de rassemblement aux hommes de l'Argent.

— CHAUDRONS ! cria-t-il.

Il se précipita en avant, suivi de Atme et d'une douzaine d'hommes. Ensemble, ils hissèrent un gros chaudron de fer par-dessus le parapet. Quelques instants plus tard, le goudron bouillant coula par-

dessus bord, éclaboussant les soldats qui portaient le bélier. Parfaitement synchronisés, les hommes de l'Argent bandèrent leurs arcs et décochèrent des flèches enflammées.

Les flammes engloutirent les soldats au milieu des hurlements, juste avant que ceux-ci n'aient le temps de se jeter une nouvelle fois contre les portes.

Cependant, quelques instants plus tard, une douzaine de soldats frais poussaient leurs camarades brûlés vifs sur le côté pour les remplacer. Ils se saisirent du bélier.

Gwen se sentit envahie par un sentiment d'impuissance. Les ressources de l'Empire semblaient illimitées. Peu importait combien ils en tueraient, tout cela semblait vain : un soldat mourait et deux prenaient sa place. Pendant que la bataille faisait rage, la marée humaine continuait de se déverser à l'horizon, aussi loin que portait le regard, rangée après rangée, division après division, comme un million de fourmis ouvrières. La mort de quelques centaines n'entamait même pas leurs forces.

Du côté silésien, cependant, chaque perte comptait. De façon générale, les soldats faisaient preuve d'un courage et d'une adresse formidable : avec une poignée d'hommes, ils tenaient tête à une immense armée. Pourtant, chaque mort se faisait sentir et Gwen vit peu à peu leurs rangs diminuer, leurs munitions s'amenuiser.

Il était clair que Andronicus n'avait aucun respect pour la vie et qu'il enverrait ses propres soldats à la mort sans une once d'hésitation. Il semblait même que cela faisait partie de sa stratégie : sacrifier autant d'hommes que possible jusqu'à ce que les Silésiens soient à court de flèches, de goudron et de lances. C'est ce qui finirait par arriver. Les Silésiens auraient eu une chance contre un autre chef de guerre. Mais contre Andronicus, contre un homme qui ne se souciait pas de la vie des siens, quelle chance avaient-ils ? se demandait Gwen. Était-il si impitoyable qu'il sacrifierait par milliers ses hommes sans y réfléchir à deux fois ? Comme Gwen regardait les soldats tomber l'un après l'autre, morts, elle comprit que c'était le cas.

Avant de terminer cette pensée, elle aperçut du coin de l'œil quelque chose filer dans sa direction. Cette fois, elle se baissa à temps. Un boulet enflammé siffla à un cheveu de sa tête. Il vola par-dessus le parapet et s'abattit dans la cité comme une comète en feu, heurtant le sol avec une telle violence qu'il le fit trembler. Il rebondit et roula jusqu'à s'écraser sur un mur de pierre dans une explosion d'étincelles et de flammes.

Des douzaines de boulets enflammés emplirent soudain le ciel et l'un d'eux fit exploser le mur près de la tête de Gwen. À quatre pattes, elle jeta un coup d'œil par une meurtrière et s'aperçut qu'un rang de catapultes roulait vers eux. Des douzaines de soldats préparaient les

boulets et les enduisaient d'une sorte de liquide inflammable. D'autres bandaient la corde avant de la rompre d'un coup d'épée pour lancer les projectiles sur la ville.

Le sol et les murs tremblèrent autour de Gwen et sous ses pieds quand ces boulets filèrent comme des flèches dans les airs. Il y eut des cris. Chaque projectile emportait plusieurs hommes.

— TIREZ SUR LES CATAPULTES ! cria Gwen. Visez les hommes s'en occupent.

Ses ordres furent criés, répétés tout le long des rangs et du chemin de ronde. Les archers détournèrent leur attention du bélier pour tirer en direction des catapultes. Une pluie de flèches s'abattit sur eux, blessant et tuant la plupart.

Mais Andronicus avait dû prévoir ce mouvement : dès que les archers de Gwen se redressèrent par-dessus les merlons et s'exposèrent, une douzaine de lances fila dans les airs pour les transpercer sous le regard horrifié de Gwen. Dans un concert de cris, leurs corps basculèrent par-dessus le parapet avant de s'écraser en contrebas.

— Je veux participer ! cria une voix. Je veux rejoindre le combat !

Gwendolyn se tourna et fut stupéfaite de voir son frère Godfrey approcher. Il respirait péniblement, pantelant, un peu trop gros pour son armure de toile, le visage rouge d'effort et les yeux écarquillés d'effroi.

— Baisse toi ! cria-t-elle

Steffen le plaqua au sol juste à temps et une lance siffla au-dessus de sa tête.

— Je veux me battre ! cria-t-il. S'il vous plaît ! Donnez-moi un poste !

Gwendolyn échangea un regard avec Kendrick qui hocha la tête.

— Tu peux rejoindre mes hommes, dit Kendrick. Tu as déjà tiré à l'arc ?

— Bien sûr ! s'exclama Godfrey. Père nous a fait prendre des leçons.

— Mais tu te souviens ? pressa Kendrick.

Godfrey le fixa du regard, les yeux écarquillés, tremblant de tout son corps.

— Je crois, dit-il.

— Prends ça, dit Kendrick en lui tendant un arc inutilisé et un carquois plein de flèches. Positionne-toi sur le mur avec les archers. Reste à couvert et ne t'expose pas. Attends mon commandement.

Godfrey fit ce qu'on lui demandait et se précipita pour prendre position, un genou à terre. Sa main tremblait quand il tendit le bras dans son dos pour saisir un projectile, puis tira la corde de son arc contre sa joue. Il était si nerveux qu'il fit tomber toutes les flèches de

son carquois d'un geste maladroit.

Toutefois, il reprit ses esprits et banda son arc à nouveau. Il sortit la tête un instant par-dessus les merlons. Une flèche le manqua de peu et il tomba à genoux, tremblant.

— Je t'ai dit de rester à couvert ! cria Kendrick.

— Désolé ! dit Godfrey qui semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Ne laisse pas la peur te dominer, commanda Kendrick. Prends une grande inspiration. Reste baissé à tout moment.

Godfrey ferma les yeux et inspira profondément.

— ARCHERS ! cria Kendrick. TIREZ !

Godfrey ouvrit les yeux, visa une cible à travers la meurtrière, ramena la corde contre sa joue et décocha sa flèche. Il suivit sa trajectoire à travers la meurtrière.

À sa grande déception, elle manqua sa cible.

Cependant, il saisit une autre flèche, d'une prise plus assurée, ramena la corde contre sa joue, visa et tira.

— Je l'ai eu ! cria-t-il d'une voix triomphale. Je n'y crois pas ! Je l'ai eu !

Gwen se réjouissait de voir Godfrey loin de la taverne et en train de combattre à leurs côtés. Elle était si fière de lui.

De l'autre côté, non loin, se tenait son nouveau beau-frère, Bronson. Bien qu'amputé d'une main, il se battait avec noblesse avec les autres et trouvait le moyen de décocher flèche après flèche sur les hommes de Andronicus. Il touchait et tuait la plupart de ses cibles. Luanda se trouvait sans doute bien à l'abri dans la cité basse, pensa Gwen.

Elle songea avec douleur que le seul qui lui manquait, c'était Thor.

Soudain un bruit inhabituel se fit entendre – un craquement puissant. Gwen tourna le cou et jeta un coup d'œil à travers les meurtrières. Son cœur chavira.

Les troupes impériales s'écartaient pour céder le passage à des chariots qu'une douzaine d'hommes traînaient dans la boue. Ils transportaient de longues échelles en bois. Il devait y en avoir une centaine et elles s'approchaient dangereusement des murailles extérieures.

— TORCHES ! cria Kendrick.

Tout le long du parapet, les soldats et leurs écuyers allumèrent leurs torches.

— ATTENDEZ ! cria Kendrick.

Tous patientèrent, comme le grondement des chariots se rapprochait petit à petit. Le cœur de Gwen battait à tout rompre. Les échelles se trouvaient maintenant à moins d'un mètre des murailles. Gwen eut envie de hurler aux soldats de faire feu, mais elle faisait

confiance à Kendrick et à son expérience des batailles : elle le laissa commander aux hommes.

Elle attendit et attendit, le front luisant de sueur, tandis que les échelles s'alignaient contre son mur.

— MAINTENANT ! cria enfin Kendrick.

Les Silésiens se redressèrent avec un grand cri, se penchèrent et mirent le feu aux échelles. L'une après l'autre, elles s'enflammèrent.

Mais tous les Silésiens n'eurent pas la même chance : des flèches transpercèrent plusieurs soldats exposés dans la poitrine, les yeux ou la gorge, pendant que des lances et des javelots en tuaient d'autres. Gwen vit avec horreur une douzaine de ses hommes basculer par-dessus bord dans un concert de cris.

De nombreuses échelles étaient en feu, mais beaucoup restaient appuyés contre le mur et grouillaient déjà de soldats impériaux qui grimpaient les barreaux à toute allure.

Les Silésiens se mirent en action, menés par Kendrick qui courut vers l'échelle la plus proche, leva sa hache et l'abattit plusieurs fois pour l'envoyer en morceaux sur le sol.

Il paya cher son geste et hurla de douleur quand une flèche lui transperça le biceps. Une gerbe de sang l'éclaboussa. Il arracha le projectile d'un coup sec avec un autre cri.

Son écuyer ne fut pas si chanceux : une flèche lui traversa la gorge et il tomba au sol, mort.

Tout au long du chemin de ronde, des soldats se précipitaient pour abattre les échelles ou tenter de les repousser. Godfrey, et ce fut tout à son honneur, se jeta lui aussi sur l'une d'elles en poussant son premier cri de guerre. C'était comme s'il avait passé un cap. Comme il approchait des merlons, un soldat de l'Empire atteignait le sommet et s'apprêtait à poser le pied sur le mur. Godfrey chargea et l'empala d'un coup de lance.

Son assaillant poussa un hurlement, son regard fixé sur Godfrey qui le dévisagea à son tour, tout aussi choqué. Il hésita un moment, puis tomba à la renverse. Avant de chavirer, il attrapa Godfrey par le col et l'emporta dans son élan.

Celui-ci poussa un cri en basculant par-dessus bord. À la dernière seconde, il s'accrocha aux merlons de toutes ses forces. Il lutta mais ses mains glissaient. Gwendolyn vit qu'il allait mourir.

Sans réfléchir, elle se précipita à toute allure, saisit une épée ensanglantée, oubliée au sol. Avant que son frère ne lâche prise, elle plongea en avant, leva son épée et trancha la main du soldat qui le retenait.

Celui-ci poussa un cri et tomba en arrière, le long de l'échelle, emportant avec lui plusieurs de ses camarades. Godfrey tituba, libéré, et dévisagea Gwen avec de grands yeux stupéfaits.

— L'échelle ! cria-t-elle.

Elle se précipita et se saisit d'un barreau. Son frère reprit ses esprits et se porta à sa hauteur pour l'aider. Steffen, sur les talons de sa reine, vint leur porter secours. Ensemble, ils repoussèrent l'échelle et l'envoyèrent se briser à terre.

Cependant, il y en avait trop... Les hommes ne pouvaient pas les repousser toutes en même temps. Le premier groupe de soldats impériaux sauta sur le parapet et bientôt le chemin de ronde se mit à grouiller. Le cœur de Gwendolyn battit à tout rompre comme les hommes couraient vers elle de tous côtés.

— ÉPÉES ! cria Srog à ses hommes.

Un corps à corps prit forme autour d'elle, comme les Silésiens abandonnaient leurs postes pour la défendre. Les soldats impériaux eurent alors tout le loisir d'attaquer à nouveau au bélier les portes des murs extérieurs. Encore et encore, les chocs répétés firent trembler les murailles, avec tant de force que Gwen et ses compagnons titubaient.

Le bois, bien entamé, commençait à céder.

— Madame, nous devons vous amenez en sécurité ! cria Steffen, fébrile.

Mais Gwendolyn ne voulait pas laisser ses hommes. Elle s'apprêtait à regarder par-dessus le parapet pour examiner les dommages quand soudain un soldat impérial sauta par-dessus bord devant elle et lui assena une gifle qui la fit tomber. Choquée, étourdie par la brûlure de ce coup, Gwen se sentit l'espace d'un instant basculer dans un monde de douleur.

Le soldat se jeta alors sur elle. Elle roula sur le côté à la dernière seconde et le poing de son assaillant heurta la pierre. Elle tira une dague de sa ceinture et la planta dans son cou. Le corps de son assaillant s'affaissa.

Gwen se sentait étourdie. Elle pouvait à peine y croire : elle venait de tuer un homme. L'idée la rendait malade. Elle tremblait de tous ses membres.

Mais elle n'eut pas le temps d'y penser : un autre soldat surgit et abattit son épée dans sa direction. Elle n'eut pas le temps de réagir. Elle se recroquevilla et leva les mains, dans l'attente de sa mort imminente.

À la dernière seconde, un fracas métallique retentit. Elle ouvrit les yeux et vit Steffen à côté d'elle, qui parait le coup de sa lame, à quelques centimètres de son visage, luttant pour repousser son assaillant. Gwen roula sur le côté, se saisit d'un bouclier et, d'un même élan, frappa le soldat à la tête. Steffen lui donna un coup de pied, sauta sur ses pieds et le poignarda à la gorge. En se retournant, Gwen vit un soldat lever une lance pour l'abattre dans le dos de Steffen. Elle plongea et le poussa hors du danger. Avec horreur, elle

vit la lance filer alors dans sa direction.

Une lame arrêta le projectile en pleine course et Gwen, levant les yeux, vit Godfrey penché au-dessus d'elle, l'épée au poing. Il avait coupé en deux la lance de son assaillant avant qu'elle ne touche sa sœur.

Godfrey resta tout émerveillé par son propre geste. Le soldat se tourna vers lui, tira un glaive et s'apprêtait à l'empaler. Encore étourdi, Godfrey ne réagit pas à temps.

Avant que le soldat ne termine son geste, il poussa un hurlement et bascula vers l'avant, révélant derrière lui Kendrick, qui venait de le transpercer d'un coup de lance.

Steffen roula sur le dos et réalisa ce qui venait de se passer. Il dévisagea Gwendolyn.

— Maintenant, c'est moi qui vous dois la vie, Madame.

Il y eut de nouveau un grand fracas. Les murs tremblèrent, avec plus de violence que jamais, et les acclamations des troupes impériales se firent entendre.

Gwendolyn baissa les yeux. À sa grande horreur, les portes avaient cédé. Déjà, malgré leurs défenses, une brèche était ouverte.

Des centaines et des centaines de soldats impériaux étaient morts, mais leurs forces étaient à peine entamées. Gwen contempla l'horizon et les hordes aux pieds des murailles, de plus en plus nombreuses à chaque seconde. En contrebas, avec un cri de guerre, des douzaines de soldats surgirent à travers les portes.

— Retraite aux murailles intérieures ! cria Gwen.

Ses ordres furent répétés tout au long des rangs et ses hommes se retirèrent par les étroites passerelles de bois, à trente mètres du sol, pour rejoindre les murs intérieurs. Quand tous furent passés, ils brisèrent les planches derrière, envoyant à leur mort tous les soldats impériaux qui les suivaient. Après avoir escaladé les murs, leurs assaillants se retrouvaient maintenant bloqués au sommet des murailles, incapables de les suivre, exactement comme à l'entraînement.

En contrebas, les portes béantes déversaient un flot continu de soldats, qui chargeaient ensuite en direction des murailles intérieures, la dernière ligne de défense de la ville. Dans leur hâte, ils ne firent pas attention où ils mettaient les pieds. S'ils l'avaient fait, ils auraient repéré le piège : un faux-sol couvrant des douves remplies d'eau.

Tous basculèrent dans un concert d'éclaboussures.

Pourtant, ça ne les arrêta pas : de plus en plus de fantassins, poussés vers l'avant, marchèrent sans remords sur les têtes de leurs camarades tombés à l'eau, qui luttèrent avant de se noyer. Contrairement à la plupart des chefs de guerre, Andronicus ne s'arrêterait pas pour construire un pont : il sacrifierait ses propres

hommes pour combler la fosse.

Malheureusement, ça marchait. Les corps entassés finirent par créer un pont humain que les autres traversèrent.

— ARCHERS ! cria Kendrick.

Des douzaines de Silésiens préparaient leurs arcs et leurs flèches, qu'avaient enflammées les écuyers. Gwen baissa les yeux vers la pellicule d'huile répandue à la surface de l'eau et pria pour que le stratagème fonctionne.

— TIREZ ! cria Kendrick.

Ils décochèrent les flèches en direction de l'eau. Une grande flamme s'éleva alors et se répandit à la surface de la fosse. Des cris s'élevèrent, ainsi que l'odeur abominable de la chair calcinée, comme les hommes en contrebas brûlaient vifs.

Ils étaient au moins un millier, morts, entassés en piles devant les murs. Ç'aurait été suffisant pour arrêter n'importe quelle autre armée, pour arrêter n'importe quel siège.

Mais ce n'était pas n'importe quelle armée.

Celle de Andronicus n'avait aucune limite et la vie des hommes n'y valait pas plus que celle des chiens. De façon incroyable, de plus en plus d'hommes surgissaient au travers des portes béantes. Ils continuaient de charger à travers les flammes, sans égards pour leurs propres vies, et par-dessus les corps calcinés.

Quand ils moururent, d'autres les remplacèrent.

Les corps empilés finirent par étouffer le feu et, bientôt, il n'y eut plus aucun moyen de les arrêter. Les hommes de Gwendolyn tirèrent tous les projectiles à disposition mais, une heure plus tard, ils eurent bientôt épuisé toutes leurs munitions.

Les hommes de Andronicus continuaient d'arriver, encore et encore.

L'Empire finit par faire entrer un autre bélier par-dessus les corps et, avec un formidable élan, ils percutèrent les portes intérieures.

La secousse agita le mur tout entier. Gwendolyn tituba avant de tomber. En contrebas, les portes sortaient déjà de leurs gonds. Avant que Gwen et ses hommes n'aient le temps de se regrouper, le bélier frappa à nouveau. Avec un immense fracas, les portes s'ouvrirent à la volée.

Des acclamations se firent entendre parmi les hommes de Andronicus. Quelques instants plus tard, ils surgirent dans la cour intérieure. Gwen et ses hommes échangèrent un regard horrifié. Ils étaient entrés.

Maintenant, plus rien ne pourrait les arrêter.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Thor marchait main dans la main avec la femme en robe blanche à travers la petite île, comme en transe. À côté de lui, ses frères de Légion se laissaient également guider. Ils passèrent sous une arche et pénétrèrent dans le bâtiment blanc au cœur de l'île. Thor se retrouva alors dans une cour à ciel ouvert, couverte de pelouse et où poussait un verger d'arbres exotiques. Il essayait de comprendre ce qui se passait, mais son esprit était embrumé. Il voulait résister, mais la femme le conduisait par la main et il se sentait réduit à l'impuissance. Le contact de sa peau, l'odeur de ses cheveux... Elle l'intoxiquait.

Et, surtout, il y avait la musique. Elle n'avait cessé de résonner dans ses oreilles, l'attirant toujours plus avant. Ce chant lui aurait fait faire n'importe quoi. Quelque partie reculée de lui-même savait qu'il n'aurait pas dû se trouver là, qu'il aurait dû penser à Gwendolyn. À la maison. À la mission. À un million de choses – à tout sauf à cet endroit et à cette femme.

Cependant, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à reprendre le contrôle de son esprit. La musique noyait ses pensées.

La femme le conduisit à un hamac et le fit s'allonger doucement. Il se renversa et se laissa bercer. En levant les yeux, il vit les feuilles d'un arbre fruitier, longues et étroites, danser dans le vent et, au-delà, le ciel et les nuages qui dérivèrent lentement.

Thor se sentait détendu, tant et si bien qu'il n'était pas sûr de pouvoir se relever un jour.

— Tu es un guerrier grand et brave, murmura la femme et s'agenouillant à côté de lui.

Elle fit courir ses doigts dans ses cheveux et sur ses yeux. Le son de sa voix électrisa le corps de Thor. Comme ses mains touchaient ses paupières, il se sentit lourd, pesant, prêt à dormir.

— Qui es-tu ? parvint-il à demander d'une voix rauque.

— Je suis tout le monde et personne, répondit-elle. Je suis ton plus grand fantasme – et ton pire cauchemar.

À ces mots, Thor se sentit balayé par un sentiment de menace. Une partie de lui se conjura de quitter cet endroit et d'échapper à l'emprise de cette femme, avant qu'il ne soit trop tard.

Mais il était ensorcelé. Il ne pouvait plus commander à son corps, ni à son esprit envahi par des images d'elle.

Elle se tut et Thor sentit une cordelette l'enlacer, l'entourer, encore et encore : autour de ses épaules, puis de ses bras, son torse, ses jambes. Elle l'attacha au hamac comme un poisson pêché en mer. Il ouvrit les yeux et vit qu'il était ligoté des pieds à la tête, incapable de bouger même s'il l'avait voulu.

La femme se tenait au-dessus de lui. Elle baissa les yeux et sourit. Thor, désorienté, chercha ses compagnons du regard et les vit tous ligotés dans des hamacs, eux aussi.

— Brave guerrier, lui murmura-t-elle. Tes jours sont comptés. À présent tu seras le plat d'un festin. Notre festin.

Un feu s'éleva au centre de la cour et deux servantes apparurent sur le seuil d'une porte, sur le côté. Elles transportaient un homme que Thor ne reconnut pas. Son corps ligoté se balançait sur un grand bâton. À chaque pas, les servantes le conduisirent un peu plus près des flammes.

— Non, s'il vous plaît, pas ça ! hurla l'homme, les yeux écarquillés par la terreur.

Les servantes poursuivirent leur chemin, pendant qu'il criait. Elles le hissèrent et le placèrent au-dessus du feu, enfilant les extrémités du bâton sur des broches, comme si l'homme avait été un animal. Elles le firent alors tourner lentement, encore et encore, pour le faire rôtir, au milieu de ses hurlements stridents.

Thor essaya de détourner le regard mais n'y parvint pas.

Au bout de quelques minutes, les cris cessèrent et elles le retirèrent du feu. L'homme était complètement noir. Elles le transportèrent sur un petit chariot avant de le déposer sur une longue table à manger en marbre.

— Nous devrions rôtir celui-là ensuite, dit une femme en montrant Thor du doigt.

Deux autres servantes, munies de bâtons, se portèrent aux côtés de Thor, prêtes à le préparer.

Krohn surgit de l'ombre. Il bondit en poussant un rugissement et planta ses crocs dans la gorge d'une des servantes. Elle tomba en hurlant comme Krohn la plaquait au sol. Les pattes sur sa poitrine, il ne lâcha prise que lorsqu'elle cessa de bouger.

Krohn se tourna et bondit sur l'autre servante qui tentait de fuir. Il planta ses crocs dans son mollet et la fit basculer, puis il referma sa mâchoire sur sa nuque et la tua.

Une des femmes de saisit d'une lance brûlante et piqua Krohn. Il glapit quand elle toucha sa patte arrière droite, laissant une méchante brûlure sur sa cuisse. Il se retourna alors brusquement, bondit dans les airs et mordit la main de la femme. Elle poussa un cri et lâcha son arme.

Les autres se rassemblaient autour de Krohn qui, lui, se tenait devant Thor et ne laissait personne s'approcher, grondant contre les femmes qui cherchaient à le piquer avec des lances.

— Krohn, par ici ! s'écria Indra.

Le léopard se tourna et partit comme une flèche, courant autour de la cour circulaire, évitant les lances, jusqu'à trouver Indra, ligotée aux

chevilles et aux poignets.

— Krohn, déchire mes liens ! cria-t-elle.

Il comprit. Il s'attaqua aux cordes à coups de crocs, les secouant violemment jusqu'à ce qu'elles cèdent.

— Maintenant, apporte-moi ce couteau ! cria Indra, en jetant un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule aux femmes se rassemblaient.

Krohn parut comprendre : il bondit jusqu'à une large dague posée sur la table, l'attrapa entre ses mâchoires et courut vers Indra. Elle prit l'arme dans sa main et coupa les liens qui retenaient ses pieds.

Elle roula sur elle-même juste à temps, comme la première femme la piquait avec une lance. Elle fit une roulade et poignarda son assaillante à la gorge.

Celle-ci bascula, les yeux écarquillés, morte.

— Je ne suis pas un homme, siffla Indra. Et je n'aime pas la musique.

Les autres femmes hésitèrent soudain, quand elles virent à qui elles avaient à faire. Indra ne ralentit pas. Elle bondit, arrachant une lance des mains d'une des femmes. Elle fit tourner l'arme, tranchant la gorge de son assaillante, puis elle plongea vers l'avant et poignarda une autre dans le ventre.

Cependant, elle ne voulait pas gaspiller son énergie au combat. Elle fit volte-face et courut à travers la cour. Elle se porta immédiatement aux côtés de Thor, suivie de Krohn. Comme elle tendait les mains vers lui, elle vit que son regard était voilé, comme s'il était en transe.

Elle coupa rapidement les liens puis la corde du hamac. Il tomba et heurta le sol avec un bruit mat. Il leva des yeux encore éteints vers elle.

— Thor, écoute-moi, dit-elle. Tu es en transe. Tu comprends ? Tu dois te secouer ! Tu dois sauver les autres et toi-même avant qu'il ne soit trop tard. S'il te plaît. Pour moi. Reviens !

Krohn se mit à lécher le visage de Thor, encore et encore.

Quelque chose au plus profond de Thor commença à se réveiller. Il réalisa qu'il était perdu loin dans un autre royaume. Lentement, la musique des femmes diminuait dans son esprit et le visage de la personne penchée vers lui devint plus clair.

Indra... l'esclave... elle lui parlait... lui disait quelque chose... lui disait de se lever... de partir... partir maintenant !

Thor secoua la tête et sauta sur ses pieds. Brusquement, il était délivré du sort.

Il sentit un picotement le parcourir des orteils jusqu'au bout de ses doigts, comme une vague de chaleur.

Une femme se jeta sur lui avec une lance, il fit un écart, lui

arracha l'arme des mains et la lui renvoya dans la figure pour l'assommer.

Il décrivit un arc de cercle, maniant la lance comme un bâton, désarmant les femmes autour de lui. Il les assomma une à une. Il ne voulait pas les tuer : il voulait seulement les arrêter et sauver ses amis.

— Libère les autres ! cria Thor à Indra.

Thor et Indra se séparèrent, Krohn partant aux côtés de son ami. Ils passèrent d'un membre de la Légion à l'autre, coupant leurs liens pour les délivrer. Ils étaient toujours en transe mais, à mesure que Thor se débarrassait des femmes qui l'assaillaient, le sort perdait de sa puissance. Ils finirent par entendre les commandements de Thor.

— Suivez-moi ! cria-t-il à chacun d'entre eux.

Thor, Indra et Krohn coururent avec les autres, les menant à travers l'île jusqu'à leur petit bateau.

Tous sautèrent à bord. Thor planta sa lance dans le sable et poussa fort pour dégager l'embarcation avec l'aide de Indra.

Les autres, tous enfin revenus à eux-mêmes, se mirent à payer de toutes leurs forces, luttant contre le courant pour s'éloigner lentement de l'île.

Les femmes coururent jusqu'au rivage et les regardèrent s'éloigner, désespérées. Elles se mirent à crier en s'arrachant les cheveux. Leurs cris, plus terribles encore que leur chant, se répercuta sur les eaux, poursuivant Thor comme le courant reprenait finalement et les emportait dans la bonne direction.

*

Thor ramait en silence avec les autres, maussade. Une gravité était tombée sur le bateau, alors qu'ils pagayaient depuis des heures pour mettre le plus de distance possible entre eux-mêmes et l'île. Le paysage autour d'eux ne cessait de changer et Thor ne pouvait s'empêcher de penser combien ils avaient été près de mourir. Il ne comprenait toujours pas très bien ce qui s'était passé.

Après avoir quitté l'endroit, les premières heures, l'adrénaline avait décuplé leurs forces : leur peur et leur état d'excitation avaient poussé le bateau vers l'avant. Comme le deuxième soleil se couchait, ce sentiment commençait à les abandonner. Dans le silence invasif qui pesait sur l'embarcation, Thor et ses compagnons se sentaient soudain épuisés. Les épaules de Thor fatiguaient et son dos était crispé. Dans combien de temps pourraient-ils cesser de ramer ? se demandait-il.

— Combien de temps encore faut-il continuer ? finit par demander O'Connor.

En vérité, il prononçait à voix haute la question dans tous les esprits. Il posa sa rame avant de s'éponger la nuque :

— C'est inutile. Nous n'arriverons jamais nulle part.

— Et nous ne savons pas où nous allons, ajouta Elden avec la même frustration.

— Bien sûr que si, rétorqua Drake sur la défensive en brandissant la carte.

— Toi et ta stupide carte, dit Conval. La carte d'un voleur. Comment sais-tu qu'elle est exacte ?

— Elle a failli nous faire tuer là-bas, ajouta Conven.

— Nous aurions dû écouter Indra dès le début ! s'exclama Elden.

— Oui, vous auriez dû, dit Indra. Nous allons dans la mauvaise direction. Je vous l'ai déjà dit.

— Cette esclave ne sait pas de quoi elle parle, grogna Durs. La carte est très claire.

— Ne l'appelle plus comme ça ! grogna Elden en se tournant vers lui, rouge de colère. Indra nous a sauvé la vie à tous, ne l'oublie pas.

Durs se tut. C'était la première fois que Thor le voyait abandonner la partie. Il est vrai que Elden était plus grand et plus costaud que lui, malgré son âge, et Durs ne voulait sans doute pas s'y frotter. En outre, Elden était particulièrement énervé. Thor ne l'avait jamais vu comme ça. Il était vraiment tombé amoureux de cette fille.

— Ce qu'il y a, dit Dross, c'est que nous savons où ils emmènent l'Épée. Cette carte nous y conduit. Et ce cours d'eau est le seul chemin. Nous devons garder notre cap.

— Je vais vous dire où ces eaux mènent, dit Indra d'une voix sombre. Ces eaux mènent au Pays des Morts-vivants. Un endroit maléfique et hostile où vit seulement la mort et les ténèbres. Ceux qui entrent ne repartent pas. Jamais. C'est certain. Vous avez remarqué les courants ? demanda-t-elle en baissant les yeux vers les flots. Ils sont de plus en plus forts. Ils nous entraînent dans une seule et unique direction : vers la grande cascade. Une fois que nous l'aurons passée, il n'y aura pas de retour possible. C'est votre dernière chance : faites demi-tour.

Tous échangèrent des regards anxieux.

— Et pour aller où ? demanda Reece.

— À notre point de départ, répondit-elle.

De concert, les trois frères poussèrent un grognement.

— Rebrousser chemin jusqu'à notre point de départ ? demanda Dross.

— Donc tu voudrais qu'on lutte contre les courants tout le long de la rivière jusqu'à revenir à notre point de départ, pour ensuite tout recommencer, sans carte et sans autre indication que ta parole ? demanda Drake.

— Et qui nous dit que tu n'as pas un plan secret ? ajouta Durs. Tu n'es pas l'une d'entre nous. Devrions-nous mettre nos vies entre les

maines d'une petite sauvageonne esclave, une voleuse avouée ?

— Vous l'avez déjà fait, remarqua Indra, et vous en êtes sortis vivants.

— Je lui confierais ma vie, plus qu'à toi, siffla Elden à Durs.

Un silence tendu tomba sur le groupe.

Drake soupira.

— Alors que devons-nous faire selon toi ? demanda Drake en se tournant vers Thor. Puisque tu es le chef de cette mission. Tu voudrais que nous recommencions tout depuis le début, qu'on suive les indications de cette fille, une étrangère qu'on ne connaît même pas, et qu'on ne tienne pas compte de cette carte qui vient de l'Anneau ?

Thor resta assis, comme tous les regards se tournaient vers lui, et réfléchit. Une partie de lui avait l'impression que quelque chose clochait dans cette histoire de carte, mais c'était très confus, obscur. Il ne savait pas pourquoi et ça l'effrayait. Il était certain, en revanche, que c'était la meilleure route. En outre, même s'ils avaient voulu rebrousser chemin, les courants étaient maintenant trop forts et tous étaient très fatigués. Il n'était même pas certain qu'ils pourraient faire demi-tour. Au moins, les trois frères avaient une carte, une destination, un plan. En plus, ils ne pouvaient plus se permettre de perdre encore un temps précieux : il fallait trouver l'Épée.

— Nous essayons avec la carte jusqu'à demain, dit Thor. Si nous n'avons pas fait de progrès ou si nous n'avons pas de piste bien définie, alors nous ferons demi-tour et suivrons le chemin de Indra.

Tous hochèrent la tête, satisfaits, et se remirent à payer.

— Si nous sommes encore vivants demain, bien sûr, dit Indra d'un ton sinistre, comme tous retombaient dans le silence.

Le seul bruit dans le monde était maintenant celui de l'eau léchant les rames.

*

Ils payèrent si longtemps que Thor eut l'impression que ses bras allaient se détacher de son corps. Le deuxième soleil plongeait lentement sous l'horizon. Alors que Thor ne pensait pas pouvoir soulever sa rame une fois de plus, le cours d'eau s'engagea dans une gorge étroite. Une terre apparut des deux côtés : un vaste pays désolé au sol noir et aride, qui s'étendait à perte de vue. On aurait dit des champs interminables de terre retournée, un endroit qui n'aurait jamais connu la vie... Comme si le groupe était arrivé au bout du monde.

— Les Landes, dit Indra d'un ton grave. Les chutes ne sont plus très loin.

Thor commençait à entendre le rugissement lointain de l'eau, de

plus en plus sonore à mesure que le courant s'intensifiait. Le cours d'eau devenait ici une large rivière. Bientôt, tous levèrent leurs pagaies : il n'était plus utile de ramer car le courant les emportait.

Le cours d'eau prit un virage. Alors, le rugissement de l'eau devint plus fort. Le cœur de Thor manqua un battement quand il aperçut à l'horizon l'écume blanche, le signe caractéristique d'une cascade. Il sentit les gouttes, l'humidité dans l'air, même d'ici. Indra avait raison : une chute d'eau.

Tous échangèrent des regards anxieux.

— On dirait que tu t'es encore trompé, dit Reece à Drake.

— J'espère pour toi que cette carte est juste, menaça Elden.

— Ces chutes vont nous tuer ! cria O'Connor.

— C'est vraiment raide ? demanda Conval.

Tous se tournèrent vers Indra, attendant la réponse.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Mais si on survit, je vous assure, ces chutes seront le cadet de nos soucis.

Le courant devenait trop rapide, le bruit et l'humidité trop forts. Thor et ses compagnons agrippèrent le rebord du bateau.

— Il faut faire demi-tour ! dit Conven en tentant de pagayer en arrière.

— C'est trop tard ! cria Thor. Le courant est trop fort ! Préparez-vous !

Le bateau fila avec le courant, de plus en plus vite, et Thor écarquilla les yeux quand les chutes apparurent. C'était un mur d'eau blanche, coulant à gros bouillons. Près de Thor, Krohn se mit à gémir et son maître l'attrapa avec un bras et le tint serré contre lui.

— Ce n'est pas grave, Krohn, dit-il. Reste près de nous. Si tu tombes à l'eau, nage vers nous.

Krohn gémit à nouveau, comme pour lui répondre. Un instant plus tard, l'estomac de Thor se mit à chavirer comme le bateau bascula dans le vide.

Thor baissa les yeux vers le terrible plongeon – au moins trente mètres. C'était un mur d'eau blanche. Plus de temps pour réagir.

Le bateau bascula et tous poussèrent un cri au moment de chavirer.

Thor se trouva immergé dans un mur d'eau, hors du bateau, volant à travers les airs, luttant contre la chute. Il se sentit perdu dans un monde aquatique rugissant, renversé sens dessus dessous, lessivé par le courant.

Impossible de dire combien de temps il resta immergé. Ses poumons explosèrent quand l'eau lui rentra dans le nez. Il sentit son visage brûler sous l'impact de la chute.

Comme ses poumons allaient éclater, le courant le cracha à la surface. Il émergea, luttant, prit de grandes inspirations, quelque part

en aval de la rivière. Désorienté, il avait de l'eau plein les yeux, les oreilles et le nez. Il lutta pour ouvrir les yeux au milieu des rapides hurlants, mais tout ce qu'il put voir, ce fut de l'eau, toujours de l'eau.

Le courant l'entraîna, le submergea à nouveau, jusqu'à finalement ralentir. Il remonta à la surface, quelques secondes plus tard, sa bouche grande ouverte cherchant l'air, et tâcha de rester en surface.

Thor fouilla la rivière du regard à la recherche de ses compagnons. L'un après l'autre, ils reparurent à la surface, leurs têtes s'agitant, prenant des goulées d'air, luttant contre le courant qui les entraînait toujours plus en aval. Thor repéra aussi Indra. Elden nagea vers elle et l'attrapa. Thor, fébrile, regarda de tous côtés à la recherche de Krohn mais ne put le trouver.

— Krohn ! cria-t-il.

Il se tourna dans toutes les directions et, au bout d'un moment, vit au loin sa tête paraître puis disparaître aussitôt. Il y avait dans le regard du léopard une terreur que Thor ne lui connaissait pas. Le regard de l'impuissance.

Le bateau refit surface un peu plus loin, abîmé mais intact, et tous les compagnons nagèrent vers lui. Mais Thor, lui, nagea vers l'endroit où il avait vu la tête de Krohn disparaître.

— Viens vers le bateau ! lui cria Reece.

Mais Thor l'ignore. Il fallait qu'il trouve Krohn : le courant ne leur permettrait sans doute pas de revenir en arrière pour le chercher.

— Reviens ! cria O'Connor. Pas par là !

Mais Thor nagea de toutes ses forces contre le courant.

— KROHN ! cria-t-il.

Des souvenirs revenaient à la mémoire de Thor : sa première rencontre avec le léopard, quand celui-ci n'était encore qu'un petit chaton, et le lien qu'ils avaient créé. L'idée de le perdre le faisait plus souffrir que Thor ne l'aurait imaginé.

Soudain, Thor vit une patte percer la surface avant de disparaître à nouveau. Thor plongea et nagea. En ouvrant les yeux dans cette eau cristalline, il repéra Krohn qui coulait à pic.

Thor nagea plus profondément, ses oreilles douloureuses sous la pression, attrapa le léopard et remonta avec lui.

Comme ils émergeaient, Thor prit une grande goulée d'air, tout comme Krohn. Le léopard gémit, luttant contre le courant. Thor se tourna, donna des coups de pied, pour s'éloigner de l'affluent et rejoindre ses compagnons. Il ne faisait pas autant de progrès qu'il l'aurait voulu.

Il sentit une main agripper son bras et vit que Reece nageait avec eux. Ensemble, ils luttèrent contre le courant et finirent par rejoindre le bateau.

Thor hissa Krohn à bord. Celui-ci se tint sur quatre pattes,

visiblement content de quitter l'eau, et se secoua comme un fou, crachant l'eau de ses poumons, encore et encore. Thor et Reece s'accrochèrent au rebord du bateau qui les entraîna, poussé par le courant.

Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour regarder les chutes. D'ici, elles étaient d'une hauteur vertigineuse, comme une montagne. Ils avaient survécu ! Thor ne pouvait y croire. Une chance qu'ils soient tombés dans un bassin d'eau profonde et non sur des rochers.

Comme ils se laissaient porter à bonne allure, Thor et Reece se tournèrent l'un vers l'autre, encore étourdis, et éclatèrent de rire.

— Nous avons survécu, mon vieil ami ! dit Reece sans y croire. Thor secoua la tête.

— D'une manière ou d'une autre, oui, répondit-il.

Thor et Reece se hissèrent à bord. Comme le courant les emportait, ils repèrent les rames qui flottaient. Ils dirigèrent le bateau dans cette direction et chacun d'eux tendit les bras pour en attraper une. Thor commençait à se sentir en contrôle de la situation. Comme la rivière prit un virage, cependant, le soulagement de Thor se changea en inquiétude. Un nouveau pays s'étendait devant eux et Thor comprit que tous les avertissements de Indra étaient vrais. Il comprit qu'ils avaient fait une terrible erreur en venant ici.

Le monde infernal était le pays le plus sombre, le plus désolé, le plus sinistre que Thor ait jamais vu. La rivière traversait une terre noire, volcanique, sur laquelle poussaient à l'infini des arbres noirs trapus et dénués de feuille, dont les branches mortes tordues et couvertes d'épines formaient des formes inquiétantes. On aurait dit une forêt brûlée qui n'aurait jamais repoussé... Ou comme si rien n'avait vraiment été vivant par ici. Rien de bon, du moins.

Même le ciel se paraît ici d'une pâleur sinistre que Thor n'avait jamais vue. Un gris sombre remplaçait le bleu éclatant et des nuages noirs commençaient à se rassembler, menaçant les voyageurs d'un orage. Le soleil était étrangement bas et un sombre crépuscule remplaçait la lumière de l'après-midi. Thor eut l'impression d'avoir manqué les dernières heures de la journée : le bateau semblait se précipiter directement vers la tombée du jour, comme transporté dans un pays au désespoir éternel.

D'étranges bruits s'élevèrent autour d'eux – un chant d'oiseau mêlé à un gémissement. Thor leva le regard et aperçut des volées d'énormes oiseaux noirs perchés sur les branches. Ils ressemblaient à des corbeaux, mais quatre fois plus gros. Ils avaient des yeux sur la tête et la poitrine. À la place des ailes, ils avaient des serres qu'ils agitaient furieusement, en gonflant la poitrine et en produisant d'étranges bruits.

Ils surveillèrent leur passage. Thor craignit un instant que la volée ne les attaque mais, d'une certaine façon, ces regards sinistres qui observaient tous leurs faits et gestes étaient peut-être pires.

À côté de lui, Krohn grogna.

— Et que fait-on de ta carte, maintenant ? demanda Elden en jetant un regard de dérision aux trois frères.

Les trois étaient assis à l'arrière du bateau. Ils semblaient choqués et incertains.

— Je l'ai toujours, dit Drake en la brandissant. Elle est humide mais on peut la lire. Je l'ai gardée avec ma vie.

— Pourquoi ta carte ne mentionne pas les chutes ? pressa Reece.

— Ce n'est pas une carte de la topographie de la région, siffla Drake. C'est le dessin d'un prisonnier qui nous indique où trouver l'Épée.

— Ou notre mort, dit O'Connor.

— Tu n'as jamais pensé que ça pourrait être un piège ? demanda Conven.

— Je crois que quelqu'un nous prend pour des idiots, ajouta Conval.

— Alors, à votre avis, que fait-on maintenant ? demanda Durs. On fait demi-tour, on remonte ces chutes et on recommence ?

Tous jetèrent un coup d'œil en arrière. Ils savaient que c'était impossible.

— Nous n'avons pas le choix, dit Dross. Nous suivons la carte.

Un silence sinistre tomba sur le bateau.

— On dirait que tout ce que tu nous as dit jusque là est vrai, dit Thor à Indra. Que peux-tu nous dire de plus sur ce monde infernal que nous traversons ?

Indra jetait des regards méfiants autour d'elle. Elle n'avait pas l'air contente d'être là. Elle resta silencieuse un long moment avant de reprendre :

— On raconte qu'il y a sept royaumes de l'enfer, dit-elle en contemplant le paysage sinistre. La légende dit qu'il n'y avait plus de place en enfer et les Démons ont eu droit à six royaumes supplémentaires. Ils sont nés au début de l'Empire. Avant Andronicus – avant même ses ancêtres. C'est un endroit où même les troupes impériales ne vont pas. La rivière qui passe par là relie deux régions. C'est un raccourci, mais personne n'est assez sot pour le prendre. Les gens font le détour, même si c'est long.

Tous se turent, comme ils continuaient de ramer sur cette rivière étroite et sinueuse. Le ciel s'assombrit et prit la couleur d'un sombre crépuscule. C'était comme naviguer dans le cauchemar de quelqu'un.

Il y eut une éclaboussure soudaine. Thor leva les yeux et aperçut une paire d'yeux brillants perçant la surface de l'eau – avant de

disparaître.

— Tu as vu ça ? demanda O'Connor.

Tous observèrent l'eau. Autour d'eux, elle commençait à bouillonner et des paires d'yeux brillants surgissaient ça et là.

Comme Thor se penchait pour mieux voir, un reptile jaillit soudain des flots. Il faisait la taille d'un gros poisson et il était muni d'énormes yeux globuleux et d'une mâchoire semblable à celle d'un crocodile, longue de cinquante centimètres. Il claqua des dents en direction de Thor.

Celui-ci se redressa au dernier moment, juste avant que les mâchoires ne le coupent en deux.

Krohn grogna mais s'éloigna précipitamment quand une autre de ces créatures sauta dans les airs et claqua des mâchoires devant lui. Thor leva sa pagaie et commença à les assommer une par une à mesure qu'elles sortaient de l'eau. Les autres l'imitèrent et les repoussèrent alors qu'elles encerclaient le bateau.

L'une d'elles bondit et parvint à planter ses dents dans le bras de Conval.

— Lâche-moi ! hurla-t-il en tirant dessus.

Conven se précipita, l'attrapa par les mâchoires et réussit à les écarter pour sauver le bras de son frère jumeau, avant de jeter la bête à l'eau. Heureusement, il avait été assez rapide et son frère n'avait qu'une blessure mineure.

— Il y a des milliers de ces choses ! cria O'Connor, comme il en assommait une qui jaillissait près de lui. On ne peut pas les retenir pour toujours !

Thor sut qu'il avait raison. Ils étaient dépassés. Ce n'était qu'une question de temps avant que ces choses ne causent de vrais dommages. Il n'y avait aucun moyen de les repousser. C'était comme naviguer sur un banc de piranhas.

Mais alors les créatures se retournèrent soudain et prirent la fuite : elles plongèrent et filèrent à vive allure.

— Que font-elles ? demanda Elden.

— On dirait qu'elles nous fuient, dit O'Connor.

— Nous ou quelque chose d'autre, dit Indra d'une voix sombre.

Thor réalisa avec terreur qu'elle avait raison. Ces créatures ne fileraient pas comme ça, à moins d'une grosse frayeur, à moins de fuir quelque chose. Quelque chose de plus gros qu'eux.

Soudain, il y eut un énorme remous et Thor baissa les yeux. Les eaux commençaient à s'agiter, formant de gros bouillons.

Quelque chose attaquait. Quelque chose de gros.

— Préparez-vous ! cria-t-il.

Un énorme monstre marin surgit au milieu d'une explosion aquatique. Thor n'avait jamais rien vu de tel. C'était une énorme

créature, de la taille d'une baleine, aux mâchoires longues de six mètres et munies de dents aussi affûtées que des rasoirs. Ses yeux rouges protubérants de presque un mètre dépassaient de chaque côté de sa tête et son museau saillant était hérissé de pointes.

Ses mâchoires ouvertes plongeaient sur le bateau et les réflexes de Thor se réveillèrent enfin. Sans réfléchir, il plaça une pierre dans sa fronde, prit son élan et jeta le projectile de toutes ses forces dans le museau de la bête. Il avait entendu dire que c'était un endroit sensible pour toute créature – il pria pour que ce soit vrai. Dans le cas contraire, dans quelques secondes, ils seraient dans l'estomac de la bête.

C'était un tir parfait, brutal. Heurtée par la pierre, la bête s'arrêta soudain, puis se renversa en hurlant.

C'était un rugissement à faire trembler la terre et la rivière s'agita sous le bateau. Thor pouvait à peine garder l'équilibre quand il se pencha pour ramasser sa rame.

Le monstre se dressa de toute sa taille, révélant des rangées de griffes tout le long de son corps effilé. Une baleine croisée d'un serpent marin.

Tous les membres de la Légion se mirent en action, inspirés par le geste Thor, et criblèrent le corps de la bête de coups de lance. La hache de Elden se planta dans sa tête et O'Connor réussit à décocher trois flèches qui se fichèrent dans son œil.

À la grande horreur de Thor, ça ne déranger pas le monstre, qui retira chacun des projectiles avec ses griffes, comme des cure-dents, avant de les jeter à l'eau.

La bête, désormais enragée, renversa la tête, ouvrit grand ses mâchoires et plongeait sur eux, prête à couper le bateau en deux.

Cette fois, il n'y avait plus rien à faire.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Gwendolyn resta pétrifiée devant le spectacle : les troupes impériales renversèrent les portes et surgirent dans la cour de Silesia. Tout était allé si vite ! Elle pouvait à peine y croire. Tous leurs plans de défense méticuleusement élaborés, balayés en quelques heures.

— Madame, il faut partir ! cria Steffen d'une voix fébrile, en tirant sur la manche de Gwen.

Elle se secoua et son instinct se réveilla enfin. Elle vit Srog, Brom, Kolk, Kendrick, Godfrey et les autres se retirer avec les soldats par les marches descendant du rempart. Le plan de retraite lui revint en mémoire. Elle l'avait répété encore et encore avec ses généraux. Il paraissait surréaliste de le mettre à présent en action.

Comme les premiers soldats impériaux faisaient irruption, Srog se tourna vers ses hommes en criant :

— MAINTENANT !

En tirant sur d'énormes leviers, des soldats actionnèrent une trappe dissimulée devant les portes de la ville et le sol se déroba sous les pieds des fantassins. Par douzaines, ils basculèrent en hurlant dans une fosse sombre et profonde. L'obstacle empêcherait également leurs camarades de poursuivre l'invasion de Silesia. Cela achèterait à Gwen et ses compagnons un temps précieux – mais elle savait que ça ne les retiendrait pas longtemps et tous poursuivirent la retraite.

Les hommes de l'Empire s'arrêtèrent brusquement devant la fosse. Un embouteillage se forma très rapidement. Ils n'avaient aucune issue – incapables de reculer, bousculés par leurs propres camarades qui chargeaient derrière eux. De plus en plus basculèrent en hurlant dans la fosse.

Quand le flot humain se tarit enfin, les soldats commencèrent à faire demi-tour, rebroussant chemin pour trouver un autre moyen d'entrer dans la cité.

Gwen et son peuple avait gagné un temps précieux. Elle se réjouit de voir son plan fonctionner – le stratagème était une touche personnelle, qu'elle avait ajoutée aux tactiques de ses généraux. Ils auraient ainsi le temps de rassembler les habitants, d'aider les vieillards, les femmes et les enfants et de les guider loin de leurs foyers par les chemins tortueux qui descendaient vers la cité basse. Pour gagner quelques précieuses minutes supplémentaires, Gwen avait fait installé des poteaux métalliques le long des parois du Canyon : par douzaines, les habitants les empoignaient et se laissaient glisser, avant d'atterrir de façon ordonnée dans les étages inférieurs de Silesia.

Le plan fonctionna à la perfection : en l'espace de quelques minutes, tous les habitants de la cité haute avaient franchi les

deuxièmes murailles et descendaient vers la ville basse. Gwen s'attarda au seuil, pour attendre la dernière personne et pour s'assurer qu'aucun ne serait oublié derrière. Ses loyaux compagnons, Steffen et Kendrick, restèrent à ses côtés. Enfin, quand elle fut certaine que tous avaient franchi les murailles, elle traversa à son tour. Quatre rangées de herses s'abattirent derrière elle, l'une après l'autre. Il ne serait pas facile d'entrer, d'autant plus que des murs de pierre d'une dizaine de mètres d'épaisseur protégeaient ces grilles.

Gwen rejoignit les soldats le long de la nouvelle ligne de défense, sur les hauts remparts, derrière les herses, au bord du précipice. Elle prit position à côté de Steffen, Kendrick, Godfrey, Srog et les autres. Des centaines d'archers silésiens s'agenouillèrent, en position pour l'assaut final.

En contrebas, Gwen voyait déjà les premiers soldats descendre dans la cour en escaladant les remparts. Ils installèrent contre le mur des cordes et des échelles pour faciliter le passage de leurs camarades. Quelques instants plus tard, des douzaines suivirent, prêts à charger dans leur direction, vers les herses de fer. Heureusement, l'énorme fosse creusée devant les portes les ralentissait : ils étaient obligés de descendre un par un.

Kendrick s'agenouilla près de sa sœur, son arc entre les mains, sur le qui-vive.

— PAS ENCORE ! cria-t-il aux hommes qui attendaient son commandement.

Les ennemis s'approchaient et la tension dans l'air était à couper au couteau.

— TIREZ ! cria Kendrick en se redressant avec son arc.

Des centaines de soldats silésiens se levèrent avec lui, ainsi que Godfrey, Steffen, Srog, Brom, Kolk – et même Gwendolyn. Une volée de flèches fila dans les airs, stoppant net une douzaine de soldats.

Les archers se saisirent aussitôt de nouvelles flèches qu'ils décochèrent. Et encore une fois.

Ils parvinrent à éliminer la première salve d'hommes, à vider la cour, couvrant le sol de leurs corps. L'Empire avait été pris par surprise : les troupiers ne s'attendaient visiblement pas à devoir essuyer une telle résistance après avoir enfoncé les portes.

Le nombre d'ennemis tués importait peu : d'autres continuaient d'arriver. Bientôt, sur leurs talons, apparut une escouade d'archers disciplinés qui mirent un genou à terre, levèrent d'un même mouvement leurs boucliers pour parer la volée de projectiles, puis tirèrent à leur tour.

Gwen se pencha comme le ciel s'emplit de flèches. L'une la manqua d'un cheveu.

Quelques Silésiens ne furent pas aussi rapides : touchés, ils

poussèrent des cris déchirants ou basculèrent par-dessus le parapet, morts.

Gwen tira à nouveau et fut surprise de toucher un homme au cou. Elle sentit une main la tirer vers le bas et une flèche siffla contre son oreille. C'était Steffen.

— Il y a des avantages à être petit, Madame, dit-il. Étant donné votre taille, vous n'en disposez pas. Suivez-moi et restez baissée.

Steffen jeta un coup d'œil par-dessus les merlons et décocha trois flèches précises qui tuèrent trois soldats au pied des remparts.

— Il n'est pas nécessaire d'être grand pour tuer un homme, lui dit-il. S'il y a bien une chose que j'ai apprise dans ma vie, c'est cela.

Le combat se poursuivit et les flèches sifflaient dans les airs de façon incessante. Des cris se faisaient entendre des deux côtés à mesure que les corps s'amoncelaient. Ceux des soldats de l'Empire finirent par s'empiler dans la cour au fil des heures.

Pourtant, les troupes portant la livrée noire continuaient de descendre par les murailles telle une armée des fourmis. La seule chose qui sauvait les Silésiens, c'était qu'ils arrivaient au compte-goutte, incapables de charger en masse à cause de la fosse.

Soudain, la situation bascula. Gwen vit avec horreur un escadron impérial surgir en transportant de longues planches de bois qu'ils placèrent au-dessus du fossé. Ils les déposèrent une par une et finirent par recouvrir le trou béant, formant ainsi une sorte de pont. Ils n'essayèrent pas de secourir les soldats qui y étaient tombés. Au contraire, ils les étouffèrent en jetant les planches par-dessus leurs têtes.

Sur ce pont de fortune, des centaines de soldats impériaux se précipitèrent alors dans la cour, à une allure ahurissante. Ils chargèrent les deuxième murailles en poussant des cris de guerre.

Le cœur de Gwendolyn manqua un battement. Ses hommes commençaient à manquer de flèches et leurs rangs s'amenuisaient. Elle sut que leurs heures étaient comptées. Ils ne pourraient pas tenir la ligne de front et repousser l'Empire beaucoup plus longtemps.

Les troupiers impériaux s'écartèrent pour céder le passage à un énorme bélier de fer que manipulaient deux douzaines d'hommes. Ils chargèrent et heurtèrent les herses avec fracas. Le sol trembla sous les pieds de Gwen et le métal plia.

Les quatre herses qui lui avaient semblé invincibles paraissaient à présent dangereusement vulnérables.

— CHAUDRONS ! cria Kendrick.

Des soldats silésiens se précipitèrent. Comme un seul homme, ils renversèrent de grands chaudrons par-dessus bord. Quand le goudron bouillant atteignit sa cible, des cris s'élevèrent en contrebas.

— ARCHERS ! cria Kendrick.

Des archers s'avancèrent en brandissant, cette fois, des flèches enflammées. Ils tirèrent sur les soldats pour mettre le feu au goudron.

La cour s'emplit de cris et de flammes. Le feu se propagea et engloutit une douzaine d'autres fantassins. De nouveau, les corps s'empilèrent devant les portes. De telles pertes auraient été suffisantes pour arrêter n'importe quelle armée.

Mais pas Andronicus.

Les troupes continuaient d'arriver. Encore et encore. C'était sans fin.

Gwen vit avec horreur que d'autres soldats ramassaient le bétail. Ils enfoncèrent la première herse avec tant de violence qu'elle sortit de ses gonds. Des acclamations s'élevèrent. Plus que trois.

— Madame, nous n'avons plus de goudron..., l'informa Srog d'un ton pressant.

Avant qu'il ne puisse finir sa phrase, un autre fracas retentit, si violent que Gwendolyn tituba. Elle jeta un coup d'œil et vit qu'ils avaient abattu la deuxième herse.

— Il est temps de se réfugier dans la cité basse ! dit Srog.

Gwen se rendit compte qu'il avait raison. Elle hocha la tête et, sans hésitation, Srog cria :

— RETRAITE !

Les soldats de Gwen firent volte-face et abandonnèrent leurs postes, courant dans les escaliers pour descendre des murailles.

Gwen se joignit à eux. Elle descendit quatre à quatre les marches de pierre, entre des douzaines de fantassins qui sécurisèrent sa retraite, tous prenant position à chaque niveau. Il y eut à nouveau un grand fracas. Gwen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, l'estomac noué, vit la troisième herse céder.

Dès que Gwen et ses compagnons eurent déserté les niveaux inférieurs, les soldats actionnèrent des manivelles et un champ de pointes surgit derrière eux, pour protéger la ville basse comme un bouclier. Comme l'Empire défonçait la quatrième et dernière herse au milieu des applaudissements, les soldats filèrent sous le portail en arche, prêts à attaquer.

Mais il n'y avait nulle part où aller : la cité basse était maintenant protégée par un champ hérissé d'immenses aiguilles de fer. Quelques soldats ne purent s'arrêter à temps : courant vers le précipice, ils basculèrent et s'empalèrent sur les pointes. Leur sang se répandit en contrebas.

Enfin, les troupes s'arrêtaient. Debout au bord du Canyon, ils observaient le champ d'aiguilles en contrebas. Ils se rendaient compte qu'ils n'avaient, cette fois, aucun moyen de passer par un autre endroit.

Gwendolyn leva les yeux. Enfin, l'Empire était obligé de s'arrêter.

Les Silésiens étaient en sécurité.

Comme elle atteignait les niveaux inférieurs, elle fut accueillie par une douzaine de ses généraux, tous anxieux de la voir. Les habitants se pressèrent autour d'eux et une rumeur agitée se propagea parmi la foule.

— Nous sommes en sécurité ici, Madame, dit Srog. Ils n'ont pas de moyen de descendre.

— Oui, mais pour combien de temps ? demanda Kendrick comme ils se rassemblaient, entourés par les troupes.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, répondit-il.

— Aussi longtemps que nous aurons de la nourriture et des munitions, dit Brom d'une voix grave.

— Combien de temps tiendra-t-on ici sans provisions ? demanda Kolk.

Srog secoua la tête.

— Nous ne l'avons jamais fait. Peut-être une semaine. Peut-être deux.

— Et après ? demanda Kendrick.

Lentement, Srog secoua la tête.

— Au moins, ils ne peuvent pas nous atteindre, dit-il.

— Mais la faim, elle, nous atteindra, répliqua Gwendolyn.

Elle leva les yeux, imitée par les autres. Les visages des soldats impériaux étaient penchés vers eux. Tôt ou tard, ils trouveraient un moyen de descendre. Alors, coincés dans ce cul-de-sac, les Silésiens ne pourraient pas leur échapper.

Au bout du compte, il faudrait les affronter – ou mourir.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Thor se tenait sur le bateau avec ses compagnons et le monstre marin se dressait de toute sa hauteur au-dessus d'eux. Thor se prépara à mourir.

Il ferma les yeux et pria Dieu de toute son âme.

S'il te plaît, Dieu, donne-moi la force d'arrêter cette bête.

Les mots de Argon lui revinrent en mémoire.

Ne cherche pas à dominer la nature. Ne sois qu'un avec elle. Dompte son pouvoir. Après tout, toi aussi, tu fais partie de la nature.

Thor sentit une incroyable chaleur inonder son corps : de ses pieds, elle remonta le long de ses jambes, dans sa poitrine, le long de ses bras, jusqu'aux bout de ses doigts.

Il ouvrit des yeux écarquillés et leva soudain les mains vers les mâchoires grandes ouvertes de la bête prête à les tuer.

À la grande surprise de Thor, un orbe de lumière se forma entre ses doigts et jaillit dans les airs, heurtant la bête en pleine gueule.

Le monstre se renversa brusquement. Propulsé hors de l'eau par la violence de l'impact, il s'échoua sur le rivage, au moins dix mètres plus loin. Il se tortilla, battit contre la terre, en hurlant et en agitant ses griffes de tous côtés.

Au bout d'une minute d'agitation désespérée, la bête tomba inerte, morte.

Un long silence tomba alors sur le bateau, comme tous se tournaient vers Thor. Il aurait aimé leur fournir une explication. Il aurait aimé comprendre d'où lui venait ce pouvoir, comprendre comment le dompter et l'utiliser sur commande. Plus que tout, il aurait voulu savoir qui il était vraiment.

Mais il ignorait tout cela.

Il était différent, il le savait. Mais pourquoi ?

Le saurait-il jamais ?

*

Le courant nonchalant les emportait toujours plus loin au cœur du monde infernal. Tous pagayaient de toutes leurs forces pour mettre le plus de distance possible entre eux-mêmes et le monstre. Le ciel ne cessait de s'assombrir. Thor se tenait debout à l'arrière de l'embarcation et essayait de comprendre ce qui venait de se passer. Ce pouvoir, c'était comme une autre partie de lui – une partie qu'il ne pouvait jamais vraiment atteindre. Il avait eu besoin de temps pour revenir à lui-même et à ce qui l'entourait.

— J'ai entendu parler de toi, dit Indra qui le regardait avec un

mélange de peur et d'émerveillement. Tu es le Fils du Druide. L'Élu. J'ai entendu des histoires sur toi, d'incroyables aventures.

Thor cligna des yeux, surpris.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il. Tu n'as pas pu entendre des choses sur moi : je suis d'un petit village de l'Anneau ! Je ne suis qu'un membre de la Légion.

Indra secoua la tête, catégorique.

— Nous, notre peuple, nous avons des légendes. Des légendes anciennes. Elles racontent qu'un jour, l'Élu viendra nous guider. Il portera avec lui des boules de feu et de lumière, un pouvoir à nul autre pareil. Le Fils d'un Druide. Il viendra à une époque troublée, quand la lumière et l'ombre s'affronteront. Un homme qui se tient entre deux mondes. Notre dernier espoir.

Thor la dévisagea. Il n'était pas sûr de comprendre de quoi elle parlait. Elle devait être un peu perdue. Sans doute, elle le confondait avec un autre.

— Je crois que tu te trompes. Je ne suis pas l'homme de ta légende, répondit-il enfin en s'asseyant pour ramer avec les autres.

— Je ne te confonds avec personne, dit-elle d'un air de défi. Je sais ce que disent les légendes. Et je sais qui tu es.

Les autres levèrent des regards incrédules sur Thor. Celui-ci secoua la tête.

— Je ne suis qu'un garçon comme les autres, insista-t-il.

C'était tout ce qu'il voulait : qu'on le considère comme une personne ordinaire, pas comme quelqu'un de différent.

Indra secoua la tête, tout en continuant de le regarder comme un extraterrestre tombé du ciel. Elle fit un signe étrange de la main, la portant à sa gorge, à sa poitrine, puis à son front, un peu comme si elle était en train de lui adresser une prière. Ou de se protéger de lui.

Elle inclina la tête puis se tourna vers l'eau.

Thor sentit un frisson le parcourir, sans savoir pourquoi. C'était la première fois que quelqu'un le regardait ainsi – comme on regarde un dieu.

Le courant accéléra et la nuit s'assombrit. Thor contempla les alentours comme s'il les voyait pour la première fois, à l'affût des créatures tapies dans l'obscurité. Une petite montagne surplombait le paysage et la rivière s'y dirigeait, entraînant ses eaux et la barque dans un petit tunnel noir creusé dans la roche.

— La Grotte des Démons, siffla Indra d'une voix inquiète.

Tous se tournèrent vers elle avec un nouveau respect.

— Cela n'a pas l'air très agréable, dit O'Connor.

Indra secoua la tête.

— C'est une maison d'os. La légende dit que c'est là que les démons déjeunent.

Les garçons s'entreregardèrent, le visage tendu par l'appréhension.

— Y a-t-il un autre passage ? demanda Reece, comme le courant les emportait.

Indra secoua la tête.

— Nous pourrions tirer le bateau sur le côté et essayer par la terre, proposa Elden.

Elle secoua à nouveau la tête.

— Ce serait pire, dit-elle. Vous ne voyez pas le sol ?

Thor et ses compagnons se tournèrent pour observer le rivage.

— Ce n'est pas de la terre, ajouta-t-elle. Ce sont des centaines de millions de petits vers. Des vers mangeurs de chair. À la seconde où vous poserez le pied sur la rive, vous n'aurez plus de pied.

Thor scruta le sol qui semblait, en effet, grouiller de façon infime. Il avala sa salive avec difficulté, conscient que l'endroit était pire que ce qu'il avait imaginé.

— Notre carte dit que nous devons suivre la rivière sous la grotte, insista Dross.

Indra ricana.

— Ta carte dit bien des choses mais donne-t-elle la marche à suivre pour garder la vie sauve ?

Le courant devenait plus fort et, bientôt, prit la décision pour eux en les aspirant dans la grotte. Tous penchèrent la tête pour ne pas heurter l'arche de pierre marquant le seuil. L'estomac de Thor se tordit de terreur. Quel était cet endroit ?

C'était comme entrer dans un autre monde. Ils furent d'abord engloutis par les ténèbres. Le plafond était bas au-dessus de leurs têtes. À l'exception du bruit des gouttes d'eau qui résonnait, un silence de crypte régnait. Thor pouvait entendre la respiration saccadée de ses frères, amplifiée, répercutée sur les murs. Il sentait aussi leur peur... Et la sienne. Il se prépara dans l'obscurité, comme dans l'attente d'une attaque imminente.

Au bout d'une minute, le tunnel s'ouvrit devant eux : le plafond au-dessus de leurs têtes s'éleva soudain sur une dizaine de mètres et le courant nonchalant de la rivière entraîna le bateau à travers une vaste grotte. C'était plus bruyant à présent. La chute de chaque goutte d'eau se répercutait sur les hauts murs. Une cacophonie d'insectes et de petits animaux retentissait également. Des battements d'ailes. D'étranges roucoulements que Thor aurait préféré ne pas entendre. Les grognements et les gémissements aigus de toutes sortes de bêtes étranges. Chaque bruit plus inquiétant que le précédent. C'était comme s'ils étaient entrés dans une grotte des horreurs. Les ténèbres impénétrables rendaient les choses encore plus difficiles.

Près de Thor, Krohn grognait, ses poils hérissés sur le dos. Les compagnons se tournaient de tous côtés pour tenter de discerner

quelque chose dans l'obscurité.

Comme l'eau les portait plus loin encore, les murs se mirent à briller d'une lueur diffuse qui éclaira faiblement les lieux. Thor scruta les parois, en se demandant d'où venaient ces lumières. Il finit par apercevoir des milliers d'insectes accrochés à la pierre et qui sifflaient dans leur direction. Leurs yeux d'un vert luisant s'ouvraient sur leur passage et brillaient. Thor réalisa avec terreur qu'ils étaient en train de se réveiller. On aurait dit un millier de chandelles dans l'obscurité. Au moins, cela permettait au groupe d'y voir un peu plus clair.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Elden à Indra, sur ses gardes, effrayé que les insectes puissent attaquer.

— Des suceurs de caverne, dit Indra. Leur piqure est cent fois plus dangereuse que celle d'une abeille. Ne vous inquiétez pas : ils restent sur les murs, à moins qu'on les provoque.

— Comment sait-on qu'on les provoque ? demanda O'Connor.

— Leurs yeux se mettront à briller, répondit-elle.

Thor avala sa salive avec difficulté.

— Comme maintenant ?

Elle hocha la tête.

Le sifflement ne cessa pas et les suceurs de caverne se mirent à ramper le long des murs. Certains levèrent leurs têtes minuscules vers le bateau.

Comme la grotte s'illuminait, Thor pouvait deviner ses proportions. La caverne semblait incroyablement vaste. La voûte en berceau se trouvait bien trois mètres au-dessus de leurs têtes. La rivière devenait plus étroite et traversait la chambre de part en part. D'immenses stalactites pendaient du plafond et des stalagmites de même taille s'élevaient du sol.

Un faible grognement se fit alors entendre quelque part dans les profondeurs de la grotte et Thor se tourna, imité par ses compagnons, mais il ne vit rien.

— Je n'aime pas ça, dit Reece en resserrant sa main sur le pommeau de son arme.

— Moi non plus, dit Conval.

Il tira son épée et le chuintement métallique de la lame résonna dans la grotte, encore et encore, comme s'il l'avait tirée douze fois de son fourreau.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, le réprimanda Indra. Maintenant, tu les as provoquées.

— Provoquées qui ? demanda Conval.

Elles apparurent, quittant les profondeurs des ténèbres, marchant vers le bateau. Des douzaines d'ombres. Elles ressemblaient à des squelettes humains, des os dénués de chair, mais noirs. Les yeux de ces créatures brillaient d'une pâle lueur. Chacune tenait une longue épée

blanche, chatoyante, qui reflétait les mouvements de l'eau. Thor vit que les lames étaient taillées dans l'os... On aurait dit des os humains.

— L'armée des morts-vivants, répondit Indra d'une voix apeurée.

Thor se tourna lentement et vit que des centaines de ces choses émergeaient de tous les côtés. Des squelettes morts-vivants qui brandissaient des épées en os et marchaient vers eux.

— Morts-vivants ? demanda Elden. Ne peut-on pas les tuer ?

— Non, répondit Indra. Ils sont déjà morts. Ceux qui peuvent mourir ici, c'est nous.

Il y eut un fracas d'os et, soudain, les morts-vivants chargèrent le groupe en levant leurs épées.

— Eh bien, si nous devons mourir, dit Thor, ce sera sur la terre ferme et l'épée au clair ! À L'ATTAQUE ! commanda-t-il.

Comme un seul homme, les neuf membres de la Légion sautèrent par-dessus bord sur le rivage, Krohn bondissant avec eux. Ils tirèrent leurs épées et chargèrent bravement les morts-vivants.

Les lames s'entrechoquèrent avec fracas, tous les bruits résonnant, amplifiés, contre les murs de la caverne. La Légion était entraînée pour ce genre d'opération, pour combattre des guerriers plus nombreux et plus sauvages – même si ces guerriers étaient féroces, ils étaient somme toute ordinaires et n'arrivaient pas à la cheville de la discipline de la Légion.

Thor et ses compagnons rendirent coup pour coup. Quand Thor heurta une de leurs épées, il eut l'heureuse surprise de constater que la lame se brisa. Il prit son élan et frappa le squelette qui lui faisait face. Tous les os éclatèrent et tombèrent en tas sur le sol.

Thor se tourna dans toutes les directions, parant les coups, ripostant, brisant les épées qui l'assaillaient. Il abattit les ombres, l'une après l'autre, laissant des os brisés à ses pieds.

Tout autour de lui, ses frères de Légion l'imitaient et détruisaient avec dextérité les guerriers qui leur faisaient face.

Krohn se joignit à eux, se jeta dans la mêlée, grognant, claquant des dents, heurtant les ombres. Ils les plaquaient violemment au sol où leurs squelettes tombaient en morceaux.

Au bout d'une heure de combat, les rivages étaient jonchés de débris d'os. Thor et ses frères de Légion étaient contusionnés, égratignés, pantelants, épuisés, mais aucun n'était sérieusement blessé.

Tous s'entreregardèrent, puis se regroupèrent, essoufflés. Pour la première fois depuis leur arrivée dans l'Empire, Thor se sentait plein d'espoir, même optimiste. Ils avaient affronté la pire chose que l'Empire aurait pu leur envoyer et ils avaient survécu.

— Nous avons gagné, dit O'Connor. Je ne peux pas le croire.

Tous firent volte-face, prêts à remonter sur le bateau, mais Indra ne bougea pas. Ses yeux écarquillés d'effroi regardaient par-dessus

leurs épaules.

— Ne te vante pas trop vite, guerrier, prévint-elle.

Alors, derrière eux, se fit entendre un bruit qui dressa les cheveux sur la nuque de Thor : le bruit d'un millier d'os en train de s'entrechoquer.

Lentement, Thor se retourna, presque effrayé de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

À sa grande horreur, les squelettes des guerriers vaincus s'élevaient lentement du sol. Un os après l'autre, ils se reconstituaient. L'armée des morts-vivants reprenait vie.

— Comme je l'ai dit, dit Indra, on ne peut pas tuer ce qui est déjà mort.

Sous les yeux écarquillés de Thor, l'armée entière se reformait. Ces monstres ne cesseraient jamais de se régénérer. Ils finiraient par épuiser Thor et ses compagnons, puis ils les tueraient. Ces ombres n'avaient peut-être pas l'entraînement et le talent des hommes de la Légion, mais ils avaient quelque chose que Thor et ses compagnons n'auraient jamais : une résistance sans fin. Au bout du compte, Thor le savait, l'endurance triompherait toujours.

— Retour au bateau ! cria-t-il en reculant lentement avec les autres.

Comme un seul homme, ils firent volte-face et sautèrent à bord. Il éloignèrent l'embarcation d'un coup de pied et se mirent à pagayer frénétiquement. Le courant les emporta, comme ils mettaient de plus en plus de distance entre eux et le rivage.

Thor et ses hommes penchèrent la tête au moment de s'engager sous un autre tunnel, quittant la grotte juste à temps pour échapper à l'armée.

Pour la première fois dans la vie de Thor, sa victoire n'avait aucun sens. Comme ils s'enfonçaient plus profondément dans les ténèbres, il se demanda, découragé, quelles horreurs les attendaient au tournant.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Gwendolyn se tenait sur la large place pavée de pierre de la basse Silesia, entourée de ses généraux, de ses soldats et de son peuple. Tous contemplaient le Canyon et le coucher du deuxième soleil, en silence, le visage grave. Les hommes de l'Empire n'avaient fait aucun bruit pendant tout ce temps et il était impossible de savoir ce qu'ils préparaient. Un mouvement de panique avait d'abord agité la foule des Silésiens. Lentement, tous s'étaient ensuite installés dans un profond silence. La tension dans l'air était à couper au couteau. Chacun, perdu dans ses pensées, observait le ciel, confronté à sa propre mortalité. C'était le silence d'un millier d'âmes dans l'œil de la tempête, le silence d'hommes et de femmes que plus rien n'attendait sinon la mort.

Aux yeux de Gwendolyn, l'inactivité de l'Empire paraissait plus effrayante qu'une attaque. Elle savait que Andronicus préparait quelque chose et complotait pour mettre au point un stratagème. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne mette son plan à exécution. Andronicus était le soldat le plus impitoyable qu'elle ait jamais vu. En vérité, il n'avait rien à faire : pour les Silésiens, la mort serait la seule issue. Combien de temps survivraient-ils ici avant que leurs provisions ne s'amenuisent ? Le seul moyen de sortir était de remonter. Ils étaient pris au piège. C'était exactement ce que voulait Andronicus.

Sans doute, Gwen aurait dû ressentir de la fierté : elle les avait repoussés au cours de sa première bataille, elle leur avait causé beaucoup de dommages, elle avait sauvé de nombreuses vies parmi les siens... Mais elle n'était pas satisfaite d'elle-même. Elle avait l'impression d'avoir échoué.

Srog, Brom, Kolk et Godfrey se tenaient non loin, en compagnie d'autres soldats. Steffen et Kendrick étaient aux côtés de Gwendolyn. Tous regardaient le Canyon, la mine grave. Elle aurait voulu leur dire quelque chose pour les rassurer. Elle aurait aimé savoir ce qu'il fallait faire à présent.

— Te souviens-tu de cette journée ? dit Kendrick d'une voix douce et nostalgique en levant les yeux vers le ciel. Père essayait de t'apprendre à manier une épée. Tu as refusé. Tu lui as répondu que les épées étaient pour les hommes faibles.

Gwendolyn sourit.

— Vaguement, dit-elle. Je devais être très jeune.

Kendrick sourit.

— Père était furieux, poursuivit-il. Il a interrompu toutes nos leçons. À l'époque, j'ai eu l'impression que tu avais dit la chose la plus

stupide au monde.

Il soupira.

— Mais, à présent que je suis plus vieux, je comprends qu'il y avait une grande sagesse dans tes propos, ajouta-t-il. La plus simple des batailles se gagne au fil de l'épée. Les plus complexes par d'autres moyens : la stratégie, la logistique, la volonté...

— Je suis certaine que je ne pensais pas à tout cela quand j'étais enfant, sourit-elle.

Il lui rendit son sourire.

— Non, j'en suis sûr, mais ce que tu as dit était très sage... Même à l'époque.

Il se tourna vers elle.

— Je veux que tu saches que tu as brillamment mené la bataille, dit-il. Nous avons tué vingt fois plus d'hommes que nous n'avions de soldats et nous avons perdu bien moins de soldats que nous n'aurions dû. Pour tout autre chef de guerre, ç'aurait été une bataille mémorable et légendaire. Ne sois pas dure envers toi-même. Ils sont bien trop nombreux pour être vaincus.

— Il a raison, Madame, renchérit Steffen.

— La vérité incarnée, ajouta Srog

— Merci, mon frère, dit-elle à Kendrick. Je veux que tu saches que je t'ai toujours considéré comme mon frère. Mon véritable frère. Nous avons le même père. Ce sang est assez pour moi.

Kendrick lui renvoya son regard et elle lut dans ses yeux combien ces mots comptaient pour lui.

— Et que faisons-nous maintenant, Madame ? demanda Srog. J'ai bien peur que nous n'ayons plus de plan de secours. Maintenant, le peuple a besoin que vous les guidiez. La décision est vôtre.

— Nous rendre à quelqu'un comme Andronicus ne nous serait pas favorable, dit Gwendolyn. Nous connaissons tous sa réputation : il ne fait pas de prisonniers. Nous devons attendre.

— Et si la faim nous trouve avant ? demanda Brom.

Gwen soupira.

— Alors nous affronterons une autre mort, répondit-elle. À moins que l'un de vous n'ait une idée ?

Tous demeurèrent sinistrement silencieux, à l'écoute du hurlement du vent. Personne n'avait rien à ajouter.

Kendrick se racla finalement la gorge.

— Quand nous nous sommes engagés dans la Légion et dans l'Argent, dit-il, nous avons fait un vœu : le vœu de combattre même si les chances de l'emporter sont minces. C'est un vœu d'honneur. Une promesse de gloire. C'est cela que nous avons accompli aujourd'hui – non pas la victoire, mais la gloire. Parfois, bien après la fin d'une bataille, c'est la gloire qui demeure et que l'on célèbre, pas la

conquête. Parfois, la gloire est plus grande.

Tous se turent en contemplant le coucher de soleil, balayés par une brise sifflante, quand soudain une voix tonna dans les airs.

— Gwendolyn, je t'appelle ! cria une voix qui se répercuta sur les murs du Canyon.

Tous s'entreregardèrent, puis levèrent les yeux au ciel. Gwendolyn sut alors d'où venait cette voix et un frisson la parcourut de part en part.

Andronicus.

Il se tenait là, flanqué d'une centaine de ses hommes, penché par-dessus l'arrête du Canyon, le regard baissé vers elle et arborant un sourire triomphant.

— Gwendolyn, souveraine du Royaume Occidental de l'Anneau, il ne reste plus que toi. La Cour du Roi n'est plus. Les McClouds sont mes prisonniers. Tu es la seule qui continue de me défier.

Il fit une pause.

— Peu importe ce que tu as entendu sur moi, je ne suis pas un sauvage. En fait, je suis un homme très raisonnable. Tu as combattu avec bravoure aujourd'hui, mieux que je ne l'imaginais. Je te loue pour cela et je souhaite te récompenser. Un chef de guerre comme toi me serait utile, tout comme les braves soldats de Silesia. Je ne garde jamais de prisonnier vivant. Mais aujourd'hui, pour ta bravoure, je ferai une exception. Si tu te rends à moi personnellement, j'épargnerai ta cité. Je laisserai tout le monde vivre, même tes soldats. Je vous libérerai tous et vous vivrez en paix dans mon Empire. Je laisserai Silesia tranquille. En retour, tu me prêteras allégeance. Tu jureras de me servir et de commander aux armées sous mes ordres. Je te traiterai de façon juste. Je te donnerai la position que tu choisiras à ma cour. C'est un petit prix à payer : ton sacrifice pour le bien de ta nation. C'est une offre juste et généreuse. Fais preuve de sagesse et accepte-la, au nom des milliers d'âmes autour de toi. Regarde-les, regarde leurs visages. Ils sont en vie. Si tu me défies, ils devront affronter la colère du grand Andronicus. Ne réfléchis pas trop longtemps. Si je n'ai pas de réponse demain matin, je ferai pleuvoir le feu sur vous, comme tu ne l'as jamais vu. Et, demain soir, au coucher du deuxième soleil, la légende de Silesia ne sera plus. Pas même dans les livres d'histoire, car je les ferai disparaître.

Enfin, la voix de Andronicus se tut. L'écho se répercuta brièvement, avant de disparaître dans le vent. Comme Gwen levait les yeux, elle vit Andronicus et ses hommes se retirer derrière l'arête du Canyon.

Elle se tourna vers ses compagnons qui lui renvoyèrent son regard, les yeux écarquillés.

— Ne faites pas ça, dit Srog gravement.

— Tu ne peux pas lui faire confiance, ajouta Kendrick.
— C'est un piège ! s'exclama Steffen.
— Je ne vous laisserai pas le servir, même pour sauver mon âme, renchérit Kolk.

— Moi non plus, dit Kendrick.

Gwendolyn réfléchit en silence. Elle savait qu'on ne pouvait pas faire confiance à Andronicus. Pourtant, il semblait sincère. Et quels choix avaient-ils ? Andronicus l'avait dit lui-même : s'ils refusaient, ils finiraient pas tous mourir. Il avait raison et Gwen le savait. Si lui ne les tuait pas, autre chose le ferait.

— Je lui prêterais allégeance avec joie si cela vous sauvait tous, dit-elle. Je crois que c'est une offre que je dois accepter.

— Vous ne pouvez pas, Madame ! cria Kendrick. Je m'y refuse !

— Je ne veux pas que vous vous sacrifiiez en mon nom, dit Srog. Je préfère mourir au combat.

— La vie vous est donc si précieuse ? demanda Brom.

— Pas ma vie, répondit-elle, mais les vôtres. Toutes les vôtres. Ce serait égoïste de ma part de rejeter sa proposition et vous laisser mourir.

— Votre honneur est en jeu ! dit Srog.

— Nous avons combattu avec bravoure, dit-elle. Je suis la seule à accepter une vie de servitude.

— C'est déjà trop, dit Kendrick. Il n'est pas juste que tu te sacrifies pour notre bien à tous.

— Je suis d'accord avec Kendrick, dit Srog.

— Moi aussi, acquiescèrent les autres.

— Nous ne vous laisserons pas partir, Madame, dit Steffen. Tous pour un et un pour tous.

Une acclamation s'éleva parmi les hommes. Leur loyauté la touchait. Pourtant, la proposition de Andronicus pesait lourd sur ses épaules. Sa vie contre celles des autres. Elle l'aurait donnée volontiers.

*

Seule au bord du Point Canyon, Gwendolyn contemplait les dernières lueurs du jour et le voile que celles-ci jetaient sur le ravin. C'était un beau coucher de soleil, un spectacle de lumière dans les brumes tourbillonnantes, d'un rouge de feu qui semblait incendier le ciel. Sombre et fantastique, à l'image de l'humeur de Gwen.

Comme elle admirait le spectacle, une partie d'elle songeait que c'était le dernier coucher de soleil de sa vie. Elle venait de prendre sa décision.

Elle avait arpenté la cité, inspecté les rangs de ses soldats, observé les visages de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les

enfants... Elle avait vu leurs aspirations et l'espoir dans leurs yeux. Elle avait lu dans leurs regards qu'ils attendaient d'elle une réponse longtemps cherchée, la réponse d'une sauveuse. Elle était encore stupéfaite qu'on lui donne une chance, qu'on lui donne la possibilité de sauver son peuple en ce jour historique. Sa vie contre les leurs. Ce serait un grand honneur. Peut-être était-ce son destin. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle était ici, à Silesia, en ce jour historique : pour prendre cette décision qui sauverait des milliers de vies.

Gwendolyn avait fait son choix. Elle savait ce qu'elle ferait. Non pas ce que ses conseillers feraient, ou son père, ou Kendrick. Ce qu'elle ferait, *elle*. C'était tout ce qui comptait à présent.

Aux premières lueurs de l'aube, quand il ferait encore sombre, quand personne ne serait debout pour l'arrêter, elle monterait les escaliers jusqu'à la haute Silesia. Seule. Elle se rendrait à Andronicus. Elle accepterait ses termes, le servirait et se sacrifierait pour le bien de tous.

Comme Gwendolyn se tenait debout devant le dernier coucher de soleil de sa vie de femme libre, elle songea à Thor. Elle caressa son ventre et pensa à leur enfant. Elle voulait que cet enfant vive. Pour lui, au moins, elle voulait arrêter ce bain de sang. Elle servirait peut-être Andronicus, mais l'enfant serait libre.

Gwendolyn balaya le Canyon du regard. Elle devait admettre qu'une partie d'elle espérait encore voir Thor surgir à l'horizon et descendre dans le ravin avec l'Épée pour la sauver de tout ceci. Elle donnerait tout pour que ça arrive et son cœur battait à tout rompre à cette idée.

Au fond, elle savait que c'était un rêve. Thor était parti très loin d'ici. Elle était seule. Son destin était d'agir en femme indépendante. La femme que son père avait voulu qu'elle soit. Voilà ce que régner signifiait, elle le comprenait enfin. Vivre très entourée – et, finalement, désespérément seule.

— Tous les rêves ne sont pas faits pour devenir réalité, dit une voix.

Gwendolyn jeta au coup d'œil et aperçut Argon près d'elle, tourné vers le coucher de soleil. Elle se sentait engourdie, insensible au monde. Une partie d'elle n'était même pas surprise de le voir. Depuis qu'elle avait pris sa décision, rien n'importait plus vraiment. Elle contempla le soleil en sa compagnie.

— Je ne suis pas venu pour te prodiguer de conseil, dit-il, mais pour te présenter mes hommages. Je ne pensais pas que tu prendrais cette décision. C'est très courageux. Ton père serait fier. Tu es la meilleure des MacGils.

— Est-ce pour cela que tu es venu ? demanda-t-elle, devinant qu'il y avait plus.

— Non, répondit-il. Je suis aussi venu te dire adieu.

Elle se tourna vers lui, mais il ne détourna pas son regard du Canyon.

— Tu nous quittes ? demanda-t-elle soudain effrayée, avant qu'une pensée plus terrible ne la frappe. Ou bien est-ce moi qui te quitte ?

Argon resta inexpressif, les yeux fixés sur l'horizon, et ne répondit pas.

— Je suppose qu'une fois que je serai au service de Andronicus, tu auras un autre souverain MacGil à conseiller peu après, dit-elle.

Il secoua la tête.

— Les temps changent, dit-il.

Gwendolyn ressentit soudain le désir brûlant de savoir.

— Dis-moi au moins une chose, supplia-t-elle. Thor ? Est-il en sécurité ? Est-il vivant ?

Elle ne se souciait plus d'elle-même mais seulement de lui.

— Il est en vie, oui.

Elle le fixa du regard.

— Tu ne m'as pas dit qu'il était en sécurité, pressa-t-elle.

Argon resta silencieux et le cœur de Gwen se brisa.

— Peux-tu le sauver ? supplia-t-elle. Quel que soit le péril ? S'il te plaît. Je te donnerai n'importe quoi. Peux-tu le garder en vie ?

Argon se tourna vers elle et son regard brûlant la transperça de part en part.

— J'ai déjà sauvé Thorgrin une fois. Pour toi. Et maintenant, ton destin demande quelque chose en échange.

Argon fit trois pas en avant et posa la main sur son épaule. Elle sentit une brûlure, comme si le soleil lui-même l'avait touché.

— Les dieux sont fiers de toi, dit-il. Une place d'honneur t'est réservée près d'eux à tout jamais.

Comme Gwendolyn était sur le point de se dégager de sa poigne brûlante, il disparut.

Elle se tourna de tous côtés mais ne vit aucune trace de lui. Elle se trouvait à nouveau seule ici, au bord du rocher, plus seule qu'elle ne l'avait été au cours de sa vie.

Elle leva les yeux vers la paroi du Canyon qui s'élevait jusqu'à la cité haute. Elle savait ce qu'elle devait faire.

Il était temps de faire le premier pas.

CHAPITRE VINGT-SIX

Erec se prépara à la mort, allongé, sans défense, à la merci de la créature qui s'apprêtait à planter ses griffes dans son visage. Des images défilèrent dans sa tête : des souvenirs d'enfance, ses jours de Légion, sa vie de chevalier. Aucun souvenir n'était plus fort que celui de Alistair. Il n'avait qu'un regret à l'heure de sa mort : celui de n'avoir pas pu passer plus de temps en sa compagnie.

Mais, alors que la créature se préparait à l'achever, quelque chose d'inattendu se produisit. Une immense lumière éclata dans les airs et son assaillant fut propulsé vers l'arrière : une boule de feu le frappa en pleine poitrine et l'envoyer bouler à l'autre bout de la prairie.

Erec battit des paupières plusieurs fois, stupéfait, sans comprendre ce qui venait de se passer.

Une autre boule de lumière fila à travers le champ de bataille, puis une autre. Elles renversèrent une à une les créatures, libérant un périmètre de sécurité autour de Erec.

Il se tourna, leva les yeux et l'aperçut. Alistair.

À sa grande surprise, il la vit lever la main et un éclair de lumière jaillit de sa paume ouverte. Ses yeux bleu clair s'embrasaient. Elle semblait venir d'un autre monde. Ses longs cheveux blonds flottaient dans son dos. Elle avait l'air d'un ange.

Erec ne savait que penser.

Il se leva péniblement et se porta à sa hauteur, alors qu'elle jetait encore et encore des boules de feu sur leurs assaillants. Elle sauva Brandt juste avant qu'une bête ne le coupe en deux. En quelques instants, une vague de destruction se répandit sur le champ de bataille : les unes après les autres, les créatures volaient à travers les airs, foudroyés par des éclairs de lumière.

Les Covènes rescapés jetaient maintenant au petit groupe des regards de terreur. Ils firent volte-face, hésitants, avant de prendre la fuite.

Erec se tourna vers Alistair avec un air d'émerveillement et d'admiration. Cela avait-il un lien avec le secret de sa naissance ? Qui était-elle vraiment ? Comment avait-elle eu ce pouvoir ? Et pourquoi le gardait-elle secret ?

Sa gorge était si sèche, il pouvait à peine lui poser toutes ces questions. Il était presque effrayé de demander :

— Qui es-tu ?

CHAPITRE VINGT-SEPT

Quand les premières lueurs du plus magnifique lever de soleil que Gwen ait jamais vu illuminèrent le Canyon, emplissant l'univers de rouge, de orange et de volutes de brume, elle gravit l'escalier en vis, une volée de marche après l'autre, avec l'impression de monter jusqu'au paradis. Elle ne s'était pas sentie si seule depuis qu'elle avait quitté la Cour du Roi et le confort de sa famille, son armée, son peuple, tout ce qu'elle connaissait et chérissait.

Elle se préparait à affronter Andronicus seule et à lui prêter allégeance, pour le bien de son peuple et de tout ce qu'elle aimait. C'était la marche la plus solitaire de sa vie et elle se força à aller vite pour ne pas y réfléchir. Si elle y pensait trop longtemps, elle risquait de faire demi-tour.

Gwen atteignit la dernière plate-forme avant le sommet et rencontra plusieurs soldats silésiens. Soudain attentifs et surpris par sa présence, ils la saluèrent.

— Madame, dit l'un d'eux. Que faites-vous là ? Tout va bien ?

Elle se racla la gorge.

— Tout va bien, dit-elle en tâchant de masquer sa peur et de prendre l'air assuré.

— Où allez-vous, Madame ? demanda un autre.

— Au sommet, répondit-elle.

Les soldats échangèrent un regard de terreur.

— Au sommet, Madame ? répéta l'un d'eux. Vous savez que l'armée de Andronicus attend là.

Elle hocha la tête.

— Je ne le sais que trop bien. Maintenant, excusez-moi.

Les soldats s'entreregardèrent, hésitants. L'espace d'un instant, il sembla qu'ils ne la laisseraient pas passer, mais ils finirent par s'écarter et lui cédèrent le passage.

Gwen n'oubliait pas qu'ils la considéraient comme leur souveraine. En passant devant eux, elle leur fit face :

— Vous avez fait un travail remarquable, dit-elle. Je vous en remercie.

— Madame..., dit un des gardes en se raclant la gorge, l'air grave et inquiet. Si je puis me permettre, quelles que soient vos intentions, vous n'avez pas besoin de faire cela. Nous sommes tous prêts à nous battre jusqu'à la mort pour vous.

Elle lui sourit.

— Je le sais, répondit-elle. C'est justement pour cela que je dois le faire.

Sans un mot de plus, Gwen fit volte-face et monta la dernière

volée de marches, tournant autour de l'escalier en vis, avant d'atteindre enfin le sommet. Elle resta un instant immobile devant le champ d'aiguilles hérissées vers le ciel – sa dernière protection contre les hordes impériales. Elle marcha jusqu'à la petite plate-forme au milieu et tira sur une grosse corde.

Alors, lentement, la plate-forme s'éleva, l'emportant toujours plus haut, par-dessus les pointes. À chaque fois qu'elle tirait, son cœur se serrait. Elle ressentait ce que l'on peut ressentir à l'approche de la mort.

Enfin, elle atteignit le sommet et posa le pied sur le sol de la haute Silesia. Des douzaines de soldats impériaux se trouvaient là. Ils se tournèrent vers elle, les yeux écarquillés et les bras ballants, incertains.

Gwen fit quelques pas, la démarche fière, le menton levé, la poitrine bombée, en songeant qu'elle représentait l'Anneau. Tout ce qu'elle faisait était au nom de son peuple et elle était décidée à se montrer brave et forte.

Elle chercha du regard le soldat le plus haut gradé, s'approcha de lui et le fixa d'un regard glacé.

— Mène-moi auprès de Andronicus, commanda-t-elle de sa voix la plus autoritaire.

Les soldats de l'Empire s'entrecroisèrent, éblouis, comme si un fantôme venait d'apparaître entre la brume.

Enfin, leur chef hocha la tête. Il fit volte-face. Ses hommes le suivirent

Le groupe se mit en marche, traversa la cour intérieure de Silesia et le cœur de Gwen battit à tout rompre. Quel spectacle déchirant ! Tout avait été détruit, ravagé, brûlé, réduit à l'état de charbon et l'endroit grouillait maintenant de soldats impériaux qui s'affairaient. Comme le groupe passait au milieu d'eux, tous sautèrent sur leurs pieds en dévisageant Gwendolyn comme un animal dans une ménagerie, comme un agneau en route vers l'abattoir.

Le cœur de Gwen s'enflait d'une peur grandissante. Trop tard pour faire demi-tour. Maintenant, elle était à leur merci.

Elle se recommanda à Dieu, priant d'avoir pris la bonne décision, de faire le bon choix. Elle espérait que Andronicus honorerait sa parole.

Un murmure se répandit entre les tentes, comme le groupe passait les portes de la cité et pénétrait dans le camp gigantesque élevé à l'extérieur. Gwen resta bouche bée : des centaines de milliers de soldats impériaux installés sous des chapiteaux, aussi loin que portait le regard. Tous se tournèrent et dévisagèrent Gwen sur son passage. Une rumeur s'éleva parmi les troupes.

Le groupe conduisit Gwen par-dessus les restes d'un pont-levis,

vers une énorme tente noire dressée au milieu du camp. Elle supposa qu'elle appartenait à Andronicus.

Comme ils s'approchaient, les pans de toile s'écartèrent devant elle, dévoilant Andronicus lui-même. Il se pencha pour passer, puis leva haut la tête. Il était vêtu d'un manteau noir, sous lequel il ne portait pas de chemise. Un collier de têtes réduites pendait à son cou. Elle repéra la plus récente : la tête du seigneur Kultin, le pit-bull de Gareth. Elle voulut détourner le regard.

Gwen marcha avec autant d'assurance que possible jusqu'à lui. Il arborait un large sourire triomphal. C'était plus une bête qu'un homme : non seulement il était deux fois plus grand et plus costaud que tout homme qu'elle avait rencontré, il avait également des griffes et des crocs. Difficile de croire qu'il marchait bel et bien sur deux jambes.

— Eh bien, eh bien, mon petit agneau, lui dit-il de sa voix profonde qui tonnait du fond de sa poitrine. Tu as accepté mon offre finalement.

Un silence tomba progressivement sur le camp et Gwendolyn se racla la gorge.

— Vous avez juré de ne pas faire de mal à mon peuple, ou à moi, et de nous laisser vivre en paix, dit-elle, si je vous prête allégeance et si j'entre à votre service. C'est une offre que je suis prête à accepter.

Son sourire s'élargit et ses yeux étincelèrent.

— Tu as du courage, dit-il. Tu es prête à te sacrifier pour ton peuple. Un geste d'une grande noblesse, vraiment. Tu as été sage de considérer mon offre. Tu peux t'agenouiller devant moi et prononcer le serment d'allégeance impériale.

L'idée de se mettre à genoux devant ce monstre et de jurer de le servir déchirait Gwen de l'intérieur. Chaque muscle de son corps lui hurlait de ne pas le faire. Cependant, elle se força à penser à son peuple en contrebas et aux souffrances qu'il endurerait si elle refusait. Lentement, elle obligea ses jambes à ployer et s'agenouilla devant lui.

— Baisse la tête, dit le domestique de Andronicus d'une voix brusque.

Elle obéit.

— Répète après moi, dit-il. Moi, Gwendolyn, fille du Roi MacGil, souveraine du Royaume Occidental de l'Anneau...

— Moi, Gwendolyn, fille du Roi MacGil, souveraine du Royaume Occidental de l'Anneau...

— ...reconnaît que le grand Andronicus est le seul et unique souverain de l'univers.

— ...reconnaît que le grand Andronicus est le seul et unique souverain de l'univers.

— Son pareil n'existe pas et n'existera jamais...

— Son pareil n'existe pas et n'existera jamais...

— ...et je lui jure fidélité pour toujours.

Ces derniers mots faillirent s'étouffer dans sa gorge. Une vague de nausée s'empara d'elle. Elle fit une pause, en se demandant si elle devait poursuivre.

— ...et je lui jure fidélité pour toujours.

Elle l'avait fait. Elle avait réussi à tout dire. Enfin, c'était fini. Elle leva la tête vers Andronicus.

Un profond ronronnement s'élevait de sa gorge, comme celui d'un gros chat. C'était le signe de sa satisfaction.

— Très bien, dit-il, vraiment très bien. Tu feras un sujet très obéissant. Tu peux te lever à présent.

Gwendolyn se mit debout et le fixa d'un air glacé.

— Maintenant, laisse mon peuple.

Le sourire de Andronicus s'agrandit. Il leva les doigts pour jouer avec son collier de têtes réduites.

— Ah oui, à propos de ça..., commença-t-il. Vois-tu, parfois, j'aime me montrer honnête... Et parfois, je prends beaucoup de plaisir à mentir. Hier, je suis navré de le dire, j'ai préféré mentir. J'ai promis bien des choses. Il arrive que je tienne mes promesses, ou non. Je crains que tu ne sois tombée sur un mauvais jour.

Le cœur de Gwen battit à tout rompre. Elle se morigéna intérieurement. Comment avait-elle pu être aussi stupide ?

— Ton peuple..., continua Andronicus. Eh bien, je ne peux pas tous les tuer, étant donné ce que tu viens de faire. Mais je vais en tuer un grand nombre. Les autres, je les réduirai en esclavage. J'ai bien peur qu'ils ne sachent plus ce que c'est que la liberté. Même si, en réalité, peu de gens le savent.

Il soupira.

— Quant à toi, ma chère, dit-il, tu devrais savoir qu'il n'existe pas de position honorable entre mes rangs. Il n'y a pas de chefs, sauf moi, et tous mes esclaves sont des esclaves. Toi y compris.

Andronicus hocha la tête. Sur son ordre, deux soldats se précipitèrent et attrapèrent brutalement Gwen par les bras.

— Laissez-moi ! cria-t-elle en se débattant. Vous avez promis. Vous avez promis ! Où est votre honneur ?

Andronicus éclata de rire.

— Mon honneur ? demanda-t-il. Je l'ai égaré il y a longtemps et je m'en réjouis. Je n'imagine même pas le nombre de batailles que j'aurais perdues si je l'avais gardé.

Son rire mourut.

— J'ai bien peur, ma chère, de devoir faire un exemple. Un exemple particulièrement brutal. Voyez-vous, c'est la seule façon de montrer aux autres ce qui arrive à ceux qui me défient.

Andronicus se tourna.

— MCCLOUD ! hurla-t-il.

À la grande horreur de Gwendolyn, un homme émergea alors des rangs : le vieux Roi McCloud, son visage défiguré portant l’emblème de l’Empire de Andronicus inscrit au fer sur la joue.

— Il est temps d’apprendre une bonne leçon à cette fille MacGil, dit Andronicus. Je le ferais moi-même, mais je prends beaucoup de plaisir à regarder mes ennemis se torturer les uns les autres. En fait, c’est un de mes passe-temps préférés.

— Je ferai tout ce que vous voulez, dit McCloud humblement.

— Je sais que tu le feras, ricana Andronicus froidement. Tu vas prendre cette femme. Si tu es chanceux, elle te donnera peut-être un fils. Moi, je regarderai.

Un large sourire fendit le visage de McCloud, qui détailla Gwen des pieds à la tête, comme on observe une proie.

— Ce sera avec plaisir, mon seigneur, dit McCloud.

Gwendolyn poussa un hurlement et se débattit comme McCloud la chargeait. Elle parvint à se dégager de l’étreinte des deux soldats. Elle fit volte-face et se mit à courir.

Elle n’alla pas loin. Elle n’avait fait que quelques pas quand McCloud la plaqua au sol par derrière, face contre terre. Il s’allongea au-dessus d’elle. Elle en eut le souffle coupé.

— NON ! cria-t-elle en luttant.

Mais il était plus fort qu’elle. Bientôt ses épaisses mains grossières déchiraient ses vêtements et elle sentit la brise froide de l’hiver piquer sa peau nue.

Elle entendit les acclamations des hommes de Andronicus et cria, cria, lutta de toutes ses forces, en priant, en souhaitant se trouver ailleurs. Quelque part, très haut dans le ciel, elle aurait pu jurer que Estopheles survolait la scène en poussant des cris stridents.

Elle ferma les yeux, pour que tout disparaisse, s’imagina ailleurs, n’importe où. Elle s’imagina avec Thor. Avec leur enfant. Dans un champ de fleurs d’été. Dans un paradis loin, très loin des horreurs de ce monde.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Thor se tenait seul au milieu d'un vaste champ de fleurs écarlates illuminé par un coucher de soleil de la couleur du sang. Au-dessus de sa tête, très haut dans le ciel, Estopheles volait en cercles en poussant des cris stridents. Thor aperçut une silhouette solitaire allongée dans l'herbe, mais il se trouvait trop loin pour l'identifier.

Thor marcha vers elle, le cœur battant. Le ciel s'assombrit à chacun de ses pas et il commença à avoir un très mauvais pressentiment. Quelque chose lui soufflait que c'était le corps d'une personne qu'il aimait.

En s'approchant, il distingua la dentelle blanche vaporeuse étalée sur le sol et comprit que c'était une femme. Avec terreur, il vit de longs cheveux blonds déployés autour de ses épaules. Avant même de l'atteindre, il sut qui elle était.

Gwendolyn.

Thor tendit une main tremblante et la saisit par l'épaule avant de la retourner lentement, effrayé à l'idée de ce qu'il allait découvrir. Il eut le souffle coupé.

Gwendolyn gisait inerte, ensanglantée.

Thor se mit à pleurer de façon incontrôlable, incapable de contenir ses larmes. Il se pencha, la prit entre ses bras et renversa la tête en hurlant :

— NON !

L'écho emporta son cri jusque dans les cieux, comme Thor serrait entre ses bras l'amour de sa vie, inerte. La seule femme qu'il ait aimée – et il l'aimait plus qu'il n'aurait su le dire. La femme qu'il voulait épouser. Morte, d'une manière ou d'une autre. Et il n'avait pas été là pour la sauver.

— NON ! hurla-t-il à nouveau.

Le cri de Estopheles répondit au sien et, soudain, le faucon plongea sur son visage, toutes serres dehors.

Thor se réveilla en sursaut et prit de grandes inspirations. Il s'assit sur son séant et regarda de tous côtés, comme son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Désorienté, il mit du temps à comprendre qu'il s'agissait, cette fois, de la réalité et qu'il se trouvait toujours dans le bateau.

Thor avait dû s'assoupir – comme tous ses frères de Légion. Le groupe entier dormait, alors que le bateau les emportait lentement, poussé par le courant. Thor tâcha de rassembler ses souvenirs. Combien de temps avait-il dormi ? Jusqu'où avaient-ils dérivé ? Et où allaient-ils ? Il avait l'impression que leur voyage durait depuis une éternité.

Thor songea à son rêve, à Gwendolyn, et prit une grande inspiration. Il tâcha de chasser la terrible vision de sa mémoire. Tout avait eu l'air si réel. Trop réel. Le souvenir de ce tableau funeste le terrifiait.

Ce n'était qu'un rêve, il le savait... Mais peut-être était-ce un peu plus que cela. C'était comme si chaque fragment du corps de Thor lui criait que Gwendolyn était en danger, que quelque chose d'horrible lui était arrivé.

L'idée le déchirait de l'intérieur. Il voulait plus que tout sauter du bateau et courir vers elle pour la sauver de ce qui la menaçait.

Malheureusement, il se trouvait à l'autre bout du monde et ne pouvait rien faire. Il ne s'était jamais senti si impuissant. Une partie de lui se haïssait d'avoir entrepris cette quête. N'aurait-il pas dû rester en arrière ?

Thor se redressa et Krohn s'assit près de lui en gémissant, puis frotta sa tête contre la poitrine de son ami. Celui-ci lui fit quelques caresses, mais Krohn continua de pleurer. Thor savait qu'il avait le même pressentiment : quelque chose était arrivé à Gwendolyn. Après tout, Krohn était aussi attaché à elle que Thor lui-même.

Thor en était malade. Il avait dans l'estomac une crampe qui refusait de partir. Il eut l'impression de l'avoir abandonnée au moment même où elle avait eu le plus besoin de lui.

Il se tourna vers l'horizon et vit que l'aube se levait de ce côté du monde, comme annonçant un jour sinistre. Il n'y avait aucun soleil en vue, seulement d'épais nuages noirs et une lumière étouffée qui luttait pour se faufiler au milieu d'eux. La barque dérivait à travers de vastes étendues de terre désertique : rien que ces arbres noirs et morts, ces oiseaux de mauvais augure qui les regardaient d'un air fixe. Apparemment, ceux-là ne chantaient pas le matin. Ils se contentaient d'observer les voyageurs en silence, comme leurs yeux brillants suivaient lentement les mouvements du bateau.

Thor regarda droit devant lui. Il fut surpris de voir que la rivière arrivait à sa fin. Quelques mètres plus loin, le bateau s'échoua sur la terre, ce qui le fit sursauter et réveilla les autres.

Tous s'assirent brusquement, l'un après l'autre, et regardèrent aux alentours, étonnés. Sans attendre, Thor se mit sur ses pieds, enjamba ses compagnons et sauta par-dessus bord, Krohn sur ses talons. Les autres le suivirent.

— Où sommes-nous ? demanda Reece, en sautant sur la terre ferme à côté de lui, avec un air d'émerveillement.

— Est-ce là que la rivière s'arrête ? demanda O'Connor.

— Je n'en ai aucune idée, dit Thor.

Les trois frères sautèrent à leur tour du bateau. Drake tira sa carte et observa les alentours.

— C'est ici que mène ta précieuse carte ? fit Indra d'un ton sarcastique.

— Nous sommes exactement où nous sommes censés l'être, répondit Drake sur la défensive.

— Et c'est où, exactement ? demanda-t-elle. Au milieu de nulle part ?

— En fait, notre destination est proche, répondit Dross. Selon la carte, ce n'est plus très loin.

— Suivez-nous ! s'exclama Drake en prenant la tête avec ses deux frères.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Conval à Conven en le serrant de près.

Thor pensait exactement la même chose. Il était difficile d'y voir clair, car un épais brouillard les enveloppait. À travers la brume, Thor discernait seulement les silhouettes de quelques arbres et les reliefs d'une terre stérile.

Au terme d'une longue marche, enfin, le brouillard se dissipa et Thor vit qu'une large clairière circulaire s'ouvrait devant eux. Le paysage changeait ici brusquement, passant d'une terre de poussière à une pelouse violette, comme si les deux régions cherchaient à se démarquer l'une de l'autre. Le groupe semblait se tenir sur une frontière : d'un côté une prairie violette, de l'autre un désert jaune.

— Quel est cet endroit ? demanda Elden.

— On dirait un carrefour, dit Reece.

— Le carrefour des morts, dit Indra. D'ici, on peut rejoindre trois régions. C'est le seuil du monde infernal.

— Et maintenant ? demanda Thor à Drake.

Mais alors quelque d'étrange se passa : comme Thor se tournait vers Drake, il vit les trois frères reculer soudain de quelques pas, pour s'éloigner du reste du groupe.

Avant que Thor ne comprenne, le brouillard se leva un peu plus, dévoilant tout à coup devant le groupe une centaine de soldats impériaux.

Thor n'eut le temps de tirer son épée. Quelqu'un le heurta par derrière et plusieurs soldats le plaquèrent au sol. Tout autour de lui, ses frères de Légion étaient eux aussi maîtrisés.

En un clin d'œil, ils furent tous capturés et ligotés, réduits à l'impuissance. Ils étaient tombés dans un piège.

Tous, sauf Drake, Dross et Durs. L'Empire ne les avait pas touchés.

Les trois frères firent quelques pas vers Thor. Tous arboraient des sourires rusés.

Thor ne pouvait y croire. Il avait été trahi. Trahi par ses propres frères.

— Je vous faisais confiance, dit Thor à Drake.

Celui-ci sourit et secoua la tête.

— Tu n'es pas un très bon juge de la nature humaine, répondit-il.

— Mais pourquoi ? demanda Reece. Pourquoi est-ce que vous feriez ça ? À vos propres frères de Légion ?

— Vous n'êtes pas nos frères, répondit Dross avant de se tourner vers Thor, et surtout pas toi. Nous avons souhaité ta mort la moitié de nos vies. Maintenant, l'heure est venue.

— Dis adieu, petit frère, dit Durs.

Il tira son épée avec un chuintement caractéristique, comme les soldats impériaux maintenaient Thor fermement.

Thor essaya de lutter, mais tous ces efforts étaient vains. Quelque chose dans ces cordes contrecarrait son pouvoir. Il n'avait même pas assez d'énergie pour se débattre.

Il n'avait plus rien d'autre à faire que regarder Durs s'approcher et lever son épée, prêt à l'abattre sur le cou exposé de Thor. Son heure avait sonné.

Il n'avait plus qu'un seul souhait : si seulement il pouvait revoir Gwendolyn.

MAINTENANT DISPONIBLE !

UNE VALEUREUSE CHARGE
Tome 6 de l'Anneau du Sorcier



Dans UN PRIX DE COURAGE (Tome 6 de l'Anneau du Sorcier), Thor poursuit sa quête qui le mène plus loin encore dans l'Empire, pour retrouver l'Épée de Destinée volée et ainsi sauver l'Anneau. Comme une tragédie ampute d'un de ses membres le groupe qu'il forme avec ses compagnons, les rescapés, plus proches que jamais, apprennent à affronter ensemble l'adversité. Leur voyage les emporte dans des paysages nouveaux et exotiques : les Champs de Sel, le Grand Tunnel et les Montagnes de Feu. À chaque tournant, ils devront affronter toutes sortes de monstres inattendus.

Les talents de Thor s'affirment au cours d'un entraînement particulièrement difficile et il devra apprendre à utiliser des pouvoirs plus puissants que jamais s'il veut survivre. Les compagnons découvrent enfin où l'Épée se trouve : pour la retrouver, ils devront s'aventurer dans la région la plus terrifiante de l'Empire : le Pays des Dragons.

Du côté de l'Anneau, Gwendolyn se remet lentement de son agression et lutte contre une profonde dépression. Kendrick et ses compagnons jurent de défendre son honneur, même si leurs chances d'y parvenir sont faibles. S'ensuit une des plus grandes batailles de l'histoire de l'Anneau, alors qu'ils se battent pour libérer Silesia et vaincre Andronicus.

Pendant ce temps, Godfrey se retrouve incognito derrière les lignes ennemies et commence à s'épanouir, en apprenant ce qu'être un guerrier signifie d'une façon unique. Gareth se débrouille pour rester

en vie, en mettant à profit toute sa ruse pour échapper à une capture de Andronicus. Erec se bat avec sa vie pour sauver Savaria de l'invasion imminente de l'Empire – et l'amour de sa vie, Alistair. Argon paye un terrible prix pour avoir transgressé une règle sacrée en se mêlant des affaires humaines. Gwendolyn doit décider entre abandonner sa propre vie ou choisir une existence de nonne recluse dans l'ancienne Tour d'Asile.

Mais pas avant qu'un incroyable rebondissement n'apprenne à Thor l'identité de son véritable père.

Thor et ses compagnons survivront-ils à cette quête ? Retrouveront-ils l'Épée de Destinée ? L'Anneau se relèvera-t-il de l'invasion de Andronicus ? Quel sort attend Gwendolyn, Kendrick et Erec ? Et qui est le véritable père de Thor ?

Entre univers sophistiqué et personnages bien construits, UN PRIX DE COURAGE est un conte épique qui parle d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations politiques, de jeunes gens qui deviennent adultes, de cœurs brisés, de tromperie, d'ambition et de trahison. C'est un conte sur l'honneur et le courage, sur le destin et la sorcellerie. C'est un roman de fantasy qui nous entraîne dans un monde que nous n'oublierons jamais et qui plaira à toutes les tranches d'âge et tous les lecteurs. Le livre compte 70 000 mots.

UNE VALEUREUSE CHARGE

Tome 6 de l'Anneau du Sorcier



KINGS AND SORCERERS



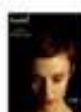
THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Du même auteur

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome # 1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome # 2)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Tome n 1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n 5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome n 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n 8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n 9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n 10)

LE RÈGNE DE L'ACIER (Tome n 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n 12)

LE RÈGNE DES REINES (Tome n 13)

LE SERMENT DES FRÈRES (Tome n 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome n 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n 16)

LE DON DU COMBAT (Tome n 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPES

ARENE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n 1)

ARENE DEUX (Tome n 2)

MEMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Livre 1)

ADORATION (Livre 2)

TRAHISON (Livre 3)

PRÉDESTINATION (Livre 4)

DÉSIR (Tome n 5)

FIANÇAILLES (Tome n 6)

SERMENT (Tome n 7)

TROUVÉE (Tome n 8)

RENÉE (Tome n 9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n 10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n 11)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Aujourd'hui de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui contient dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui contient onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !